PROSPER MÉRIMÉE

ŒUVRES

LA

Chambre Bleue
Djoumane

LE MANUSCRIT

DU

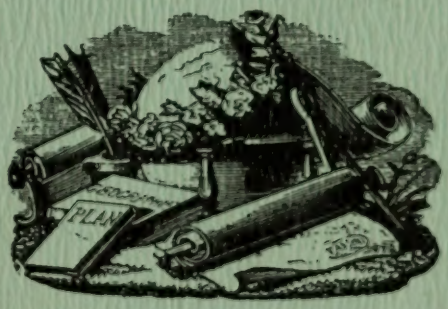
PROFESSEUR WITTEMBACH LOUIS

IL VICCOLO DI MADAME LUCREZIA

INTRODUCTION ET NOTES

PAR

LÉON LE MONNIER



Paris

LIBRAIRIE GRÜND

60, RUE MAZARINE

TR
2362
.A6
1920
SMRS

L'édition Champion a été reprise par Grund qui a changé les couvertures et les pages de titre.

La page de titre [Champion] s'intitulait : "Dernières Nouvelles"

LA CHAMBRE BLEUE

DJOUMANE

PROSPER MÉRIMÉE

ŒUVRES

LA Chambre Bleue Djoumane

LE MANUSCRIT

DU

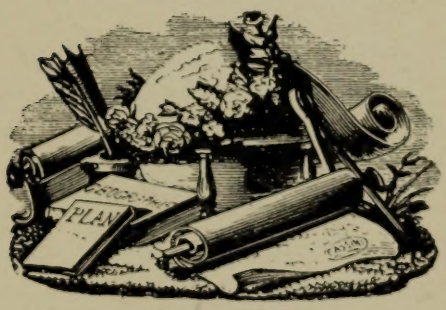
PROFESSEUR WITTEMBACH LOUIS

IL VICCOLO DI MADAME LUCREZIA

INTRODUCTION ET NOTES

PAR

LÉON LE MONNIER



Paris

LIBRAIRIE GRÜND

60, RUE MAZARINE

(1929)

INTRODUCTION

En 1873, la librairie Michel Lévy publiait un recueil intitulé les *Dernières nouvelles* de Prosper Mérimée. Deux d'entre elles, à vrai dire, étaient fort anciennes : *Federigo* et les *Sorcières espagnoles* datent de 1829 et de 1830; une troisième enfin était une traduction.

Restent donc quatre nouvelles originales qui peuvent justement porter le titre de *Dernières nouvelles* et qu'on trouvera réunies ici : *Il Viccolo di Madama Lucrezia*, *la Chambre bleue*, *Djoûmane* et *Lokis*.

Elles présentent certainement une unité. Elles forment un post-scriptum à l'œuvre de Mérimée conteur, puisqu'elles furent composées pendant ces vingt années où Mérimée se consacra à des travaux historiques. Aucune d'elles ne fut écrite pour le public, et une seule, *Lokis*, parut de son vivant. Mérimée les destinait à ceux qu'il fréquentait et notamment à l'impératrice Eugénie.

Elles ont d'ailleurs entre elles des affinités littéraires marquées : l'auteur cherche surtout à y faire preuve d'ingéniosité dans l'arrangement des détails; et elles ont toutes un fond de grivoiserie plus ou moins déguisé. Ce double aspect, Mérimée l'exprime dans sa correspondance en les désignant toutes indifféremment sous le nom de *petites drôleries*.

I. — Il viccolo di Madama Lucrezia

La plus ancienne de ces quatre nouvelles est certainement *Il Viccolo*. Il existe, en effet, un manuscrit de Mérimée portant à la fin, et de la main de l'auteur, la date : 27 avril 1846. Ce manuscrit, orné de deux jolies aquarelles de Mérimée, fut offert par lui à Mme Odier, née de Laborde[1].

Le cadre de la nouvelle a été fourni à l'écrivain par les visites qu'il fit à Rome en 1839 et 1841. Il en avait rapporté de très beaux souvenirs, comme le prouve sa correspondance. Il écrit en effet à l'Inconnue, en mars 1842 :

« ... Pourquoi n'iriez-vous pas à Rome et à Naples voir des tableaux et du soleil? Vous êtes digne de comprendre l'Italie, et vous en reviendrez riche de quelques idées et de quelques sensations. Je ne vous conseille pas la Grèce. Vous n'avez pas la peau assez dure pour résister à toutes les vilaines bêtes qui mangent le monde. »

Les portraits et les statues de femmes l'avaient beaucoup frappé, comme le montre une lettre à l'Inconnue, datée du 27 août 1842 :

« ... Si vous vous étonnez que toutes les déesses soient blondes, vous vous étonnerez bien davantage à Naples, en voyant des statues dont les cheveux sont peints en rouge. Il paraît que les belles dames autrefois se poudraient avec de la poudre rouge, voire même avec de la poudre d'or. En revanche, vous verrez aux peintures des Studij quantité de déesses avec des cheveux noirs... »

1. Il est actuellement en la possession du vicomte de Suzannet, qui nous l'a fort obligeamment communiqué.

Beaucoup plus tard, Mérimée indique, dans une lettre à l'Inconnue datée du 26 avril 1863, quels monuments l'ont particulièrement intéressé :

« ... J'adresse ma lettre à Florence où j'espère que vous vous arrêtez quelque temps. C'est, de toutes les villes d'Italie que je connais, celle qui a conservé le mieux son caractère du moyen âge. Ayez soin seulement de ne pas vous enrhumer si vous demeurez au *Lung'Arno*, comme font les honnêtes gens. Quant à Rome, je suis très hors d'état de vous donner conseils, car il y a très longtemps que je n'y suis allé. Je vous ferai seulement les deux recommandations suivantes : d'abord de ne pas être à l'air au moment de la chute du jour, parce que vous pourriez fort bien attraper la fièvre. Il faut se faire conduire un quart d'heure avant l'*Angelus* à Saint-Pierre et attendre que l'étrange précipité humide qui se fait dans l'atmosphère à cette heure-là soit passé. Il n'y a rien, d'ailleurs, de plus beau pour la rêverie que cette église à la chute du jour. Elle est sublime en vérité, lorsqu'on n'y voit rien distinctement. Pensez-y à moi. Ma seconde recommandation, c'est, s'il fait jour de pluie, de l'employer à voir les Catacombes. Quand vous y serez, allez-vous-en dans un de ces petits corridors donnant dans les rues souterraines; éteignez votre bougie et restez seule trois ou quatre minutes. Vous me direz les sensations que vous aurez éprouvées. J'aurais du plaisir à faire l'expérience avec vous; mais alors vous ne sentiriez peut-être pas la même chose. Il ne m'est jamais arrivé à Rome de voir ce que je m'étais proposé de voir, parce que, à chaque coin de rue, on est attiré par quelque chose d'imprévu, et c'est le grand bonheur de se laisser aller à cette sensation. Je vous engage encore à ne pas trop vous livrer à la visite des palais qui sont, pour la plupart, un peu surfaits.

« Occupez-vous des fresques en fait d'objets d'art, et des vues en fait de nature mêlée d'art. Je vous recom-

mande la vue de Rome et de ses environs prise de Saint-Pierre in Montorio. Il y a là aussi une très belle fresque du Vatican. Faites-vous montrer au Capitole la louve de la République, qui porte la trace de la foudre qui l'a frappée du temps de Cicéron. Ce n'est pas d'hier. Croyez que vous ne pourrez pas voir la centième partie de ce que vous voudriez voir dans le peu de temps que vous pouvez consacrer à votre voyage, mais qu'il ne faut pas trop le regretter. Il vous restera un grand souvenir d'ensemble qui vaut mieux qu'une foule de petits souvenirs de détail... »

Il avait d'ailleurs visité Rome en collectionneur. Le 20 mai 1863, il écrivait encore à l'Inconnue :

« ... N'oubliez pas de vous faire montrer la statue de Pompée, qui est très probablement celle aux pieds de laquelle César fut assassiné; et, si vous découvrez la boutique d'un nommé Cades, qui vend de faux antiques et des poteries, achetez-moi une entaille de quelque belle pierre. Si vous passez par Civita-Vecchia, allez chez un marchand de curiosités nommé Bucci, et faites-lui mes compliments et remerciements pour le plâtre de Bayle qu'il m'a envoyé. Vous lui achèterez pour rien des vases noirs étrusques, des pierres gravées, etc. Vous pouvez vous faire une garniture de cheminée charmante avec ces vases noirs... »

Ses souvenirs étaient fort exacts et ses conseils étaient bons. On le devine d'après la lettre du vendredi 12 juin 1863, adressée toujours à la première Inconnue :

« ... Il me semble que vous vous êtes mise en frais de coquetterie vraiment extraordinaire pour avoir ainsi exploité cet infortuné Bucci. Si je vous avais donné une lettre pour lui, suivant mon intention, vous auriez emporté toute sa boutique, sans avoir recours aux procédés d'enjôlement qui vous sont familiers.

« Au fond, c'est un très brave homme qui a conservé

un culte pour Bayle, dont il était la seule ressource pendant son exil à Civita-Vecchia. »

Plus tard encore, Mérimée parle de Rome dans une lettre à l'Autre Inconnue, datée du 12 décembre 1867 :

« ... Que faites-vous à Rome quand vos fonctions de sœur de charité vous donnent quelque loisir? Y a-t-il beaucoup d'étrangers, et qu'y font-ils? Je voudrais savoir tout cela. Je connais la rue que vous habitez et j'y ai demeuré il y a bien longtemps. Je vous y vois par les yeux de l'esprit, et j'aimerais bien à m'y retrouver avec vous et à errer par les rues de Rome, où on trouve à chaque instant quelque chose qui intéresse et sur quoi on aimerait à échanger des idées. Malheureusement, je n'ai plus d'espoir de voyage à présent. »

On peut dire que, jusqu'à la fin de sa vie, Mérimée garda la nostalgie de cette ville où il a placé l'action de *Il Viccolo*.

*
* *

S'il a, pour son décor, utilisé des souvenirs de voyage, il s'est inspiré, pour l'ambiance du sujet, des auteurs fantastiques qui l'ont précédé et, en particulier, d'Ann Radcliffe. Après nous avoir longtemps tenus dans l'angoisse, Mérimée, comme Ann Radcliffe, nous donne une explication simple et naturelle des événements. C'est l'école du *supernatural explained*.

D'ailleurs, Mérimée lui-même, dans la *Guzla*, dans la *Vision de Charles XI*, dans la *Chronique du règne de Charles IX* et surtout dans la *Vénus d'Ille*, avait traité des sujets voisins. Dans cette dernière nouvelle, pourtant, remarquons-le, aucune explication rationnelle n'intervenait et le lecteur restait sous l'impression du merveilleux.

Mais c'est surtout à Nodier que Mérimée est redevable. Son conte, il faut le dire, ressemble étrangement à *Inès de las Sierras*. C'est peut-être pour cette raison qu'il ne le publia pas. Il avait déjà, à propos de la *Guzla*, eu maille à partir avec Nodier qui se plaignait d'avoir été pillé[1].

Voici l'anecdote contée par Nodier. Au temps de l'occupation, trois officiers français voyagent en Espagne. La veille de Noël, ne trouvant pas à se loger dans une auberge, ils se dirigent vers un château en ruines. En chemin, on leur raconte que, chaque veille de Noël, le château est visité par le spectre d'Inès de las Sierras qui fut jadis tuée par son mari d'un coup de poignard. Ceci n'empêche point nos trois officiers de réveillonner dans le château. Mais voici qu'apparaît une femme qui répond au nom d'Inès, qui ressemble à un vieux portrait qu'ils ont vu tout à l'heure dans une des salles et qui porte la trace d'un coup de poignard à l'endroit précis voulu par la légende. L'apparition, après avoir chanté et dansé, s'évanouit.

Puis, dans une seconde partie du conte, Nodier se donne beaucoup de peine pour nous expliquer cette apparition de façon naturelle. Cette Inès de las Sierras qui a surgi, c'est bien une créature de chair, descendant de l'ancienne Inès et portant le même prénom. Blessée et abandonnée par son amant, ayant perdu la raison, elle était venue se réfugier dans le château.

1. Cf. Yovanovitch, *la Guzla de Prosper Mérimée*. — De plus, lorsqu'il avait remplacé Nodier à l'Académie française, l'éloge qu'il avait fait de son prédécesseur avait paru terne et volontairement insuffisant. Mérimée n'aimait pas Nodier : tout opposait les deux écrivains.

La ressemblance est évidente avec le récit de Mérimée : une créature vivante, apparaissant dans un lieu abandonné et supposé hanté, est prise pour un fantôme. Mais la supériorité de Mérimée n'est pas douteuse. Le récit de Nodier est composé lourdement et maladroitement. C'est d'abord la légende, puis l'apparition, et enfin la laborieuse explication, qui dure pendant des pages, qui oblige Nodier à remonter au déluge et nous fait oublier le gracieux et troublant fantôme.

Mérimée est beaucoup plus adroit. L'explication naturelle, il la prépare dès le début et sans avoir l'air d'y toucher : don Ottavio et le conteur se ressemblent, puisqu'ils sont tous deux fils du même père. Ensuite, la légende est intercalée dans le récit; elle n'est contée qu'après la première apparition, laquelle d'ailleurs dure une seconde et non pas une nuit. A la fin du conte, il suffira à Mérimée de quelques mots pour satisfaire notre raison.

Nodier, sentimental et romanesque, s'est enfoncé lourdement dans cette histoire de revenants. Il faut beaucoup de bonne volonté pour accepter la ressemblance entre les deux Inès et surtout l'identité de leurs deux blessures. Mérimée, sceptique et léger, donne à l'aventure un tour piquant. La ressemblance entre les deux héros est traitée plaisamment. La laborieuse mise en scène que Nodier a dû prendre à son compte et qui nuit à l'émotion, Mérimée en a fait la ruse de deux amants pressés de se rencontrer, et a ainsi accru notre plaisir devant cette machination ingénieuse.

Si vraiment c'est la crainte de rivaliser avec Nodier qui a empêché Mérimée de publier sa nouvelle, il a eu

tort ; on peut, au contraire, saisir là sur le vif son talent alerte de conteur.

II. — La chambre bleue

La seconde en date de ces *Dernières nouvelles* paraît être la *Chambre bleue*, qui fut certainement écrite en septembre 1866, vingt ans après *Il Viccolo*. Mérimée passait ses vacances à Biarritz, chez l'impératrice Eugénie, quand il en conçut l'idée. Une lettre à l'Inconnue, datée de Paris, le 5 novembre 1866, nous donne les détails suivants :

« Étant à Biarritz, on disputa, un jour, sur les situations difficiles où on peut se trouver, comme par exemple Rodrigue entre son papa et Chimène, Mademoiselle Camille entre son père et Curiace. La nuit, ayant pris un thé trop fort, j'écrivis une quinzaine de pages sur une situation de ce genre. La chose est fort morale au fond, mais il y a des détails qui pourraient être désapprouvés par Monseigneur Dupanloup. Il y a aussi une pétition de principe nécessaire pour le développement du récit : deux personnes de sexe différent s'en vont dans une auberge ; cela ne s'est jamais vu, mais cela m'était nécessaire, et, à côté d'eux, il se passe quelque chose de très étrange. Ce n'est pas, je pense, ce que j'ai écrit de plus mal, bien que cela ait été écrit fort à la hâte. J'ai lu cela à la dame du logis. Il y avait alors à Biarritz la grande-duchesse Marie, la fille de Nicolas, à laquelle j'avais été présenté il y a quelques années. Nous avons renouvelé connaissance. Peu après ma lecture, je reçois la visite d'un homme de la police, se disant envoyé par la grande-duchesse. « Qu'y a-t-il pour votre service? — Je viens de « la part de Son Altesse Impériale vous prier de venir « ce soir chez elle avec votre roman. — Quel roman? — « Celui que vous avez lu l'autre jour à Sa Majesté. » Je

répondis que j'avais l'honneur d'être le bouffon de Sa Majesté, et que je ne pouvais aller travailler en ville sans sa permission; et je courus tout de suite lui conter la chose. Je m'attendais qu'il en résulterait au moins une guerre avec la Russie, et je fus un peu mortifié que non seulement on m'autorisât, mais encore qu'on me priât d'aller le soir chez la grande-duchesse, à qui on avait donné le policeman comme factotum. Cependant, pour me soulager, j'écrivis à la grande-duchesse une lettre d'assez bonne encre, et je lui annonçai ma visite. J'allais porter ma lettre à son hôtel; il faisait beaucoup de vent et, dans une ruelle écartée, je rencontre une femme qui menaçait d'être emportée en mer par ses jupons, où le vent était entré, et qui était dans le plus grand embarras, aveuglée et étourdie par le bruit de la crinoline et tout ce qui s'ensuit. Je courus à son secours, j'eus beaucoup de peine à l'aider efficacement, et, alors seulement, je reconnus la grande-duchesse. Le coup de vent lui a épargné quelques petites épigrammes. Elle a été, d'ailleurs, très bonne princesse avec moi, m'a donné de très bon thé et des cigarettes, car elle fume comme presque toutes les dames russes. »

Il semble que Mérimée ait tiré quelque vanité de cette aventure et qu'il ait été flatté de voir qu'une Altesse Impériale envoyât chercher une nouvelle de lui pour la lire. Quelques jours auparavant, en effet, dans une lettre du 27 octobre 1866, il avait déjà raconté brièvement la même aventure à l'Autre Inconnue :

« Je vous ai écrit de Biarritz que j'y avais vu la grande-duchesse et le duc de Leuchtenberg. Tous les deux ont fait ma conquête. La grande-duchesse m'a fait lire une petite drôlerie de ma façon, ma foi assez gaillarde, et l'a bien prise. Il m'a semblé que c'était Madame votre sœur qui m'avait trahi auprès de Son Altesse Impériale. »

Mérimée fit sans doute une lecture de la nouvelle à

l'Autre Inconnue. Il en eut du moins l'intention, annoncée dans la lettre qu'il lui écrivait le 3 décembre 1869 :

« Si vous êtes d'humeur patiente, il (lui-même, Mérimée) vous lira une petite drôlerie qu'il a faite pour la dame de Biarritz. Mais il est bien entendu que c'est *pour vous toute seule*. Je ne vous donne pas la chose pour trop morale par la forme. Pourvu qu'elle le soit par le fond, c'est l'important. »

Quoiqu'il la lût ainsi à quelques intimes, Mérimée n'était pas fort content de sa nouvelle. Il écrivait le 10 février 1869 à Albert Stapfer, à propos de la *Chambre bleue* et de *Lokis :*

« Elles m'ont fort amusé, mais elles ne verront pas le jour. »

Pour *Lokis*, il se laissa tenter, mais la *Chambre bleue* ne parut pas de son vivant.

Le reproche qu'il faisait à cette œuvre nous a été rapporté par Othenin d'Haussonville dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août 1879[1] :

« Comme M. Emile Augier lui faisait un jour compliment (à Mérimée) d'une petite nouvelle intitulée la *Chambre bleue :* Il y a cependant un grand défaut, répondit-il, qui tient à ce que j'ai changé le dénoûment; je comptais d'abord donner à mon récit un dénoûment tragique, et, *naturellement*, j'avais raconté l'histoire sur un ton plaisant; puis j'ai changé d'idée et j'ai terminé par un dénoûment plaisant. Il aurait fallu recommencer et raconter l'histoire sur un ton tragique, mais cela m'a ennuyé et je l'ai laissée là. »

Augustin Filon, qui connaissait bien Mérimée pour

1. Cf. p. 771.

avoir souvent causé avec lui, a repris et développé la même idée dans son livre *Mérimée et ses amis* :

« Au fond, Mérimée n'en pensait pas grand bien. Suivant lui, elle était contraire à l'esthétique du genre. Traitée légèrement, elle aurait dû aboutir à une surprise tragique. Du moment que le dénouement est une surprise gaie, il aurait fallu accentuer la terreur dans l'histoire elle-même. Voilà une recette à discuter pour ceux qui croient encore à la vertu des recettes en littérature. Dans l'espèce, le cas peut être proposé ainsi. Deux amants, enfermés dans une chambre d'hôtel où ils tremblent à chaque instant d'être surpris, voient filtrer sous la porte de la chambre voisine, où un voyageur anglais est couché, un ruisseau de vin de Porto, qu'ils prennent pour un ruisseau de sang, et ils s'épouvantent jusqu'au moment où le quiproquo s'explique. Retournez l'hypothèse : ils prennent un ruisseau de sang pour un ruisseau de porto et s'en égaient jusqu'au moment où l'erreur est découverte. Dans le premier cas, c'est un homme gris qui a renversé sa bouteille, et, dans le second, il y a mort d'homme. J'essaie de me figurer ce qu'aurait été la *Chambre bleue* récrite en sens inverse, et je la trouve toujours médiocre[1]. »

Quoi qu'il pensât de cette nouvelle, Mérimée la jugea assez bonne pour l'Impératrice, à qui il envoya le manuscrit, accompagné d'une lettre datée du 30 octobre 1866. C'était un carnet de quarante-huit feuilles in-18 acheté à la papeterie Marquet, rue de la Bourse. Il portait en tête l'indication : *Biarritz, septembre 1866*. La nouvelle occupait les quarante-trois premiers feuillets, le reste étant laissé en blanc. Elle se terminait par ces

1. Cf. 2e édition. Paris, Hachette, 1909, p. 307.

mots : « Composé et écrit par Prosper Mérimée, fou de S. M. l'Impératrice[1]. »

La nouvelle obtint quelque succès à la cour de Biarritz; Mérimée écrivit à ce propos :

« ... Lorsqu'on ne joue pas aux petits papiers, on lit. J'ai proposé de lire *Wilhelm Meister* de Goethe, mais, après le premier chapitre, on l'a déclaré la plus ennuyeuse chose du monde. On a trouvé aussi très ennuyeuses des nouvelles de Turghenef (*sic*) que moi je trouve très jolies. Par compensation, on s'est amusé d'une petite histoire que le désœuvrement m'a fait écrire. Il est vrai qu'elle est fort immorale... »

Le manuscrit resta aux Tuileries jusqu'en septembre 1870; il tomba aux mains des membres du nouveau gouvernement, avec d'autres papiers, que M. Burty songea à publier sous le titre *Papiers et correspondance de la famille impériale*. Le livre, de format in-8° carré, fut même composé. La *Chambre bleue* formait le dixième chapitre et occupait les pages 110 à 128. Puis il sembla à Burty que la nouvelle n'était pas assez sérieuse pour figurer avec les autres documents officiels, et il décida d'en faire une édition à part, à tirage réduit.

Cette édition fut préparée avec beaucoup de soin, puisque, sur l'un des exemplaires d'épreuves qui restent, on lit cette note manuscrite de Philippe Burty : « Je prie instamment le correcteur de respecter toutes les bizarreries d'orthographe. Elles sont au compte de Mérimée lui-même, dont le manuscrit a été soigneusement transcrit. »

1. D'après les renseignements groupés par Georges Vicaire dans son *Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle*, à l'article *Chambre bleue* (Paris, Rouquette, 1904, t. V, colonne 738).

Le texte se terminait par la note suivante :

« La *Chambre bleue*, manuscrit entièrement autographe, couvre les quarante-cinq premiers feuillets d'un carnet in-12, relié en peau noire souple et doré sur tranches. Son existence a déjà été signalée par la presse. Il doit être déposé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale[1].

« L'incendie qui précéda l'entrée de l'armée de Versailles dans le quartier Saint-Germain dévora la maison qu'avait habitée Mérimée et anéantit du même coup ses manuscrits, ses notes, ses correspondances, sa bibliothèque. La copie textuelle et l'impression de cette Nouvelle inédite sont donc une double bonne fortune.

« La *Chambre bleue* ajoute à l'œuvre de Mérimée une note de vivacité et de sourire qui ne lui est point habituelle. Elle a le naturel, l'accent, et jusqu'à la brièveté d'une histoire réellement « arrivée ».

« Mais « arrivée » où ? Et quand ? Quel est ce M. Léon dont le petit sac noir contenait « un pantalon turc » ? Quelle est cette dame dont la mule sentait « le Bouquet « à la vanille » ? Sur quelle ligne rencontre-t-on la ville de N*** et son hôtel « propret » ?

« Cela importe peu. En publiant ce manuscrit posthume — avec un tel scrupule que nous avons exigé du correcteur qu'il respectât les fantaisies d'orthographe — nous n'avons cherché qu'à faire partager aux amis de cet exquis et fin talent le plaisir que nous avions goûté.

« Peut-être, aussi, n'est-il point indifférent à l'histoire des académies et des sénats contemporains de surprendre un homme grave se déclarant « fou » d'une Majesté. C'est un trait qui accentue la physionomie d'une époque, et la comédie humaine n'y perd point. Mérimée avait vu Mlle de Montijo tout enfant. Il l'avait suivie dans sa fortune. Prendre le titre de « fou » en composant et écrivant pour

1. Il ne s'y trouve pas actuellement; peut-être le dépôt n'a-t-il jamais été fait ?

l'Impératrice une folle Nouvelle dédiée à Mme de la Rhune, c'était se maintenir avec une spirituelle désinvolture dans les strictes limites du respect que l'usage des cours impose à la familiarité.

« La *Chambre bleue* a vraisemblablement été « compo- « sée et écrite » à Biarritz, pendant une de ces saisons de bains qu'y passa souvent la famille impériale. La Rhune, pittoresque montagne des environs, servait parfois de but aux excursions des familiers de la villa Eugénie.

« Une aquarelle d'un ton agréable orne, en guise de cul-de-lampe, la fin du manuscrit. Nous avons pris un calque du sujet, ainsi que trois lignes caractéristiques qui terminent la page[1]. Notons, pour les curieux, que la mule « de Madame Daumont » est couleur bleu tendre, avec le talon rouge vif et la bouffette amarante. Fils d'artiste, lié intimement avec Eugène Delacroix et les ateliers romantiques, habitué en face d'un monument ou d'une sculpture à abréger ses notes par un croquis, Mérimée maniait avec aisance le crayon et le pinceau. Il eût pu, mieux que personne, « illustrer » lui-même ses œuvres.

« Cette Nouvelle posthume n'a été imprimée qu'à un petit nombre d'exemplaires. Le tout était de sauver ce frêle bijou du néant où mille causes pouvaient le rejeter. »

Bien que cette note fasse un grand éloge du mérite artistique de Mérimée, il ne faut pas se dissimuler qu'elle est malveillante à certains égards. L'auteur souligne le titre de « fou » que prenait Mérimée et prétend que ce trait « accentue la physionomie » du régime qui vient de disparaître. Mais c'est là une attaque politique qui

1. « Composé et écrit par P. Mérimée, fou de S. M. l'Impératrice. »

peut passer pour de bonne guerre, moins d'un an après la chute de l'Empire.

Malheureusement, l'auteur de la note ne s'en est pas tenu là. Il indique que l'histoire est réellement « arrivée », et il nous invite à en chercher les héros. Il relève certains détails. « Quel est ce M. Léon dont le petit sac noir contenait un pantalon turc ? » Quand on connaît le goût de Mérimée pour les vêtements exotiques, on est amené à penser qu'il s'agit de lui.

L'auteur pose encore une autre question : « Quelle est cette dame dont la mule sentait le bouquet à la vanille ? » La réponse qui vient à l'esprit est celle qui est fournie par le texte de Mérimée : « (La mule) sentait la vanille ; son amie avait pour parfum le bouquet de l'impératrice Eugénie. »

Le sens caché et perfide de cette note n'est pas douteux. L'insinuation est une calomnie. Certes, Mérimée paraît avoir été fort libre avec les dames de la Cour et même avec l'Impératrice. On trouve, par exemple, dans sa correspondance, la lettre suivante, écrite de Londres, le 28 juillet 1865, et qui surprend quand on pense qu'elle est adressée à la princesse Julie :

« Pendant que je suis sur ce sujet, je vous dirai que je demeure sur un grand square, dans un quartier assez tranquille et qui passe pour moral. Hier, vers minuit, je fumais à ma fenêtre et, précisément au-dessous, s'est passée une scène de séduction très complète. Les acteurs, dont je ne pouvais voir les traits distinctement, semblaient des gens convenables, du moins quant au costume. Leur amour devait être très violent. »

Mérimée ne se contentait pas de ces libertés de lan-

gage; il allait encore parfois beaucoup plus loin, comme en témoigne ce passage d'une lettre adressée à Viollet-le-Duc, le 17 décembre 1862 :

« J'ai envoyé à l'Impératrice une patate douce de ce pays (Cannes) qui pesait 7 kilogs 300 grammes. Je ne sais si elle était mangeable. Elle avait un air indécent, quoiqu'elle vînt du jardin d'un puritain écossais. En avez-vous eu connaissance[1] ? »

Il est certain que, en août 1871, dans l'entourage des membres du gouvernement provisoire, on estimait que Mérimée ne s'en était pas tenu à des plaisanteries de ce genre. La *Chambre bleue* fut, dans des conversations particulières, commentée dans un sens scandaleux.

Aussi l'annonce de la publication prochaine soulevat-elle des protestations. De bonnes âmes voulurent innocenter Mérimée en prétendant que la nouvelle était apocryphe.

Le dernier secrétaire de Sainte-Beuve, Jules Troubat, se fait l'écho de ce scandale et remet les choses au point dans ses *Souvenirs et indiscrétions* publiés en 1873, mais écrits en 1871 :

« M. Mérimée, qui n'a jamais cherché à déguiser ses relations avec la famille impériale — elles étaient affichées en plein soleil — et à qui l'on ferait en vain aujourd'hui un crime et un scandale de certaine nouvelle récemment exhumée (il faut bien prendre les hommes comme ils sont, surtout quand de grandes et sérieuses qualités rachètent leur faiblesse), M. Mérimée a raconté lui-même, un soir, en petit comité, qu'il avait écrit une petite chose très *drôle* pour l'Impératrice et qu'il la lui avait même léguée par testament. »

Jules Troubat expose ensuite, d'après les souvenirs

1. *Lettres à Viollet-le-Duc* (édit. Champion, p. 81).

qu'il a gardés de cette conversation de Mérimée, mais avec quelques erreurs de détail, comment une noble dame fit demander cette nouvelle à Mérimée. Et il ajoute en note, à la page 286 :

« Cette curiosité, intitulée la *Chambre bleue*, je crois, devait revenir tôt ou tard à la littérature, comme tout ce qui échappe à la plume d'un écrivain de bonne trempe. Mais il serait puéril d'essayer de défendre M. Mérimée en prétendant, comme on l'a fait, qu'elle n'est pas de lui. Il n'en reniait pas la paternité, comme on vient de le voir. »

Troubat n'envisageait la question que du point de vue littéraire. Mais le scandale était surtout politique. A ce moment, en effet, le ministre de la Justice, M. Dufaure, défendit la publication des papiers de la famille impériale. Quoique la nouvelle ne présentât évidemment pas le moindre caractère politique, Philippe Burty, à la suite de dénonciations passionnées, dut donner ordre à son imprimeur, M. Claye, de détruire la composition. Seuls six exemplaires d'épreuves échappèrent à la destruction[1].

Comme il devenait dès lors impossible de publier cette nouvelle en France, on songea à la Belgique et elle fut envoyée à l'*Indépendance belge*, journal auquel bien des réfugiés français avaient collaboré pendant leur séjour à Bruxelles.

La nouvelle parut donc dans l'*Indépendance*, les 6 et 7 septembre 1871. Elle était précédée de la note anonyme

1. Voir Georges Vicaire, *ouvr. cité*. L'un des exemplaires est en la possession du vicomte de Suzannet, qui nous l'a obligeamment communiqué. La première page porte les indications suivantes, faites avec un timbre à date : « 2e [épreuve] 7 août 1871. » « Retour 12 août 1871. »

suivante, due à Gustave Frédérix, alors critique du journal[1] :

« Nous avons la bonne fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs une nouvelle inédite de Prosper Mérimée. Cela s'appelle *la Chambre bleue*. De l'inédit de l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul*, de *Colomba* et de toutes ces œuvres qu'on n'oubliera pas, on conçoit que nous nous soyons empressés de le recueillir.

« Ces pages, qui arrivent maintenant au public, n'étaient pas écrites pour lui. C'est de la littérature de boudoir, du drame de château. Cela vient, non pas d'une bibliothèque ou d'un cabinet de travail, mais de cet amas de toutes sortes, dont on n'a pas vu les parties les plus curieuses, et qui formait : les papiers des Tuileries.

« L'histoire des lettres n'offre guère de chef-d'œuvre clandestin. Les belles choses veulent le grand air, le soleil et le bruit. La *Chambre bleue* n'est pas destinée à démentir cette vérité. Mérimée a écrit pour une lectrice dont le goût n'était pas sévère. Il avait fait pour Sa Majesté le public : la *Prise d'une redoute*, *Mateo Falcone ;* il a jugé suffisant de faire pour S. M. l'Impératrice : la *Chambre bleue*.

« Pourtant, l'auteur de *Colomba* n'est pas absent de cette nouvelle innocente que nous publions. On le retrouve avec son art de serrer le récit et de n'assembler que des détails nécessaires et vrais. Mérimée, a dit Musset dans un vers d'une image frappante,

Incruste un plomb brûlant sur la réalité.

« Cette image de l'emporte-pièce, qui s'applique si bien à tant de contes et de drames enlevés dans leur brièveté saisissante, peut être rappelée à propos de la *Chambre bleue*. Cette *Chambre bleue*, c'est du Mérimée retour de

1. D'après Vicaire, *ouvr. cité*.

Compiègne, du Mérimée de charades et de jeux innocents; mais c'est encore du Mérimée.

« On a publié le catalogue de la bibliothèque de Marie-Antoinette — catalogue singulièrement chétif et malheureux. Ce n'est pas la même curiosité qui nous fait publier ce qui a dû être une lecture favorite de l'admiratrice la plus officielle de Marie-Antoinette. Mais les moindres fantaisies d'une plume comme celle de Méririmée ont droit au plein jour. C'est pourquoi nous sommes heureux d'ouvrir la fenêtre de l'*Indépendance belge* à la *Chambre bleue*. »

Quelques jours après, le 12 septembre 1871, un journal parisien, la *Liberté*, reproduisait la *Chambre bleue*, en la faisant précéder de la note ci-dessous :

« La nouvelle suivante, que nous empruntons à l'*Indépendance belge*, a été composée et écrite par M. Prosper Mérimée, « Fou de S. M. l'Impératrice ». Restée manuscrite, elle a été trouvée, paraît-il, dans les papiers de la famille impériale, après le 4 septembre. »

Mais un journal bonapartiste, l'*Avenir libéral*, s'émut de cette publication qui jetait un jour fâcheux sur les mœurs de la cour impériale, et, le 24 septembre, il imprimait l'article suivant :

Un coup de Bérardi

« L'*Indépendance belge* a publié, il y a quelque temps, une nouvelle du plus mauvais goût, graveleuse même, intitulée la *Chambre bleue*. Dans quelques lignes explicatives, où l'on sent la main de son directeur, M. Bérardi, la feuille belge annonçait que cette nouvelle manuscrite avait été trouvée aux Tuileries, après le 4 septembre, dans la bibliothèque de S. M. l'Impératrice, et qu'elle était signée : *Prosper Mérimée, fou de S. M. l'Impératrice*.

« Les journaux républicains de Paris ont immédiate-

ment fait des gorges chaudes de cette nouvelle; ils s'en sont donné à cœur joie sur le compte de Prosper Mérimée, s'intitulant, au dire de l'*Indépendance*, *fou de S. M. l'Impératrice*.

« Voyez, se sont-ils vertueusement écriés en chœur, « jusqu'à quel degré de servilisme, jusqu'à quel abaisse- « ment descendaient les sénateurs de l'Empire, pour com « plaire à l'épouse du maître! etc., etc. »

« Nous n'avons pas jugé nécessaire alors de nous occuper de la publication de cette nouvelle; nous étions persuadés qu'elle ne pouvait être qu'apocryphe. L'*Indépendance belge*, qui l'introduisait en France, nous était plus que suspecte de véracité; nous n'avions pas oublié que ce journal, organe officiel des contrefaçons littéraires, a été et est encore le déversoir habituel des haines de la famille Hugo et la boîte aux calomnies des républicains français.

« Nous nous souvenions des insultes, des sarcasmes que cette feuille lançait contre la France, au début de la guerre, en échange des thalers que M. de Bismarck lui comptait; nous nous rappelions la joie qu'elle manifestait à la nouvelle de nos désastres et nous nous disions : pas un Français ne donnera dans le piège grossier que tend à ses lecteurs un journal aussi méprisé! Mais quel n'a pas été notre étonnement de voir la *Liberté* donner la *Chambre bleue* dans son feuilleton du 12 septembre. M. Émile de Girardin, qui dirige toujours la *Liberté*, s'est-il donc laissé prendre à une contrefaçon aussi impudente? Il suffit pourtant d'une simple lecture pour se convaincre que jamais Prosper Mérimée n'a écrit une ligne de la *Chambre bleue*, et que jamais non plus cette nouvelle graveleuse n'a pu être composée pour S. M. l'Impératrice.

« Quoi donc! En admettant même que Prosper Mérimée fût l'auteur de cette nouvelle, qu'aucun écrivain français qui se respecte ne voudrait avoir signée, la plus simple délicatesse et la convenance la plus vulgaire ne devaient-elles pas empêcher M. Émile de Girardin de la

publier! Cette publication n'a-t-elle pas pour but, en effet, de venir jeter la honte sur l'une des plus grandes gloires de notre littérature, sur un membre de l'Académie française, sur l'auteur de *Colomba*, sur la tombe d'un homme éminent. N'était-il pas du devoir de M. Émile de Girardin, qui a été nommé sénateur par l'Empire, de faire silence sur une publication ignominieuse, attribuée à un membre du Sénat, à l'un de ses collègues! Nous aurions cru que le directeur de la *Liberté* laissait aux républicains le rôle aussi triste qu'habituel d'éditeurs de calomnies et d'insultes contre les morts. Oui, nous sommes persuadés que c'est à l'insu de M. de Girardin que la *Chambre bleue* s'est glissée dans la *Liberté;* nous sommes certains qu'il n'a pas voulu, comme Eugène Pelletan l'a fait pour Proud'hon, vomir de basses calomnies contre un écrivain mort et contre une femme.

« Et il est si facile de démontrer que la *Chambre bleue* est l'œuvre d'un faussaire, et d'un faussaire belge, qui n'a même pas pris la peine de pasticher tant soit peu l'auteur de *Colomba*. Dans une nouvelle qu'il attribue à l'un des meilleurs maîtres de la littérature française, ce faussaire emploie des expressions *belges* complètement inconnues en France : les vulgarités de style y fourmillent, les insinuations graveleuses surgissent à chaque ligne; que faut-il donc de plus pour affirmer que Prosper Mérimée n'a jamais été l'auteur d'une nouvelle qui n'a pu être écrite que par un de ces écrivains belges, faussaires de profession et fournisseurs de livres obscènes qui pullulent à Bruxelles.

« Est-ce que Prosper Mérimée a jamais dit : « *Se* par-« ler *en* anglais! »

« A-t-il jamais écrit le français ainsi :

« Il ajouta quelques mots trop bas pour être entendus « de la Chambre bleue. »

« Ajouter des mots *trop bas* pour être *entendus*, avec « un *s!* mais il n'y a pas d'élève de rhétorique qui oserait « écrire ainsi! »

« Est-ce que l'auteur de *Colomba*, le membre de l'Académie dont il fut l'une des gloires, peut se servir de l'expression suivante que je trouve fréquemment répétée dans la *Chambre bleue :*

« Se lever de table *dès avant minuit.* »

« Commander le dîner *dès en arrivant* à l'hôtel. » A-t-on jamais entendu personne à Paris, en France, dire : « Je me couche *dès avant minuit!* Je donne l'ordre de « servir *dès en arrivant* chez moi! »

« Mais c'est du belge pur que ce *dès en arrivant*, ce *dès avant minuit!* Il n'y a qu'au Palais-Royal, à Bruxelles, que l'on entende une expression aussi brabançonne. Tous ceux qui ont visité la Belgique en témoigneront suffisamment.

« Nous le répétons, pour qui sait lire, il suffit de jeter les yeux sur la *Chambre bleue* pour y voir la main du faussaire belge qui l'a écrite.

« Mais, en publiant cette nouvelle, les républicains de l'*Indépendance belge* commettaient deux infamies. Ils salissaient la réputation d'un grand écrivain, d'un sénateur, et ils calomniaient une femme : ils n'ont pas hésité à être infâmes.

« En effet, si Prosper Mérimée mérite le mépris pour avoir écrit la *Chambre bleue*, cette nouvelle graveleuse, et pour s'être intitulé *Fou de S. M. l'Impératrice*, que dire de la femme auguste qui faisait ses délices d'une semblable lecture!

« La feuille belge, il est vrai, s'y est pris trop grossièrement pour que son infâme contrefaçon atteigne le but qu'elle devrait atteindre; et tous les honnêtes gens diront comme nous à la lecture de cette phrase ignoble :

« Après tout, c'était contre la curiosité une barrière « bien plus efficace que les stores d'une voiture, et *com-* « *bien de gens se croient isolés du monde dans un fiacre.* »

« Non! l'auteur de *Colomba*, le sénateur, l'académicien n'a pas écrit la *Chambre bleue!* Non! l'impératrice n'a jamais lu de littérature pareille, et si une nouvelle aussi

répugnante de forme et de fond pouvait se lire quelque part, ce n'était pas aux Tuileries, c'était à Rueil! »

Trois jours après, le 27 septembre, l'*Indépendance belge* publiait à son tour la réplique suivante, insérée dans sa « Revue politique » :

« Il existe à Paris — nos lecteurs le savent, car nous avons été amenés à en citer quelques extraits, pour montrer jusqu'où peuvent aller les turpitudes bonapartistes — il existe donc à Paris, depuis quelque temps... dirons-nous un journal? Non, car nous ne voulons pas faire cette injure à tous nos confrères en journalisme... un carré de papier fondé et dirigé par les plus bas agents de l'Empire. Cela s'appelle l'*Avenir libéral*. Chaque jour, ces insulteurs à gages adressent quelques lignes grossières à l'*Indépendance*. Passons. Les honnêtes gens ne s'émeuvent pas de ces choses-là.

« Mais, dans son dernier numéro, ce carré de papier, s'en prenant à la *Liberté* de Paris, qui a reproduit, d'après l'*Indépendance*, la nouvelle de Prosper Mérimée intitulée la *Chambre bleue*, lui déclare qu'elle a été dupe d'une mystification, et que la nouvelle attribuée au défunt sénateur-académicien est une invention belge.

« Nous ne voulons pas que nos confrères de la *Liberté* puissent se croire, de par notre fait, victimes d'un faux.

« Nous leur affirmons que la nouvelle intitulée la *Chambre bleue* a été trouvée, en manuscrit, parmi les papiers des Tuileries, non seulement signée, mais écrite entièrement de la main de Prosper Mérimée. Entre notre affirmation et celle de l'*Avenir libéral*, nous acceptons nos confrères de la *Liberté* pour juges. Comme nous faisons cette déclaration pour eux seuls et non pour répondre à l'*Avenir libéral*, nous laisserons désormais passer, comme nous l'avons fait jusqu'ici, sans y prêter la moindre attention, les malpropretés que les gagistes de l'homme de Chislehurst pourront encore vomir contre nous. »

L'affaire s'arrêta donc là. Le conte eut ensuite à Bruxelles deux éditions à tirage limité avant de trouver enfin asile dans les *Dernières nouvelles*.

III. — Djoumane

Il est difficile de fixer la date à laquelle fut composé *Djoûmane*. Dans une lettre du 2 septembre 1868, Mérimée écrit à la première Inconnue :

« Pendant que j'étais à Fontainebleau, il m'est arrivé un accident assez étrange. J'ai eu l'idée d'écrire une nouvelle pour mon hôtesse, que je voulais payer en monnaie de singe. Je n'ai pas eu le temps de la terminer; mais, ici, j'y ai mis le mot *fin*, auquel je crains qu'on ne trouve des longueurs. Mais le plus étrange, c'est que j'avais à peine fini que j'ai commencé une autre nouvelle... »

La suite de la lettre montre clairement que cette autre nouvelle, c'est *Lokis*. La première n'est ni *Il Viccolo*, écrit en 1846, ni la *Chambre bleue*, qui date de 1866. On peut donc penser qu'il s'agit de *Djoûmane;* c'est peut-être, en effet, la seule nouvelle de Mérimée à laquelle il soit possible de « trouver des longueurs ».

En l'absence de toute autre indication, il est donc permis de supposer que *Djoûmane* fut achevé en 1868.

Mérimée s'intéressait à l'Algérie depuis longtemps déjà. Vingt-quatre ans plus tôt, il devait y faire une tournée pour inspecter les monuments historiques. Il écrivait de Paris à l'Inconnue, le 19 août 1844 :

« Il est tout à fait décidé que je partirai pour l'Algérie du 8 au 10 du mois prochain. Je resterai ou plutôt je courrai çà et là, jusqu'à ce que la fièvre ou les pluies viennent m'interrompre. De toute façon, je ne vous re-

verrai qu'en janvier... Pendant que vous apprenez le grec, j'étudie l'arabe. Mais cela me semble une langue diabolique, et jamais je ne pourrai en savoir deux mots. »

Il surgit un contretemps, raconté dans une lettre du 14 septembre 1844 :

« Tout était prêt et nous allions partir aujourd'hui, quand est venue une bourrasque qui a jeté nos projets au vent. Il y a conflit entre la Guerre et l'Intérieur. La Guerre ne veut point de nous. Nous restons ou, pour mieux dire, je ne vais pas en Afrique. Je vais passer une quinzaine de jours en courses, et je reviendrai à Paris. A part la vexation qui accompagne tout le projet avorté et le regret très vif d'avoir employé deux mois à apprendre un tas de choses inutiles, j'ai pris mon parti avec la plus grande impassibilité. »

Quinze ans plus tard — songeait-il alors à composer *Djoûmane?* — il voulait se documenter sur l'Algérie. Il écrit, le 12 décembre 1859, à M. Clerc de Landresse[1] :

« Vous seriez aimable de dire à M. Dumont que je lui serai obligé de m'avoir la *Grande Kabylie*, les *Chevaux du Sahara* et les autres ouvrages sur l'Algérie du général Daumas. »

L'année suivante, comme l'Inconnue fait un voyage en Algérie, Mérimée espère tirer d'elle des renseignements. Il lui écrit le 7 octobre 1860 :

« Je comprends fort bien l'éblouissement et l'intérêt que doit avoir pour vous la première vue de la vie orientale. Vous dites très bien que vous trouvez à chaque pas des choses bouffonnes et d'autres admirables. Il y a en effet toujours quelque chose de bouffon dans ces Orientaux, comme dans certaines bêtes étranges et pompeuses que nous voyions autrefois au Jardin des Plantes. De-

1. F. Chambon, *Lettres inédites*. Moulins, p. 211.

camps a fort bien saisi cette apparence bouffonne, mais il n'a pas rendu le côté très grand et très beau. Je vous remercie beaucoup de vos descriptions, seulement je les trouve un peu incomplètes. Vous avez eu le rare privilège de voir des femmes musulmanes et vous ne me dites pas ce que je voudrais savoir. Font-elles en Algérie, comme en Turquie, une grande exhibition de leurs appas? Je me souviens d'avoir vu la gorge de la mère du sultan actuel comme je vous ai vu le visage. Je voudrais encore savoir quel était le caractère des danses que vous avez vu danser, et s'il était modeste, et, s'il ne l'était pas, dites-moi pourquoi. »

Mais l'Inconnue ne s'exécute point, et Mérimée insiste, le 16 octobre :

« Vous m'avez promis une description exacte et circonstanciée de quantités de choses intéressantes que je ne puis voir. Grâce aux privilèges de votre sexe, vous pouvez entrer dans les harems et causer avec les femmes. Je voudrais savoir comment elles sont habillées, ce qu'elles font, ce qu'elles disent, ce qu'elles pensent de vous. Vous m'avez aussi parlé de danses. Je suppose que c'est plus intéressant que ce qu'on voit aux bals de Paris; mais il me faudrait une description un peu détaillée. Avez-vous compris le sens de ce que vous voyez? Vous savez que tout ce qui se rapporte à l'histoire de l'humanité est plein d'intérêt pour moi. Pourquoi n'écririez-vous pas sur un papier ce que vous voyez et ce que vous entendez? »

L'Inconnue donne enfin des explications; mais elles ne satisfont pas encore Mérimée, qui écrit le 24 octobre suivant :

« ... Je vous remercie des descriptions que vous me donnez, qui auraient cependant besoin d'un commentaire perpétuel et d'illustrations, particulièrement en ce qui

concerne les danses des natives; d'après ce que vous me dites, cela doit ressembler un peu aux danses des gitanas de Grenade. Il est probable que les intentions sont les mêmes et que les Moresques représentent les mêmes choses. Je ne doute pas qu'un Arabe du Sahara qui verrait valser à Paris ne conclût, et avec beaucoup de vraisemblance, que les Français jouent aussi la pantomime. Quand on va au fond des choses, on arrive toujours aux mêmes idées premières. Vous l'avez vu lorsque vous étudiiez la mythologie avec moi. Je n'admets pas du tout la timidité de vos explications. Vous avez assez d'euphémismes à votre disposition pour tout dire, et ce que vous en faites n'est que pour qu'on vous prie. Allons, exécutez-vous dans votre prochaine lettre. »

Il insiste encore le 1er novembre 1860 :

« ... Vous ne m'avez donné que des croquis des mœurs algériennes, je voudrais des détails et très précis. Je ne conçois pas pourquoi vous n'entreriez pas dans toutes les explications que je vous demande. Il n'y a rien que vous ne puissiez me dire et, d'ailleurs, vous êtes justement renommée pour l'euphémisme. Vous savez dire les choses académiquement. Je comprendrai à demi-mot; seulement, je voudrais des détails; autrement, je ne saurai que ce que tout le monde sait. Je voudrais savoir tout ce que vous avez appris, et je suis sûr que cela vaut la peine d'être dit. Je vous félicite de votre courage si vous apprenez réellement l'arabe ; il en faut beaucoup. J'ai mis une fois le nez dans la grammaire de M. de Sacy et j'ai reculé épouvanté. Je me rappelle qu'il y a des lettres lunaires et solaires et des verbes à je ne sais combien de conjugaisons. En outre, c'est une langue lourde qu'on peut parler avec un bâillon. Mon cousin, qui était un des plus savants arabisants et qui avait passé vingt-cinq ans en Égypte ou à Djeddah, me disait qu'il n'ouvrait jamais un livre sans apprendre quelque mot nouveau et qu'il y en avait cinq cents pour dire *bien*, par exemple... Que

faut-il penser du couscoussou (*sic*)? Y a-t-il encore dans les bazars des curiosités bien baroques et sont-elles à des prix honnêtes...? »

Mérimée demande des détails de plus en plus précis. La toilette des femmes l'intéresse beaucoup, comme le montre une lettre du 18 novembre 1860 :

« ... Êtes-vous allée voir les bains maures? Quelles femmes avez-vous vues à ces bains? Je suis porté à croire que l'habitude de vivre les jambes croisées doit leur faire des genoux horribles. Si vous n'approuvez pas leur façon de toilette, je suppose que vous adopteriez le kohl pour les yeux. Outre que cela est très joli, on dit encore que l'usage en est excellent pour se préserver des ophtalmies, très ordinaires et très dangereuses pour les yeux européens dans les climats chauds. Je vous accorde donc mon autorisation sur cet article... »

Jamais il ne possède assez de renseignements. Il en désire encore le 13 décembre 1860 :

« Vous écrivez avec une concision toute lacédémonienne et, de plus, vous avez un papier qui, sans doute, ne se fabrique qu'exprès pour vous. Pourtant vous avez beaucoup de choses intéressantes à me conter. Vous vivez parmi les barbares, où il y a toujours à observer, et vous pouvez voir mieux que personne, à cause de la crinoline que vous portez et qui est un passeport très utile. Malgré cela, vous ne m'avez appris qu'une particularité, que je soupçonnais déjà, encore que vous ne m'avez pas dit ce que vous en pensiez et si vous trouviez que cela fût digne d'être imité. Vous avez dû voir dans les bazars une grande quantité de brimborions, et vous auriez pu les examiner et me rendre compte de ce qui aurait dû me convenir. Enfin vous ne vous acquittez pas du tout de votre rôle de voyageuse. »

La coquetterie de Mérimée se mêle à la curiosité. Il fait une commande à l'Inconnue, le 20 janvier 1861 :

« ... Si vous trouvez quelque jolie étoffe de soie qui se lave et qui n'ait pas l'air d'une robe de femme, faites-m'en faire une robe de chambre, la plus longue qu'il soit possible, boutonnant sur le côté gauche, et à la mode orientale. »

Djoûmane resta inédit du vivant de Mérimée. Le 1er janvier 1873, le *Moniteur universel* publiait la note suivante, placée en tête du journal avant même le sommaire :

« Nous sommes heureux de pouvoir annoncer à nos lecteurs que nous inaugurerons l'année 1873 par la publication d'une

Nouvelle inédite
de
Prosper Mérimée. »

Le conte parut en effet les 9, 10 et 12 janvier, avant d'être repris dans les *Dernières nouvelles*.

En somme, ce sont les renseignements donnés, d'un côté par les lettres de l'Inconnue, d'un autre côté par différents livres, et notamment par ceux du général Daumas, qui ont fourni à Mérimée les détails de son récit.

Pour l'idée générale, il a utilisé le songe, et ainsi il s'est rattaché à Nodier, qui avait nettement indiqué quel profit un conteur fantastique peut tirer des rêves et des cauchemars.

On ne sera pas sans remarquer encore que, comme la plupart des *Dernières nouvelles*, celle-ci a un fond grivois. L'officier rentre de campagne, pressé de revoir Con-

cha, ayant en lui le « grand fond de tendresse qu'on rapporte du désert ». Il est obligé de repartir aussitôt, sans avoir pu épancher la dite tendresse. Ce désir inassouvi, la vue d'une petite danseuse seront les éléments qui détermineront le rêve.

Cette nouvelle est sans doute la plus faible que Mérimée ait écrite; c'est la seule, en tous cas, qui garde une allure incohérente; et par là on pourra, si l'on veut, la rattacher à la manière d'Hoffmann[1].

IV. — Lokis

Nous possédons de nombreux renseignements sur *Lokis*. Grâce à la correspondance de Mérimée, on peut suivre la genèse de la nouvelle dans son esprit. Dès la fin de 1866, et probablement sans le savoir, il avait trouvé le modèle de son héroïne. Il écrivait en effet, le 27 octobre 1866, à l'Autre Inconnue :

« Madame votre sœur est la dernière personne que j'ai vue à Biarritz. Elle a été très aimable pour moi et elle me plaît beaucoup. Elle vous ressemble par beaucoup de points, elle est comme vous curieuse et coquette, jalouse de plaire au premier chien coiffé autant qu'au plus bel homme et au plus grand du monde. Elle a de plus tous les genres d'esprit, de beauté et d'humeur qui me charment; cependant, nos atomes crochus ne se conviennent pas. Il lui manque quelque chose que vous avez, que je ne sais pas, mais qui fait que je vous aime. »

Vers la même époque, et sans songer encore à écrire une nouvelle, Mérimée s'occupait de la langue lithua-

1. M. Raoul Roche a publié, en octobre 1928, dans la *Grande Revue*, un très curieux commentaire de *Djoûmane*. On le trouvera plus loin, dans notre Revue de la Presse.

nienne, comme le montre ce passage d'une lettre écrite à l'Autre Inconnue le jeudi 11 mai 1867 :

« M. X., qui est venu me voir pendant une grippe, s'est beaucoup moqué de moi parce que je lui avais dit que la langue lithuanienne était un dialecte slave. Il prétend que c'est une langue très particulière. Or, je viens de recourir aux grandes autorités, Max Muller, etc... Le lithuanien est un dialecte slave, division vendique. C'est ce qui ressemble le plus au sanscrit parmi les langues européennes. »

On peut donc dire que, dès ce moment, Mérimée avait rencontré l'héroïne de sa nouvelle et avait en vue le lieu où se passerait l'action. Il manquait encore l'incident central, l'étincelle; elle ne tarda pas à jaillir. Le 25 juin 1867, Mérimée écrit en effet à l'Autre Inconnue :

« Vous me parlez de chasse avec tant d'ardeur que vous voudriez déjà, je pense, vous trouver en face d'un loup, voire même d'un ours. Passe pour la première de ces vilaines bêtes, mais je vous interdis absolument les ours : ils sont trop mal élevés pour avoir du respect pour les chasseresses. »

La nouvelle, à cette date, n'était sans doute pas écrite, mais Mérimée en avait tous les éléments dans l'esprit, peut-être sans savoir dans quel sens il les utiliserait.

Ce qui frappe, en tout cas, c'est le rôle prépondérant joué par l'Autre Inconnue comme inspiratrice involontaire de *Lokis*. Elle-même, ou sa sœur, qui lui ressemblait beaucoup, a fourni l'héroïne. Podolienne, elle attira l'imagination de Mérimée vers les régions septentrionales. Chasseresse enfin, c'est au cours d'une lettre à elle écrite que Mérimée a peut-être, pour la première fois, trouvé le thème de son conte.

Mais, si l'Autre Inconnue a été en quelque manière l'inspiratrice du conte, c'est la première Inconnue qui a exercé son influence sur la rédaction même. Le 2 septembre 1868, à propos d'un séjour qu'il avait fait chez l'Impératrice, à Fontainebleau, Mérimée annonce à l'Inconnue qu'il vient d'achever une nouvelle, et il ajoute :

« Mais le plus étrange, c'est que j'avais à peine fini que j'ai commencé une autre nouvelle ; la recrudescence de cette maladie de jeunesse m'alarme et ressemble beaucoup à une seconde enfance. Bien entendu, rien de cela n'est pour le public. Lorsque j'étais dans ce château, on lisait des romans modernes prodigieux, dont les auteurs m'étaient parfaitement inconnus. C'est pour imiter ces messieurs que cette dernière nouvelle est faite. La scène se passe en Lithuanie, pays qui vous est fort connu. On y parle le sanscrit presque pur. Une grande dame du pays étant à la chasse a eu le malheur d'être prise et emportée par un ours dépourvu de sensibilité, de quoi elle est restée folle ; ce qui ne l'a pas empêchée de donner le jour à un garçon bien constitué qui grandit et devient charmant ; seulement il a des humeurs noires et des bizarreries inexplicables. On le marie et, la première nuit de ses noces, il mange la femme toute crue. Vous qui connaissez les ficelles, puisque je vous les dévoile, vous devinez tout de suite le pourquoi. C'est que ce monsieur est le fils illégitime de cet ours mal élevé. *Che invenzione prelibata!* Veuillez m'en donner votre avis, je vous en prie. »

Il y tient d'ailleurs beaucoup, car il répète dans le post-scriptum de la même lettre :

« Dites-moi très candidement votre avis sur l'invention de l'ours. »

Dans le courant de septembre, Mérimée lut la nouvelle à l'Inconnue. Il avait rédigé la scène de l'ours avec beau-

coup de tact et de discrétion, comme le prouve la lettre du mardi 29 septembre 1868 :

« Chère amie, l'important est que cette lecture ne vous ait pas fatiguée. Est-il possible que vous n'ayez pas tout de suite deviné combien cet ours était mal léché? Pendant que je lisais, je voyais bien sur votre visage que vous n'admettiez pas ma donnée. Il me faut donc subir la vôtre. Croyez-vous que le lecteur, moins timoré que vous, acceptera ce conte de bonne femme, du *regard?* Ainsi, c'est un simple regard de l'ours qui a rendu folle cette pauvre femme et qui a valu à monsieur son fils ses instincts sanguinaires? Il sera fait selon votre volonté. Je me suis toujours bien trouvé de vos conseils, mais, cette fois, vous abusez de la permission. »

Pour faire plaisir à l'Inconnue, Mérimée retouche donc la scène en question et atténue encore quelques détails. Le 16 novembre 1868, il écrit de Cannes à la même correspondante :

« J'ai fait, au milieu de mes insomnies, une copie soignée du *Trouveur de miel*, avec les changements que vous m'avez conseillés et qui paraissent l'avoir amélioré. Il demeure douteux que l'ours ait poussé ses attentats jusqu'au point de troubler une généalogie illustre. Cependant, les personnes intelligentes comme vous comprendront qu'il est arrivé un accident très grave. J'ai envoyé cette nouvelle édition à M. Tourguénieff pour la revision de la couleur locale dont je suis en peine. Le diable, c'est que ni lui ni moi n'avons pu trouver un Lithuanien qui sût sa langue et connût son pays. J'avais quelque envie d'envoyer cela à l'Impératrice pour sa fête; mais j'ai résisté à la tentation et j'ai bien fait. Dieu sait ce que l'ours serait devenu au milieu du monde qui est à Compiègne. »

Mérimée préférait sans doute lire la nouvelle lui-même

en petit comité. De Montpellier, le 21 octobre 1868, il écrivait à la princesse Mathilde :

« Quand je serai de retour à Paris (si?), j'aurai une autre petite drôlerie à lire à Votre Altesse, si elle a le malheur de m'en donner la permission. »

La lecture eut lieu à Saint-Gratien. Mérimée annonçait encore sa nouvelle, le 29 novembre, au comte de Gobineau :

« Pour tuer le temps, qui est beaucoup plus long ici qu'à Paris, et peut-être aussi par la tendance que les vieillards ont à redevenir enfants, je me suis mis à faire des nouvelles. J'aurais voulu vous en montrer une dont le sujet est d'ailleurs scabreux. C'est une dame qui a été pendant quelque temps seule à seul avec un ours dont la conduite est demeurée inconnue. Elle est devenue folle et a donné le jour à un fils dont l'histoire est racontée. Bien entendu, cela n'est pas destiné au respectable public[1]. »

Cependant, les premières retouches faites par Mérimée ne semblent pas avoir satisfait l'Inconnue; ainsi le montre la lettre qu'il lui écrit de Cannes le 2 janvier 1869 :

« J'ai recopié l'*Ours* que vous savez et je l'ai léché avec un certain soin. Beaucoup de choses sont changées, en mieux, je crois. Le titre et les noms changés également. Pour les personnes aussi peu intelligentes que vous, les manières de cet ours resteront fort mystérieuses. Mais on ne pourra rien conclure à son désavantage, quelque perspicace que l'on soit. Il y a une quantité de choses qui restent inexpliquées. Les médecins me disent que les plantigrades sont, plus que d'autres bêtes, en mesure de

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1902, p. 51.

s'allier à nous; mais naturellement les exemples sont rares, les ours étant peu avantageux...

« Avez-vous eu la curiosité d'aller entendre les discussions dans la salle du Pré-aux-Clercs sur le mariage et l'hérédité? On dit que cela est très amusant pendant quelques minutes et, par réflexion, très effrayant lorsqu'on se représente combien de fous et de chiens enragés courent les rues. »

Mais l'Inconnue demande encore des corrections, que Mérimée exécute avant de recopier une fois de plus la nouvelle. Il écrit de Cannes, le 23 février 1869 :

« Je pense que vous trouverez mon ours plus présentable sous sa nouvelle forme. Quand je puis peindre, j'y fais des illustrations pour le donner à l'Impératrice quand je reviendrai à Paris. Ne croyez pas que je représente toutes les scènes, celle par exemple où cet ours s'oublie. »

Après ces ultimes retouches, Mérimée était enfin décidé à offrir sa nouvelle à l'Impératrice. Il en fit même, devant elle, une lecture dont Augustin Filon nous a laissé le récit dans son livre *Mérimée et ses amis*, à la page 303 :

« Je crois voir Mérimée s'installant avec son petit cahier relié pour lire *Lokis* devant l'Impératrice. C'était pendant l'été de 1869, au château de Saint-Cloud, dans le salon qui occupait le milieu du premier étage[1], au fond

1. « Le salon de la Vérité ou de famille occupe l'avant-corps de la façade d'honneur, trois portes-fenêtres entre les colonnes ioniques de Girard. Il se dégage d'un côté sur le salon de Vénus, de l'autre sur celui de Mercure, et au fond sur la bibliothèque... La tenture murale en damas cramoisi provient de la fabrique de Lyon. Le meuble en tapisserie à fleurs est Empire, mais, au milieu de la pièce, s'étale une table à patins semblable à celle du salon de Vénus, et devant la cheminée s'alignent, sur deux files, quatre « confortables » capitonnés. Deux encoignures en ébène et

de la cour d'honneur, salon contigu à cette originale bibliothèque, si ingénieusement arrangée par Louis-Philippe et dont Jules Sandeau était le gardien nominal. La soirée était chaude, mais on ferma les fenêtres par égard pour le lecteur. Les portes des salles voisines, éclairées, mais désertes, demeurèrent ouvertes, et bientôt il n'y eut que la voix de Mérimée qui résonnât dans cette quiétude et ce recueillement du grand palais ensommeillé. L'Impératrice était assise à une table ronde placée dans un coin de la pièce, devant un buste du roi de Rome à vingt ans[1]. A sa gauche, Mérimée. Autour de la table, les deux dames du palais, qui faisaient le service de la semaine, les demoiselles d'honneur, Mlle de Lerminat et Mlle d'Elbée, enfin les nièces de l'Impératrice, Marie et Louise, avec la femme très aimable et très distinguée qui dirigeait alors leur éducation[2]. Une lourde lampe éclairait le cahier blanc où *Lokis* était écrit d'une écriture large et ferme, les éventails qui battaient l'air lentement, les broderies qu'agitaient sans bruit des doigts agiles et menus, tous ces fronts penchés et ces yeux de jeunes filles qui se levaient quelquefois vers le lecteur avec une expression de curiosité et de rêverie. Deux ou trois hommes, assis un peu plus loin, complétaient ce petit cercle. Mérimée lut de sa voix indifférente et monotone, interrompu seulement par des sourires ou de légers murmures dont l'Impératrice donnait le signal.

« *Lokis* est un petit roman très bien fait, très vigoureux d'exécution, très habilement varié de ton et où l'ironie se soutient à la hauteur voulue pour ne point gâter la couleur sombre du sujet. En le relisant ces jours-ci, il

laque du Japon, ornées de bronzes dorés à dessus de marbre blanc... supportent des bustes dans les angles du fond. » H. Clouzot, *Des Tuileries à Saint-Cloud*, p. 176-177.

1. « L'un des bustes représentant le duc de Reichstadt a été emporté par un général prussien qui trouvait *qu'il lui ressemblait.* » Note de H. Clouzot, *Des Tuileries à Saint-Cloud*, p. 7.

2. Mlle Redel, qui devint Mme Victor Duruy.

m'a semblé que c'était une des meilleures œuvres de Mérimée. Mais, ce soir-là, son ingrat et malheureux débit m'empêcha de m'en apercevoir.

« Un peu après avoir fini, il se leva et me dit à demi-voix, d'un ton brusque :

— « Avez-vous compris, vous?

« Je dus avoir l'air assez niais. J'aurais peut-être fini par trouver une réponse encore plus niaise, mais il ne m'en donna pas le temps :

— « Vous n'avez rien compris, c'est parfait.

« Et il me laissa complètement abasourdi. »

L'épreuve de la lecture ayant été favorable, Mérimée songea à publier la nouvelle dans la *Revue des Deux Mondes*. Il annonce cette intention dans une lettre à l'Inconnue datée de Paris, mercredi soir 5 août 1869 :

« A Saint-Cloud, j'ai lu l'*Ours* devant un auditoire très *select*, dont plusieurs demoiselles qui n'ont rien compris, à ce qu'il m'a semblé; ce qui m'a donné idée d'en faire cadeau à la *Revue*, puisque cela ne cause pas de scandale. Dites-moi votre façon de penser là-dessus, en tâchant de vous représenter très exactement le pour et le contre. Il faut tenir compte des progrès en hypocrisie que le siècle a faits depuis quelques années. Qu'en diront vos amis? Aussi bien faut-il se faire des histoires à soi-même, car celles qu'on vous fait ne sont guère amusantes. »

Le directeur de la *Revue des Deux Mondes*, de même que l'Inconnue, dut donner un avis favorable, car Mérimée écrit à celle-ci de Paris, le 7 septembre 1869 :

« Buloz est parvenu à me séduire. A Saint-Cloud, l'Impératrice m'avait fait lire l'*Ours* — cela s'appelle à présent *Lokis* (c'est *ours* en *jmoude*) — devant de petites demoiselles qui, ainsi que je crois vous l'avoir dit, n'y ont rien compris du tout. Cela m'encourage et, le 15 de ce

mois, la chose paraîtra dans la *Revue*. Je n'ai fait que quelques changements outre les noms et j'aurais voulu en faire beaucoup d'autres, mais le courage m'a manqué. Vous me direz ce que vous en pensez. »

Avec la même indulgence ironique à l'égard de lui-même, il répète, le 12 septembre 1869, au comte de Gobineau :

« Comme je commence à entrer dans la seconde enfance, je me suis laissé aller à commettre une nouvelle un peu hasardée. Cela s'appelle *Lokis* et cela paraîtra dans la prochaine *Revue*. Je crains qu'elle ne vous fasse dresser les cheveux sur la tête, mais c'est vous qui y chercherez malice[1]. »

La nouvelle parut dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 septembre. Seule la princesse Julie se montra curieuse et demanda des explications. C'est à elle, en effet, que Mérimée fait allusion lorsqu'il écrit le 10 octobre [1869] à Tourguéniev :

« Je m'étais laissé embobeliner par Buloz, et je ne lui ai pas plutôt livré mon ours que la peur m'a pris. Heureusement personne n'y a rien vu d'immoral. Une princesse m'a écrit pour me demander si cet ours n'avait pas abusé de sa position : j'ai répondu en m'étonnant que pareille idée lui fût venue en tête, et je l'ai renvoyée à Cuvier. Veuillez remercier M. Schmidt, que je ne connais pas, mais qui doit avoir le goût excellent. »

Mérimée avait en effet répondu à la princesse, un samedi soir :

« ... Vous soulevez une question fort grave et que je n'ai jamais osé discuter. L'ours est mort sans faire de révélations. Les regards, les peurs et les envies expliquent

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1902, p. 59.

beaucoup de choses, notamment pourquoi les fils ne ressemblent pas toujours à leurs pères. Je ne puis que vous renvoyer l'article du Dr Froeber dans la *Severnaïa Gazeta* de Saint-Pétersbourg, où il rapporte le fait, mais il ne conclut pas. Cet infortuné jeune homme ne savait pas bien la nature du sentiment qui le portait vers cette jeune demoiselle, et ne l'a su qu'après l'avoir mangée. »

Pas plus que les demoiselles d'honneur de l'Impératrice, les lecteurs de la *Revue* ne furent choqués, ainsi que le montre une lettre écrite par Mérimée à Panizzi et datée de Paris, 2 octobre 1869 :

« Avez-vous lu mon *Ours?* Il n'a fait aucun scandale, et on tient pour certain qu'il n'y a eu dans l'affaire qu'une peur de femme grosse. »

Il faut croire, d'ailleurs, que la nouvelle n'avait point frappé Panizzi, car il ne parut pas comprendre de quoi il s'agissait, et Mérimée dut lui rafraîchir la mémoire le 4 décembre 1869 :

« L'*Ours* dont je vous parlais est le héros d'une nouvelle que je vous ai lue à Montpellier : mais je vous soupçonne d'avoir dormi tout le temps. »

Aucun scandale ne fut donc causé par ce récit, pour lequel trois femmes avaient influencé Mérimée. En pensant à l'Autre Inconnue, il avait eu une vision scabreuse, quasi sénile. Grâce à la première Inconnue, la nouvelle était devenue parfaitement innocente. L'Impératrice, enfin, parce qu'elle ne fut point choquée, donna l'imprimatur.

Mérimée était trop blasé pour tirer quelque vanité de la publication de cette nouvelle. Tout au plus goûta-t-il le plaisir ironique de la faire passer pour un conte à

l'usage des jeunes filles. C'était une supercherie dédaigneuse et élégante qui devait séduire l'auteur vieilli du *Théâtre de Clara Gazul.*

*
* *

Recueilli en 1873 avec les *Dernières nouvelles*, *Lokis* fut repris en feuilleton cinquante-quatre ans plus tard par un journal quotidien.

Le 23 février 1927, l'*Œuvre* publiait la note suivante, reproduite encore le lendemain :

« On sait que l'œuvre de Prosper Mérimée, le grand conteur de *Carmen*, de *Colomba*, de la *Chronique du règne de Charles IX*, vient de tomber dans le domaine public. Nous allons publier, à cette occasion, une nouvelle de Mérimée qui, pour être moins connue du grand public que les ouvrages cités plus haut, n'en est pas moins une des plus caractéristiques de son talent.

LOKIS

est une des nouvelles écrites par Prosper Mérimée peu de temps avant sa mort, en 1869, alors qu'il étudiait et traduisait Pouchkine, Gogol et Tourguéneff. On y discerne l'influence slave. Mais on y trouve surtout ce qui fait l'agrément de cet écrivain, son art sobre, sa précision, son ironie en demi-teinte. »

La publication commença le 25 février pour se terminer le 11 mars. Nous nous sommes adressé, à ce propos, à M. Léon Deffoux, l'érudit connu, rédacteur littéraire à l'*Œuvre*. Il a bien voulu rédiger pour nous la note suivante :

« *Le manuscrit du professeur Wittembach*, *Lokis*, fut reproduit en feuilleton par l'*Œuvre* sous le titre de *Lokis*.

« Le texte repris fut celui de la *Revue des Deux Mondes*, livraison du 15 septembre 1869. On supprima la deuxième phrase de la note placée page 257 (*Michaelium cum Lokide ambo* [*duo*] *ipsissimi*) ; la première phrase de cette note (*les deux font la paire : mot à mot Michon* (*Michel*) *avec Lokis, tous les deux les mêmes*) fut répétée dans le dernier feuilleton en renvoi à l'épigraphe — également répétée page 290 :

Miszka zu Lokiu
Abu du tokiu

« On ne suivit pas l'orthographe de la *Revue des Deux Mondes* (instans, diamans, bruyans, etc.).

« Cette publication obtint un vif succès. Nous reçûmes de nombreuses demandes de réassortiment et plusieurs lettres nous parvinrent de Prague, nous priant d'indiquer le volume de Mérimée qui contient cette nouvelle.

« Léon Deffoux. »

*
* *

Étudions maintenant l'histoire en elle-même. La couleur locale a des sources fort nettes : Mérimée l'a empruntée à Mickiewicz.

La Pologne était fort à la mode en France vers 1864 ; aucun autre pays ne lui disputait l'attention. Grâce à nos troupes, en effet, l'Italie avait déjà conquis son indépendance, et il ne restait guère en suspens que la question romaine, qui devait paraître assez mesquine aux esprits aventureux. La Pologne, au contraire, restait divisée aux mains de ses ennemis. En 1863 et en 1864, l'agitation fut grande dans toute la partie soumise à la Russie : ce fut la période de l'insurrection. De la Pologne, d'ailleurs, on ne séparait guère la Lithuanie : le 10 octobre 1861, à

Horodlo, sur la frontière commune des deux pays, une foule immense, composée de Polonais et de Lithuaniens, avait célébré l'anniversaire de leur longue union.

Les Polonais réfugiés en France ne permettaient pas à l'opinion publique d'oublier ce qui se passait là-bas. Et, parmi eux, il y avait un homme qui dépassait de beaucoup les autres par son génie poétique : c'était Mickiewicz. De 1840 à 1844, il professa un cours au Collège de France sur la littérature polonaise. Les revues lui consacrèrent des articles. Ses œuvres furent traduites en français, et l'un de ses traducteurs fut le prince Napoléon lui-même.

Un ouvrage important consacré à la littérature polonaise et publié en français parut à cette époque ; c'est la *Pologne captive et ses trois poètes : Mickiewicz, Krasinski, Slowaki*[1]. L'ouvrage est anonyme, mais l'auteur est connu : c'est un certain Choiecki, réfugié polonais, qui, sous le pseudonyme de Charles Edmond, a signé plusieurs pièces en collaboration avec Adolphe d'Ennery.

Cet ouvrage, Mérimée l'a connu, puisqu'il le cite dans une note de *Lokis*. Mais il est loin d'avoir indiqué tout ce qu'il lui doit : en fait, c'est toute la couleur locale de la nouvelle.

Quoique littéraire, le livre de Charles Edmond se rattache nettement à l'agitation politique de l'époque et commémore les grands événements de 1831. Les premières phrases sont caractéristiques à ce sujet :

« Trente-trois ans se sont écoulés depuis les funestes

1. 1864. Leipzig, F. A. Brockhaus ; Londres, Trubner and Comp. ; Paris, chez tous les libraires.

événements qui ont dispersé sur la terre la partie de la nation polonaise qui courut aux armes pour défendre sa liberté... La France accueillit généreusement les exilés... Nul doute que si aujourd'hui la nationalité polonaise tressaille et s'agite sous la main qui l'opprime, l'influence des écrivains polonais établis sur le sol français n'ait beaucoup contribué au mouvement. »

Charles Edmond, examinant l'œuvre et la personnalité de Mickiewicz, est amené à s'occuper de la Lithuanie :

« Les éléments dont se compose le génie de Mickiewicz sont divers, quelquefois très difficiles à saisir; un des plus importants et des plus manifestes est l'influence du sol natal. La Lithuanie, sa patrie, est un pays bizarre, généralement peu connu. »

L'auteur traite d'abord des anciens habitants et de leur religion. Voici, par exemple, quelques-uns des détails qu'il donne, et dont Mérimée s'est manifestement souvenu[1] :

« Dans la religion des Lithuaniens... chaque source était remplie de nymphes et d'ondines... Un Dieu terrible, l'impitoyable Perkounas, déchaînait les orages, lançait la foudre... Quand un Lithuanien mourait, on lui élevait un haut bûcher, on parait le cadavre de ses habits de fêtes, de ses armes les plus précieuses... Le Lithuanien nourrissait des serpents apprivoisés qui souvent, à l'heure de ses repas, rampaient tranquillement sur la table et, enlaçant les coupes, s'abreuvaient de miel et de lait. »

On comprend combien Mérimée devait être séduit par ces détails pittoresques, qui intéressaient en lui à la fois l'érudit et le conteur. Il a su d'ailleurs les élaborer et les

1. On trouvera plus loin, dans les notes, les rapprochements de détail les plus nets.

fondre dans son récit, notamment au début du chapitre III.

Ce chapitre contient en outre une description de la forêt lithuanienne que Mérimée a encore empruntée au même livre. Mais, cette fois, c'est à un passage de Mickiewicz lui-même, traduit par Charles Edmond. On y voit tous les détails donnés par Mérimée :

« Si l'on pénétrait dans ces forêts immenses, dans leurs taillis épais, on trouverait, dans leurs profondeurs, des remparts de troncs, de branches, de racines, défendus par des marais, par mille ruisseaux, par un réseau d'herbages entrelacés, par des fourmilières, par des nids de guêpes et de taons et par des monceaux de serpents se dressant en spirales.

« Et quand, par un courage surhumain, on sortirait vainqueur de ces épreuves, on devrait plus loin faire face à de plus grands dangers encore.

« Plus loin, en effet, et à chaque pas, comme des fosses à loups, de petits lacs guettent leur proie, à moitié cachés par la verdure, si profonds qu'on n'en trouvera jamais le fond...

« Chauves, rabougris, vermoulus, maladifs, s'affaissant vers la terre sous leurs branches couvertes de mousses entortillées, et courbant leurs troncs hérissés d'affreux champignons, ces arbres sont accroupis autour de ces marais comme une bande de sorcières se chauffant autour de la chaudière où elles font bouillir un cadavre humain[1]. »

Cette forêt, Mérimée la décrit à son tour, et il fait allusion à la vieille légende lithuanienne qui veut que, au centre de la forêt, se trouve une sorte de république d'animaux. C'est encore à Mickiewicz qu'il a pris ce

1. *La Pologne captive*, p. 39 et 40.

détail, toujours au même poème de *Messire Thadée*, et sans doute à la traduction qu'en donne Charles Edmond dans son livre. C'est d'ailleurs la seule dette que Mérimée reconnaisse ouvertement, puisque c'est à la fin de sa description de cette république d'animaux que, dans une note, il cite le livre de Mickiewicz et celui de Charles Edmond. Voici le passage de Mickiewicz, tel que le donne le traducteur :

« Là, comme dans l'arche de Noé, se conserve, pour la reproduction de l'espèce, une paire au moins de tous les animaux.

« Au milieu, dit-on, s'élèvent les châteaux du vieil auroch, du bison et de l'ours, ces monarques des forêts. Autour d'eux, comme des ministres vigilants, se nichent sur les arbres l'once agile et le glouton vorace.

« Plus loin, pareils à de nobles vassaux tout respectueux, demeurent les sangliers, les loups et les élans aux larges cors. »

Cette description de la forêt et de ce qu'elle recèle est en effet le seul emprunt direct que Mérimée ait fait à Mickiewicz. Mais il a trouvé, dans l'auteur polonais, d'autres indications qui lui ont fourni des scènes qu'il n'a point traitées avec ampleur, par peur peut-être de copier Mickiewicz, ou de se montrer inférieur à lui en reprenant le sujet. C'est ainsi que l'auteur polonais fait un récit minutieux d'une chasse à l'ours, que Mérimée traite succinctement.

De même, Mickiewicz décrit un banquet, avec la joie populaire qui l'accompagne et les vieilles danses auxquelles tous prennent part. Mérimée emprunte l'idée, mais a soin de n'imiter aucun détail et de ne pas faire allusion, notamment, à la danse décrite par Mickiewicz.

Mérimée transforme d'ailleurs le banquet en un festin de noces, suivant en cela une simple indication fournie par le poète polonais dans la phrase suivante, prononcée par un noble seigneur : « Il y a une coutume dans notre famille de se marier au son de la musique du village. »

Ainsi, Mérimée a emprunté sa couleur locale à Mickiewicz ou à un commentateur de celui-ci. Mais, tout en s'inspirant de son modèle, il ne l'a vraiment imité que dans la description de l'étrange forêt lithuanienne. Là, sa personnalité s'est trahie seulement par une touche ironique ; cette république d'animaux que Mickiewicz décrit imperturbablement, elle a amusé Mérimée, et ce n'est pas sans humour qu'il parle de l'ours « maréchal de la diète ».

Mais, chaque fois que Mickiewicz fournissait à Mérimée une description complète, l'auteur français s'est contenté d'une simple allusion. Au contraire, des indications rapides ont été transformées par lui en scènes entières. C'est ainsi qu'il a imaginé la danse de la roussalka. C'est ainsi encore que l'épisode de la sorcière, inventé par lui, est sorti de divers détails qu'il a groupés en un tout : abondance des champignons et des serpents dans la forêt, coutume qu'avaient les anciens Lithuaniens d'apprivoiser les reptiles.

Si donc il a imité Mickiewicz, il l'a fait en homme de goût qui a soin de ne pas copier servilement son modèle, et qui tient à conserver sa propre élégance.

*
* *

Quelle que soit la dette de Mérimée envers Mickiewicz, il est évident que *Lokis* doit beaucoup à Hoffmann, et d'abord au *Majorat*.

De simples détails montrent que le conte allemand est présent à l'esprit de Mérimée. Il cherche des noms pour les deux auditeurs du professeur Wittembach, et il trouve Adélaïde et Théodore ; ce sont les noms de deux personnages importants du *Majorat;* Théodore est le prénom d'Hoffmann lui-même, qui parle à la première personne.

Mais l'atmosphère surtout est semblable. Nous sommes, ici et là, dans un château des provinces baltiques situé au milieu des forêts. Le propriétaire est un baron aux allures sauvages qui chasse le loup et l'ours. Une aventure de chasse — une femme emportée par un ours, un loup tué par un jeune homme — devient l'incident capital du récit. Dans l'un et l'autre château vit une femme étrange, folle peut-être ; et le baron a une épouse qui souffre de le voir si rude et si grossier. Enfin, pour servir de témoin aux événements, se trouve un personnage très différent du baron, ici un homme d'église, là un homme de loi, tous deux gens d'étude et de réflexion, un peu étonnés de se trouver en ce milieu farouche.

Entre le *Majorat* et *Lokis*, il n'y a pourtant aucune ressemblance si l'on envisage le sujet lui-même. Mais, à cet égard, il faut noter l'analogie entre *Lokis* et un autre conte d'Hoffmann, *Mademoiselle de Scudéry*, surtout si, dans la nouvelle de Mérimée, on s'en tient à l'explication du « regard », la seule qui reste dans la forme définitive.

Dans le conte des *Phantasiestücke*, le très riche orfèvre Cardillac est victime d'une sorte de dédoublement de la personnalité qui le pousse, la nuit venue, à sortir de son hôtel pour aller assassiner, d'un coup de dague

au cœur, les jeunes seigneurs attardés, qu'il dépouille ensuite de leurs bijoux. Il souffre profondément des crimes qu'il commet, cependant il cède à des impulsions irrésistibles. Or, elles lui viennent d'un drame effroyable qui s'est produit pendant la grossesse de sa mère.

Il arriva à celle-ci de rencontrer un jeune seigneur espagnol qui avait autrefois éprouvé pour elle une brûlante passion. L'envie que lui causa le magnifique collier porté par l'étranger la décida à lui accorder un rendez-vous. Or, au moment où elle avançait la main vers le collier, le jeune homme tomba mort, sans cause apparente; le cadavre l'entraîna dans sa chute et, les bras encore crispés autour d'elle, la regardait toujours de ses yeux vitreux.

Chez Hoffmann comme chez Mérimée, un incident survenu pendant la grossesse de la mère explique les impulsions criminelles dont le fils n'est pas responsable.

C'est donc certainement à Hoffmann[1] que Mérimée a emprunté l'atmosphère et le sujet de *Lokis*.

*
* *

Traçant un parallèle entre les deux écrivains dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* en janvier-mars 1907, M. Marcel Breuillac écrit :

« Voilà pourquoi (parce que Hoffmann est poète) et sans même se soucier de la date de l'œuvre qui est pourtant bien significative : 1868, une des années où diminue l'in-

1. Il s'était déjà inspiré de lui dans *Il Viccolo di Madama Lucrezia* (cf. le type de l'Allemande Mme de Strahlenheim et les scènes de télépathie).

fluence d'Hoffmann, où grandit celle d'Edgar Poe, on ne peut comparer aux *Phantasiestücke* l'œuvre la plus fantastique qu'ait jamais conçue Mérimée : *Lokis*. L'auteur de *Carmen* reprend, après Nodier, le thème du vampirisme : il dépeint un type monstrueux, le comte Michel Szemioth, qui, la nuit de son mariage, tue sa femme pour boire le sang qu'il voit couler à travers la chair douce et légère de son cou. Hoffmann a refusé de traiter certains sujets qui ressemblaient beaucoup à celui de cette nouvelle : il aurait reculé devant celui-ci. »

Si, dans son ensemble, la thèse semble inexacte, puisque Hoffmann a traité le même sujet, il n'en reste pas moins qu'il faut citer, à propos de *Lokis*, et le vampirisme de Nodier et les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe.

Il est évident que, en reprenant le thème du vampirisme, Mérimée le perfectionne. D'abord, il le rend plus simple et plus humain. Le vrai vampire, c'est un cadavre qui, la nuit, quitte sa tombe pour venir sucer le sang des vivants. Le vampire de Mérimée est, lui aussi, vivant et, en la circonstance, cela peut passer pour un mérite et pour une excuse à des mœurs singulières.

Mais il y a mieux. Pour Nodier, le vampirisme est une superstition exotique et populaire qu'il faut accepter sans contrôle. Avec Mérimée, la manie du personnage est située dans l'âme humaine : c'est ce que les médecins appellent une impulsion. Et ici intervient l'influence d'Edgar Poe; car c'est lui qui, à la superstition, a substitué la science et qui a transformé le fantastique en une véritable étude des maladies mentales.

Celle du comte Szémioth, Mérimée l'étudie avec beaucoup de soin. Elle a une explication utérine fort nette ; de

plus, elle s'empare de lui par degrés. Quelqu'un, dans la conversation, a raconté qu'il avait bu du sang de cheval et voici la curiosité du comte allumée ; le soir même, il rêve qu'il suce du sang et voilà l'impulsion installée chez lui ; elle n'a pas encore d'objet ; peut-être même, comme le dit le docteur, trouverait-elle un dérivatif si le comte avait une maîtresse ; mais la chasteté exaspère le désir impulsif qui s'assouvira finalement dans la gorge de l'épousée.

Ce crescendo d'une image morbide tendant peu à peu à se résoudre en acte, c'est la formule même de certains contes de Poe, du *Démon de la perversité* comme du *Cœur révélateur*.

Ainsi, dans *Lokis*, Mérimée a uni la couleur locale de Mickiewicz, l'atmosphère d'Hoffmann et la méthode d'Edgar Poe.

*
* *

Est-ce à dire qu'il n'ait point fait œuvre originale?

D'abord, il n'a jamais copié personne. Il n'a point suivi Mickiewicz pas à pas, il a traité un sujet plus audacieux que celui d'Hoffmann, et il savait composer un conte avec des gradations savantes avant même que parût Edgar Poe.

Il a d'ailleurs su éviter les défauts de chacun de ses modèles. Il ne donne point dans les superstitions grossières de Nodier, il n'est point incohérent comme Hoffmann, ni tendu et fiévreux comme Edgar Poe.

Son originalité, c'est précisément d'avoir su unir ces influences en un tout harmonieux. Si l'on croyait à l'évolution des genres et que l'on voulût écrire l'histoire

du conte fantastique, il faudrait certainement faire une place à *Lokis*. La superstition, qui était la principale source avec Nodier, s'affine et se perfectionne ici jusqu'à pouvoir admettre l'explication scientifique chère à Edgar Poe.

V. — Nouvelles perdues

A vrai dire, quand on a lu et commenté les quatre contes réunis ici, on n'est point sûr d'en avoir fini avec les *Dernières nouvelles* de Mérimée.

Sa correspondance, en effet, contient des allusions nombreuses à de « petites drôleries » ou à des histoires terribles que nous ne semblons pas toutes connaître.

Voici, par exemple, un passage de la *Correspondance Inédite* :

« ... Si je vous parle des revenants, Madame, c'est que *j'en rumine une histoire*. C'est assez ridicule d'écrire des contes à mon âge et vous me le faites sentir avec beaucoup de raison ; mais comment faire, quand on a cette démangeaison funeste d'écrire, pour s'en empêcher? J'ai beaucoup médité, quoiqu'il n'y paraisse guère, les conseils que vous me donnez. Je ne suis plus capable d'un effort qui dure, encore moins d'un ouvrage de raisonnement à éclairer le monde. »

Cette lettre, d'après sa date (18 février 1857), ne s'applique à aucune nouvelle que nous connaissions. Peut-être cette histoire de revenants n'a-t-elle jamais été composée. Mais voici un autre passage obscur qui fait allusion à trois nouvelles d'un coup. De Paris, le 26 mai 1869, Mérimée écrit à l'Autre Inconnue :

« Pendant que j'étais à Cannes, j'ai fait deux petites nouvelles aussi morales que celles dont vous avez eu

l'étrenne à Nice, il y a deux ou trois ans. Peut-être un jour serez-vous assez désœuvrée pour en écouter la lecture et me donner une tasse de thé pour la peine. »

Les deux premières nouvelles citées dans cette lettre pourraient bien être *Lokis* et *Djoûmane*. La lettre du 2 septembre 1868 semble en effet donner ces deux nouvelles comme ayant été faites à la suite l'une de l'autre. Il est vrai que cette dernière lettre indique qu'elles étaient terminées le 2 septembre 1868, alors que Mérimée n'arriva à Cannes que le 27 novembre. Mais c'est là peut-être une légère inexactitude voulue par l'auteur. Il désirait sans doute flatter l'Autre Inconnue en lui laissant croire que ces deux nouvelles étaient récentes et que, par conséquent, elle était la première à les connaître.

Quant à celle dont elle eut l'étrenne à Nice en 1866 ou en 1867, elle est difficile à identifier. Il ne peut s'agir de la *Chambre bleue* qui date de 1846. Comme il ne peut davantage être question ni de *Lokis* ni de *Djoûmane*, auxquels il est fait allusion dans la même lettre, il faut bien croire qu'il s'agit ici d'une nouvelle perdue.

La trouvera-t-on jamais? C'est peu probable. Y a-t-il d'autres nouvelles que nous ne lirons jamais? C'est à peu près certain, puisque la maison de Mérimée brûla en 1871.

Il est clair, en tout cas, que Mérimée n'y perd rien. Car si les *Dernières nouvelles* montrent qu'il resta toujours un conteur alerte et adroit, elles n'ont rien ajouté à sa gloire.

Léon Lemonnier.

IL VICCOLO

DI

MADAMA LUCREZIA

J'avais vingt-trois ans quand je partis pour Rome. Mon père me donna une douzaine de lettres de recommandation, dont une seule, qui n'avait pas moins de quatre pages était cachetée. Il y avait sur l'adresse : « A la marquise Aldobrandi. »

— Tu m'écriras, me dit mon père, si la marquise est encore belle.

Or, depuis mon enfance, je voyais dans son cabinet, suspendu à la cheminée, le portrait en miniature d'une fort jolie femme, la tête poudrée et couronnée de lierre, avec une peau de tigre sur l'épaule. Sur le fond, on lisait *Roma 18..* Le costume me paraissait singulier, il m'était arrivé bien des fois de demander quelle était cette dame. On me répondait :

— C'est une bacchante.

Mais cette réponse ne me satisfaisait guère; même je soupçonnais un secret; car, à cette question si simple, ma mère pinçait les lèvres, et mon père prenait un air sérieux.

Cette fois, en me donnant la lettre cachetée, il re-

garda le portrait à la dérobée; j'en fis de même involontairement, et l'idée me vint que cette bacchante poudrée pouvait bien être la marquise Aldobrandi. Comme je commençais à comprendre les choses de ce monde, je tirai toutes sortes de conclusions des mines de ma mère et du regard de mon père.

Arrivé à Rome, la première lettre que j'allai rendre fut celle de la marquise. Elle demeurait dans un beau palais près de la place Saint-Marc.

Je donnai ma lettre et ma carte à un domestique en livrée jaune qui m'introduisit dans un vaste salon, sombre et triste, assez mal meublé. Mais, dans tous les palais de Rome, il y a des tableaux de maîtres. Ce salon en contenait un assez grand nombre, dont plusieurs fort remarquables.

Je distinguai tout d'abord un portrait de femme qui me parut être un Léonard de Vinci. A la richesse du cadre, au chevalet de palissandre sur lequel il était posé, on ne pouvait douter que ce ne fût le morceau capital de la collection. Comme la marquise ne venait pas, j'eus tout le loisir de l'examiner. Je le portai même près d'une fenêtre afin de le voir sous un jour plus favorable. C'était évidemment un portrait, non une tête de fantaisie, car on n'invente pas de ces physionomies-là : une belle femme avec les lèvres un peu grosses, les sourcils presque joints, le regard altier et caressant

tout à la fois. Dans le fond, on voyait son écusson surmonté d'une couronne ducale. Mais ce qui me frappa le plus, c'est que le costume, à la poudre près, était le même que celui de la bacchante de mon père.

Je tenais encore le portrait à la main quand la marquise entra.

— Juste comme son père! s'écria-t-elle en s'avançant vers moi. Ah! les Français! les Français! A peine arrivé, et déjà il s'empare de *Madame Lucrèce*.

Je m'empressai de faire mes excuses pour mon indiscrétion, et me jetai dans des éloges à perte de vue sur le chef-d'œuvre de Léonard que j'avais eu la témérité de déplacer.

— C'est en effet un Léonard, dit la marquise, et c'est le portrait de la trop fameuse Lucrèce Borgia. De tous mes tableaux, c'est celui que votre père admirait le plus... Mais, bon Dieu! quelle ressemblance! Je crois voir votre père, comme il était il y a vingt-cinq ans. Comment se porte-t-il? Que fait-il? Ne viendra-t-il pas nous voir un jour à Rome?

Bien que la marquise ne portât ni poudre ni peau de tigre, du premier coup d'œil, par la force de mon génie, je reconnus en elle la bacchante de mon père. Quelque vingt-cinq ans n'avaient pu faire disparaître entièrement les traces d'une grande beauté. Son expression avait changé seulement, comme sa toilette. Elle était tout en noir, et son triple menton,

son sourire grave, son air solennel et radieux, m'avertissaient qu'elle était devenue dévote.

Elle me reçut d'ailleurs on ne peut plus affectueusement. En trois mots, elle m'offrit sa maison, sa bourse, ses amis, parmi lesquels elle me nomma plusieurs cardinaux.

— Regardez-moi, dit-elle, comme votre mère...

Elle baissa les yeux modestement.

— Votre père me charge de veiller sur vous et de vous donner des conseils.

Et, pour me prouver qu'elle n'entendait pas que sa mission fût une sinécure, elle commença sur l'heure par me mettre en garde contre les dangers que Rome pouvait offrir à un jeune homme de mon âge, et m'exhorta fort à les éviter. Je devais fuir les mauvaises compagnies, les artistes surtout, ne me lier qu'avec les personnes qu'elle me désignerait. Bref, j'eus un sermon en trois points. J'y répondis respectueusement et avec l'hypocrisie convenable.

Comme je me levais pour prendre congé :

— Je regrette, me dit-elle, que mon fils le marquis soit en ce moment dans nos terres de la Romagne, mais je veux vous présenter mon second fils, don Ottavio, qui sera bientôt un monsignor. J'espère qu'il vous plaira et que vous deviendrez amis comme vous devez l'être...

Elle ajouta précipitamment :

— Car vous êtes à peu près du même âge, et c'est un garçon doux et rangé comme vous.

Aussitôt, elle envoya chercher don Ottavio. Je vis un grand jeune homme pâle, l'air mélancolique, toujours les yeux baissés, sentant déjà son cafard.

Sans lui laisser le temps de parler, la marquise me fit en son nom toutes les offres de service les plus aimables. Il confirmait par de grandes révérences toutes les phrases de sa mère, et il fut convenu que, dès le lendemain, il irait me prendre pour faire des courses par la ville et me ramènerait dîner en famille au palais Aldobrandi.

J'avais à peine fait une vingtaine de pas dans la rue, lorsque quelqu'un cria derrière moi d'une voix impérieuse :

— Où donc allez-vous ainsi seul à cette heure, don Ottavio?

Je me retournai, et vis un gros abbé qui me considérait des pieds à la tête en écarquillant les yeux.

— Je ne suis pas don Ottavio, lui dis-je.

L'abbé, me saluant jusqu'à terre, se confondit en excuses, et, un moment après, je le vis entrer dans le palais Aldobrandi. Je poursuivis mon chemin, médiocrement flatté d'avoir été pris pour un monsignor en herbe.

Malgré les avertissements de la marquise, peut-être même à cause de ses avertissements, je n'eus rien de plus pressé que de découvrir la demeure d'un peintre de ma connaissance, et je passai une heure avec lui dans son atelier à causer des moyens d'amusements, licites ou non, que Rome pouvait

me fournir. Je le mis sur le chapitre des Aldobrandi.

La marquise, me dit-il, après avoir été fort légère, s'était jetée dans la haute dévotion, quand elle eut reconnu que l'âge des conquêtes était passé pour elle. Son fils aîné était une brute qui passait son temps à chasser et à encaisser l'argent que lui apportaient les fermiers de ses vastes domaines. On était en train d'abrutir le second fils, don Ottavio, dont on voulait faire un jour un cardinal. En attendant, il était livré aux jésuites. Jamais il ne sortait seul. Défense de regarder une femme, ou de faire un pas sans avoir à ses talons un abbé qui l'avait élevé pour le service de Dieu, et qui, après avoir été le dernier *amico* de la marquise, gouvernait maintenant sa maison avec une autorité à peu près despotique. Tel était le personnel de la famille à laquelle j'étais recommandé si particulièrement.

Le lendemain, don Ottavio, suivi de l'abbé Negroni, le même qui, la veille, m'avait pris pour son pupille, vint me chercher en voiture et m'offrir ses services comme cicerone.

Le premier monument où nous nous arrêtâmes était une église. A l'exemple de son abbé, don Ottavio s'y agenouilla, se frappa la poitrine, et fit des signes de croix sans nombre. Après s'être relevé, il me montra les fresques et les statues, et m'en parla en homme de bon sens et de goût. Cela me surprit agréablement. Nous commençâmes à causer et sa

conversation me plut. Pendant quelque temps, nous avions parlé italien. Tout à coup, il me dit en français :

— Mon gouverneur n'entend pas un mot de votre langue. Parlons français, nous serons plus libres.

On eût dit que le changement d'idiome avait transformé ce jeune homme. Rien dans ses discours ne sentait le prêtre. Je croyais entendre un de nos libéraux de province. Je remarquai qu'il débitait tout d'un même ton de voix monotone, et que souvent ce débit contrastait étrangement avec la vivacité de ses expressions. C'était une habitude prise apparemment pour dérouter le Negroni, qui, de temps à autre, se faisait expliquer ce que nous disions. Bien entendu que nos traductions étaient des plus libres.

Nous vîmes passer un jeune homme en bas violets.

— Voilà, me dit don Ottavio, nos patriciens d'aujourd'hui. Infâme livrée! et ce sera la mienne dans quelques mois! Quel bonheur, ajouta-t-il après un moment de silence, quel bonheur de vivre dans un pays comme le vôtre! Si j'étais Français, peut-être un jour deviendrais-je député!

Cette noble ambition me donna une forte envie de rire, et, notre abbé s'en étant aperçu, je fus obligé de lui expliquer que nous parlions de l'erreur d'un archéologue qui prenait pour antique une statue de Bernin.

Nous revînmes dîner au palais Aldobrandi. Presque

aussitôt après le café, la marquise me demanda pardon pour son fils, obligé, par certains devoirs pieux, à se retirer dans son appartement. Je demeurai seul avec elle et l'abbé Negroni, qui, renversé dans un grand fauteuil, dormait du sommeil du juste.

Cependant la marquise m'interrogeait en détail sur mon père, sur Paris, sur ma vie passée, sur mes projets pour l'avenir. Elle me parut aimable et bonne, mais un peu trop curieuse et surtout trop préoccupée de mon salut. D'ailleurs, elle parlait admirablement italien, et je pris avec elle une bonne leçon de prononciation que je me promis bien de répéter.

Je revins souvent la voir. Presque tous les matins, j'allais visiter les antiquités avec son fils et l'éternel Negroni, et, le soir, je dînais avec eux au palais Aldobrandi. La marquise recevait peu de monde et presque uniquement des ecclésiastiques.

Une fois cependant, elle me présenta à une dame allemande, nouvelle convertie et son amie intime. C'était une madame de Strahlenheim, fort belle personne établie depuis longtemps à Rome. Pendant que ces dames causaient entre elles d'un prédicateur renommé, je considérais, à la clarté d'une lampe, le portrait de Lucrèce, quand je crus devoir placer mon mot.

— Quels yeux! m'écriai-je; on dirait que ces paupières vont remuer!

A cette hyperbole un peu prétentieuse que je hasardais pour m'établir en qualité de connaisseur auprès de madame de Strahlenheim, elle tressaillit d'effroi et se cacha la figure dans son mouchoir.

— Qu'avez-vous, ma chère? dit la marquise.

— Ah! rien, mais ce que monsieur vient de dire!...

On la pressa de questions, et, une fois qu'elle nous eût dit que mon expression lui rappelait une histoire effrayante, elle fut obligée de la raconter.

La voici en deux mots.

Madame de Strahlenheim avait une belle-sœur nommée Wilhelmine, fiancée à un jeune homme de Westphalie, Julius de Katzenellenbogen, volontaire dans la division du général Kleist. Je suis bien fâché d'avoir à répéter tant de noms barbares, mais les histoires merveilleuses n'arrivent jamais qu'à des personnes dont les noms sont difficiles à prononcer.

Julius était un charmant garçon rempli de patriotisme et de métaphysique. En partant pour l'armée, il avait donné son portrait à Wilhelmine, et Wilhelmine lui avait donné le sien qu'il portait toujours sur son cœur. Cela se fait beaucoup en Allemagne.

Le 13 septembre 1813, Wilhelmine était à Cassel, vers cinq heures du soir, dans un salon, occupée à tricoter avec sa mère et sa belle-sœur. Tout en travaillant, elle regardait le portrait de son fiancé,

placé sur une petite table à ouvrage en face d'elle. Tout à coup, elle pousse un cri horrible, porte la main sur son cœur et s'évanouit. On eut toutes les peines du monde à lui faire reprendre connaissance, et, dès qu'elle put parler :

— Julius est mort! s'écria-t-elle, Julius est tué!

Elle affirma, et l'horreur peinte sur tous ses traits prouvait assez sa conviction, qu'elle avait vu le portrait fermer les yeux, et qu'au même instant elle avait senti une douleur atroce, comme si un fer rouge lui traversait le cœur.

Chacun s'efforça inutilement de lui démontrer que sa vision n'avait rien de réel et qu'elle n'y devait attacher aucune importance. La pauvre enfant était inconsolable ; elle passa la nuit dans les larmes, et, le lendemain, elle voulut s'habiller de deuil, comme assurée déjà du malheur qui lui avait été révélé.

Deux jours après, on reçut la nouvelle de la sanglante bataille de Leipzig. Julius écrivait à sa fiancée un billet daté du 13 à trois heures de l'après-midi. Il n'avait pas été blessé, s'était distingué et venait d'entrer à Leipzig, où il comptait passer la nuit avec le quartier général, éloigné par conséquent de tout danger. Cette lettre si rassurante ne put calmer Wilhelmine, qui, remarquant qu'elle était datée de trois heures, persista à croire que son amant était mort à cinq.

L'infortunée ne se trompait pas. On sut bientôt

que Julius, chargé de porter un ordre, était sorti de Leipzig à quatre heures et demie, et qu'à trois quarts de lieue de la ville, au delà de l'Elster, un traînard de l'armée ennemie, embusqué dans un fossé, l'avait tué d'un coup de feu. La balle en lui perçant le cœur, avait brisé le portrait de Wilhelmine.

— Et qu'est devenue cette pauvre jeune personne? demandai-je à madame de Strahlenheim.

— Oh! elle a été bien malade. Elle est mariée maintenant à M. le conseiller de justice de Werner, et, si vous alliez à Dessau, elle vous montrerait le portrait de Julius.

— Tout cela se fait par l'entremise du diable, dit l'abbé, qui n'avait dormi que d'un œil pendant l'histoire de madame de Strahlenheim. Celui qui faisait parler les oracles des païens peut bien faire mouvoir les yeux d'un portrait quand bon lui semble. Il n'y a pas vingt ans qu'à Tivoli, un Anglais a été étranglé par une statue.

— Par une statue! m'écriai-je; et comment cela?

— C'était un milord qui avait fait des fouilles à Tivoli. Il avait trouvé une statue d'impératrice, Agrippine, Messaline... peu importe. Tant il y a qu'il la fit porter chez lui, et qu'à force de la regarder et de l'admirer, il en devint fou. Tous ces messieurs protestants le sont déjà plus qu'à moitié. Il l'appelait sa femme, sa milady! et l'embrassait, tout de marbre qu'elle fût. Il disait que la statue

s'animait tous les soirs à son profit. Si bien qu'un matin on trouva mon milord roide mort dans son lit. Eh bien, le croiriez-vous? Il s'est rencontré un autre Anglais pour acheter cette statue. Moi j'en aurais fait faire de la chaux.

Quand on a entamé une fois le chapitre des aventures surnaturelles, on ne s'arrête plus. Chacun avait son histoire à raconter. Je fis ma partie moi-même dans ce concert de récits effroyables; en sorte qu'au moment de nous séparer, nous étions tous passablement émus et pénétrés de respect pour le pouvoir du diable.

Je regagnai à pied mon logement, et, pour tomber dans la rue du Corso, je pris une petite ruelle tortueuse par où je n'avais point encore passé. Elle était déserte. On ne voyait que de longs murs de jardin, ou quelques chétives maisons dont pas une n'était éclairée. Minuit venait de sonner; le temps était sombre. J'étais au milieu de la rue, marchant assez vite, quand j'entendis au-dessus de ma tête un petit bruit, un *st!* et, au même instant, une rose tomba à mes pieds. Je levai les yeux, et, malgré l'obscurité, j'aperçus une femme vêtue de blanc, à une fenêtre, le bras étendu vers moi. Nous autres, Français, nous sommes fort avantageux en pays étranger, et nos pères, vainqueurs de l'Europe, nous ont bercés de traditions flatteuses pour l'orgueil national. Je croyais pieusement à l'inflammabilité des dames allemandes, espagnoles et italiennes à la

seule vue d'un Français. Bref, à cette époque, j'étais encore bien de mon pays, et, d'ailleurs, la rose ne parlait-elle pas clairement?

— Madame, dis-je à voix basse, en ramassant la rose, vous avez laissé tomber votre bouquet...

Mais déjà la femme avait disparu, et la fenêtre s'était fermée sans faire le moindre bruit. Je fis ce que tout autre eût fait à ma place. Je cherchai la porte la plus proche; elle était à deux pas de la fenêtre; je la trouvai, et j'attendis qu'on vînt me l'ouvrir. Cinq minutes se passèrent dans un profond silence. Alors, je toussai, puis je grattai doucement; mais la porte ne s'ouvrit pas. Je l'examinai avec plus d'attention, espérant trouver une clef ou un loquet; à ma grande surprise, j'y trouvai un cadenas.

— Le jaloux n'est donc pas rentré, me dis-je.

Je ramassai une petite pierre et la jetai contre la fenêtre. Elle rencontra un contrevent de bois et retomba à mes pieds.

— Diable! pensai-je, les dames romaines se figurent donc qu'on a des échelles dans sa poche? On ne m'avait pas parlé de cette coutume.

J'attendis encore plusieurs minutes tout aussi inutilement. Seulement, il me sembla une ou deux fois voir trembler légèrement le volet, comme si de l'intérieur on eût voulu l'écarter, pour voir dans la rue. Au bout d'un quart d'heure, ma patience étant à bout, j'allumai un cigare, et je poursuivis mon

chemin, non sans avoir bien reconnu la situation de la maison au cadenas.

Le lendemain, en réfléchissant à cette aventure, je m'arrêtai aux conclusions suivantes : Une jeune dame romaine, problablement d'une grande beauté, m'avait aperçu dans mes courses par la ville, et s'était éprise de mes faibles attraits. Si elle ne m'avait déclaré sa flamme que par le don d'une fleur mystérieuse, c'est qu'une honnête pudeur l'avait retenue, ou bien qu'elle avait été dérangée par la présence de quelque duègne, peut-être par un maudit tuteur comme le Bartolo de Rosine. Je résolus d'établir un siège en règle devant la maison habitée par cette infante.

Dans ce beau dessein, je sortis de chez moi après avoir donné à mes cheveux un coup de brosse conquérant. J'avais mis ma redingote neuve et des gants jaunes. En ce costume, le chapeau sur l'oreille, la rose fanée à la boutonnière, je me dirigeai vers la rue dont je ne savais pas encore le nom, mais que je n'eus pas de peine à découvrir. Un écriteau au-dessus d'une madone m'apprit qu'on l'appelait *il viccolo di Madama Lucrezia*.

Ce nom m'étonna. Aussitôt, je me rappelai le portrait de Léonard de Vinci, et les histoires de pressentiments et de diableries que, la veille, on avait racontées chez la marquise. Puis je pensai qu'il y avait des amours prédestinées dans le ciel. Pourquoi mon objet ne s'appellerait-il pas Lucrèce?

AQUARELLE DE MÉRIMÉE

(Manuscrit de M. le Vicomte de Suzannet)

Pourquoi ne ressemblerait-il pas à la Lucrèce de la galerie Aldobrandi?

Il faisait jour, j'étais à deux pas d'une charmante personne et nulle pensée sinistre n'avait part à l'émotion que j'éprouvais.

J'étais devant la maison. Elle portait le n° 13. Mauvais augure... Hélas! elle ne répondait guère à l'idée que je m'en étais faite pour l'avoir vue la nuit. Ce n'était pas un palais, tant s'en faut. Je voyais un enclos de murs noircis par le temps et couverts de mousse, derrière lesquels passaient les branches de quelques arbres à fruits mal échenillés. Dans un angle de l'enclos s'élevait un pavillon à un seul étage, ayant deux fenêtres sur la rue, toutes les deux fermées par de vieux contrevents garnis à l'extérieur de nombreuses bandes de fer. La porte était basse, surmontée d'un écusson effacé, fermée comme la veille d'un gros cadenas attaché d'une chaîne. Sur cette porte on lisait, écrit à la craie : *Maison à vendre ou à louer*.

Pourtant, je ne m'étais pas trompé. De ce côté de la rue, les maisons étaient assez rares pour que toute confusion fût impossible. C'était bien mon cadenas, et, qui plus est, deux feuilles de rose sur le pavé, près de la porte, indiquaient le lieu précis où j'avais reçu la déclaration par signes de ma bien-aimée, et prouvaient qu'on ne balayait guère le devant de sa maison.

Je m'adressai à quelques pauvres gens du voisi-

nage pour savoir où logeait le gardien de cette mystérieuse demeure.

— Ce n'est pas ici, me répondait-on brusquement.

Il semblait que ma question déplût à ceux que j'interrogeais et cela piquait d'autant plus ma curiosité. Allant de porte en porte, je finis par entrer dans une espèce de cave obscure, où se tenait une vieille femme qu'on pouvait soupçonner de sorcellerie, car elle avait un chat noir et faisait cuire je ne sais quoi dans une chaudière.

— Vous voulez voir la maison de madame Lucrèce? dit-elle, c'est moi qui en ai la clef.

— Eh bien, montrez-la-moi.

— Est-ce que vous voudriez la louer? demanda-t-elle en souriant d'un air de doute.

— Oui, si elle me convient.

— Elle ne vous conviendra pas. Mais, voyons, me donnerez-vous un paul si je vous la montre?

— Très-volontiers.

Sur cette assurance, elle se leva prestement de son escabeau, décrocha de la muraille une clef toute rouillée et me conduisit devant le n° 13.

— Pourquoi, lui dis-je, appelle-t-on cette maison, la maison de Lucrèce?

Alors, la vieille en ricanant :

— Pourquoi, dit-elle, vous appelle-t-on étranger? N'est-ce pas parce que vous êtes étranger?

— Bien; mais qui était cette madame Lucrèce? Était-ce une dame de Rome?

— Comment! vous venez à Rome, et vous n'avez pas entendu parler de madame Lucrèce! Quand nous serons entrés, je vous conterai son histoire. Mais voici bien une autre diablerie! Je ne sais ce qu'a cette clef, elle ne tourne pas. Essayez vous-même. (manuscrit p. 32 →)

En effet, le cadenas et la clef ne s'étaient pas vus depuis longtemps. Pourtant, au moyen de deux ou trois jurons et d'autant de grincements de dents, je parvins à faire tourner la clef; mais je déchirai mes gants jaunes et me disloquai la paume de la main. Nous entrâmes dans un passage obscur qui donnait accès à plusieurs salles basses.

Les plafonds, curieusement lambrissés, étaient couverts de toiles d'araignée sous lesquelles on distinguait à peine quelques traces de dorure. A l'odeur de moisi qui s'exhalait de toutes les pièces, il était évident que, depuis longtemps, elles étaient inhabitées. On n'y voyait pas un seul meuble. Quelques lambeaux de vieux cuirs pendaient le long des murs salpêtrés. D'après les sculptures de quelques consoles et la forme des cheminées, je conclus que la maison datait du xve siècle, et il est probable qu'autrefois elle avait été décorée avec quelque élégance. Les fenêtres, à petits carreaux, la plupart brisés, donnaient sur le jardin, où j'aperçus un rosier en fleurs, avec quelques arbres fruitiers et quantité de broccoli.

Après avoir parcouru toutes les pièces du rez-de-

chaussée, je montai à l'étage supérieur, où j'avais vu mon inconnue. La vieille essaya de me retenir, en me disant qu'il n'y avait rien à voir et que l'escalier était fort mauvais. Me voyant entêté, elle me suivit, mais avec une répugnance marquée. Les chambres de cet étage ressemblaient fort aux autres; seulement, elles étaient moins humides; le plancher et les fenêtres étaient aussi en meilleur état. Dans la dernière pièce où j'entrai, il y avait un large fauteuil en cuir noir, qui, chose étrange, n'était pas couvert de poussière. Je m'y assis, et, le trouvant commode pour écouter une histoire, je priai la vieille de me raconter celle de madame Lucrèce; mais, auparavant, pour lui rafraîchir la mémoire, je lui fis présent de quelques pauls. Elle toussa, se moucha et commença de la sorte :

— Du temps des païens, Alexandre étant empereur, il avait une fille belle comme le jour, qu'on appelait madame Lucrèce. Tenez, la voilà!...

Je me retournai vivement. La vieille me montrait une console sculptée qui soutenait la maîtresse poutre de la salle. C'était une sirène fort grossièrement exécutée.

— Dame, reprit la vieille, elle aimait à s'amuser. Et, comme son père aurait pu y trouver à redire, elle s'était fait bâtir cette maison où nous sommes.

Toutes les nuits, elle descendait du Quirinal et venait ici pour se divertir. Elle se mettait à cette fenêtre, et quand il passait par la rue un beau cavalier

AQUARELLE DE MÉRIMÉE

(Manuscrit de M. le Vicomte de Suzannet)

comme vous voilà, monsieur, elle l'appelait; s'il était bien reçu, je vous le laisse à penser. Mais les hommes sont babillards, au moins quelques-uns, et ils auraient pu lui faire du tort en jasant. Aussi y mettait-elle bon ordre. Quand elle avait dit adieu au galant, ses estafiers se tenaient dans l'escalier par où nous sommes montés. Ils vous le dépêchaient, puis vous l'enterraient dans ces carrés de broccoli. Allez! on y en a trouvé des ossements, dans ce jardin!

Ce manège-là dura bien quelque temps. Mais voilà qu'un soir son frère, qui s'appelait Sisto Tarquino, passe sous sa fenêtre. Elle ne le reconnaît pas. Elle l'appelle. Il monte. La nuit tous chats sont gris. Il en fut de celui-là comme des autres. Mais il avait oublié son mouchoir, sur lequel il y avait son nom écrit.

Elle n'eut pas plus tôt vu la méchanceté qu'ils avaient faite, que le désespoir la prend. Elle défait vite sa jarretière et se pend à cette solive-là. Eh bien, en voilà un exemple pour la jeunesse!

Pendant que la vieille confondait ainsi tous les temps, mêlant les Tarquins aux Borgias, j'avais les yeux fixés sur le plancher. Je venais d'y découvrir quelques pétales de rose encore frais, qui me donnaient fort à penser.

— Qui est-ce qui cultive ce jardin? demandai-je à la vieille.

— C'est mon fils, monsieur, le jardinier de M. Va-

nozzi, celui à qui est le jardin d'à côté. M. Vanozzi est toujours dans la Maremme; il ne vient guère à Rome. Voilà pourquoi le jardin n'est pas très-bien entretenu. Mon fils est avec lui. Et je crains bien qu'ils ne reviennent pas de sitôt, ajouta-t-elle en soupirant.

— Il est donc fort occupé avec M. Vanozzi?

— Ah! c'est un drôle d'homme qui l'occupe à trop de choses... Je crains qu'il ne se passe de mauvaises affaires... Ah! mon pauvre fils!

Elle fit un pas vers la porte comme pour rompre la conversation.

— Personne n'habite donc ici? repris-je en l'arrêtant.

— Personne au monde.

— Et pourquoi cela?

Elle haussa les épaules.

— Écoutez, lui dis-je en lui présentant une piastre, dites-moi la vérité. Il y a une femme qui vient ici.

— Une femme, divin Jésus!

— Oui, je l'ai vue hier au soir. Je lui ai parlé.

— Sainte Madone! s'écria la vieille en se précipitant vers l'escalier. C'était donc madame Lucrèce? Sortons, sortons, mon bon monsieur! On m'avait bien dit qu'elle revenait la nuit, mais je n'ai pas voulu vous le dire, pour ne pas faire de tort au propriétaire, parce que je croyais que vous aviez envie de louer.

Il me fut impossible de la retenir. Elle avait hâte de quitter la maison, pressée, disait-elle, d'aller porter un cierge à la plus proche église.

Je sortis moi-même et la laissai aller, désespérant d'en apprendre davantage.

On devine bien que je ne contai pas mon histoire au palais Aldobrandi : la marquise était trop prude, don Ottavio trop exclusivement occupé de politique pour être de bon conseil dans une amourette. Mais j'allai trouver mon peintre, qui connaissait tout à Rome, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, et je lui demandai ce qu'il en pensait.

— Je pense, dit-il, que vous avez vu le spectre de Lucrèce Borgia. Quel danger vous avez couru ! si dangereuse de son vivant, jugez un peu ce qu'elle doit être maintenant qu'elle est morte ! Cela fait trembler.

— Plaisanterie à part, qu'est-ce que cela peut être ?

— C'est-à-dire que monsieur est athée et philosophe et ne croit pas aux choses les plus respectables. Fort bien ; alors que dites-vous de cette autre hypothèse ? Supposons que la vieille prête sa maison à des femmes capables d'appeler les gens qui passent dans la rue. On a vu des vieilles assez dépravées pour faire ce métier-là.

— A merveille, dis-je ; mais alors j'ai donc l'air d'un saint pour que la vieille ne m'ait pas fait d'offres

de service. Cela m'offense. Et puis mon cher, rappelez-vous l'ameublement de la maison. Il faudrait avoir le diable au corps pour s'en contenter.

— Alors, c'est un revenant à n'en plus douter. Attendez donc! encore une dernière hypothèse. Vous vous serez trompé de maison. Parbleu! j'y pense : près d'un jardin? petite porte basse?... Eh! c'est ma grande amie la Rosina. Il n'y a pas dix-huit mois qu'elle faisait l'ornement de cette rue. Il est vrai qu'elle est devenue borgne, mais c'est un détail... Elle a encore un très beau profil.

Toutes ces explications ne me satisfaisaient point. Le soir venu, je passai lentement devant la maison de Lucrèce. Je ne vis rien. Je repassai, pas davantage. Trois ou quatre soirs de suite, je fis le pied de grue sous ses fenêtres en revenant du palais Aldobrandi, toujours sans succès. Je commençais à oublier l'habitante mystérieuse de la maison n° 13, lorsque, passant vers minuit dans le viccolo, j'entendis distinctement un petit rire de femme derrière le volet de la fenêtre, où la donneuse de bouquets m'était apparue. Deux fois j'entendis ce petit rire, et je ne pus me défendre d'une certaine terreur, quand, en même temps, je vis déboucher à l'autre extrémité de la rue une troupe de pénitents encapuchonnés, des cierges à la main, qui portaient un mort en terre. Lorsqu'ils furent passés, je m'établis en faction sous la fenêtre, mais alors je n'entendis plus rien. J'essayai de jeter des cailloux, j'appelai

même plus ou moins discrètement ; personne ne parut, et une averse qui survint m'obligea de faire retraite.

J'ai honte de dire combien de fois je m'arrêtai devant cette maudite maison sans pouvoir parvenir à résoudre l'énigme qui me tourmentait. Une seule fois je passai dans le viccolo de Madame Lucrezia avec don Ottavio et son inévitable abbé.

— Voilà, dis-je, la maison de Lucrèce.

Je le vis changer de couleur.

— Oui, répondit-il, une tradition populaire fort incertaine veut que Lucrèce Borgia ait eu ici sa petite maison. Si ces murs pouvaient parler, que d'horreurs il nous révéleraient ! Pourtant, mon ami, quand je compare ce temps avec le nôtre, je me prends à le regretter. Sous Alexandre VI, il y avait encore des Romains. Il n'y en a plus. César Borgia était un monstre, mais un grand homme. Il voulait chasser les barbares de l'Italie, et peut-être, si son père eût vécu, eût-il accompli ce grand dessein. Ah ! que le ciel nous donne un tyran comme Borgia et qu'il nous délivre de ces despotes humains qui nous abrutissent !

Quand don Ottavio se lançait dans les régions politiques, il était impossible de l'arrêter. Nous étions à la place du Peuple que son panégyrique du despotisme éclairé n'était pas à sa fin. Mais nous étions à cent lieues de ma Lucrèce à moi.

Certain soir que j'étais allé fort tard rendre mes

devoirs à la marquise, elle me dit que son fils était indisposé et me pria de monter dans sa chambre. Je le trouvai couché sur son lit tout habillé, lisant un journal français que je lui avais envoyé le matin soigneusement caché dans un volume des Pères de l'Église. Depuis quelque temps, la collection des saints Pères nous servait à ces communications qu'il fallait cacher à l'abbé et à la marquise. Les jours de courrier de France, on m'apportait un in-folio. J'en rendais un autre dans lequel je glissais un journal, que me prêtaient les secrétaires de l'ambassade. Cela donnait une haute idée de ma piété à la marquise et à son directeur, qui parfois voulait me faire parler théologie.

Après avoir causé quelque temps avec don Ottavio, remarquant qu'il était fort agité et que la politique même ne pouvait captiver son attention, je lui recommandai de se déshabiller et je lui dis adieu. Il faisait froid et je n'avais pas de manteau. Don Ottavio me pressa de prendre le sien, je l'acceptai et me fis donner une leçon dans l'art difficile de se draper en vrai Romain.

Emmitouflé jusqu'au nez, je sortis du palais Aldobrandi. A peine avais-je fait quelques pas sur le trottoir de la place Saint-Marc, qu'un homme du peuple que j'avais remarqué, assis sur un banc à la porte du palais, s'approcha de moi et me tendit un papier chiffonné.

— Pour l'amour de Dieu, dit-il, lisez ceci.

Aussitôt, il disparut en courant à toutes jambes.

J'avais pris le papier et je cherchais de la lumière pour le lire. A la lueur d'une lampe allumée devant une madone, je vis que c'était un billet écrit au crayon et, comme il semblait, d'une main tremblante. Je déchiffrai avec beaucoup de peine les mots suivants :

« Ne viens pas ce soir, ou nous sommes perdus! On sait tout, excepté ton nom, rien ne pourra nous séparer. Ta Lucrèce. »

— Lucrèce! m'écriai-je, encore Lucrèce! quelle diable de mystification y a-t-il au fond de tout cela? « Ne viens pas. » Mais ma belle quel chemin prend-on pour aller chez vous?

Tout en ruminant sur le contenu de ce billet, je prenais machinalement le chemin du viccolo di Madama Lucrezia, et bientôt je me trouvai en face de la maison n° 13.

La rue était aussi déserte que de coutume, et le bruit seul de mes pas troublait le silence profond qui régnait dans le voisinage. Je m'arrêtai et levai les yeux vers une fenêtre bien connue. Pour le coup, je ne me trompais pas. Le contrevent s'écartait.

Voilà la fenêtre toute grande ouverte.

Je crus voir une forme humaine qui se détachait sur le fond noir de la chambre.

— Lucrèce, est-ce vous? dis-je à voix basse.

On ne répondit pas, mais j'entendis un petit claquement, dont je ne compris pas d'abord la cause.

— Lucrèce, est-ce vous? repris-je un peu plus haut.

Au même instant, je reçus un coup terrible dans la poitrine, une détonation se fit entendre, et je me trouvai étendu sur le pavé.

Une voix rauque me cria :

— De la part de la signora Lucrèce!

Et le contrevent se referma sans bruit.

Je me relevai aussitôt en chancelant, et d'abord je me tâtai, croyant me trouver un grand trou au milieu de l'estomac. Le manteau était troué, mon habit aussi, mais la balle avait été amortie par les plis du drap, et j'en étais quitte pour une forte contusion.

L'idée me vint qu'un second coup pouvait bien ne pas se faire attendre, et je me traînai aussitôt du côté de cette maison inhospitalière, rasant les murs de façon à ce qu'on ne pût me viser.

Je m'éloignais le plus vite que je pouvais, tout haletant encore, lorsqu'un homme que je n'avais pas remarqué derrière moi me prit le bras et me demanda avec intérêt si j'étais blessé.

A la voix, je reconnus don Ottavio. Ce n'était pas le moment de lui faire des questions, quelque surpris que je fusse de le voir seul et dans la rue à cette heure de la nuit. En deux mots, je lui dis qu'on venait de me tirer un coup de feu de telle fenêtre et que je n'avais qu'une contusion.

— C'est une méprise! s'écria-t-il. Mais j'entends

venir du monde. Pouvez-vous marcher? Je serais perdu si l'on nous trouvait ensemble. Cependant, je ne vous abandonnerai pas.

Il me prit le bras et m'entraîna rapidement. Nous marchâmes ou plutôt nous courûmes tant que je pus aller; mais bientôt force me fut de m'asseoir sur une borne pour reprendre haleine.

Heureusement, nous nous trouvions alors à peu de distance d'une grande maison où l'on donnait un bal. Il y avait quantité de voitures devant la porte. Don Ottavio alla en chercher une, me fit monter dedans et me reconduisit à mon hôtel. Un grand verre d'eau que je bus m'ayant tout à fait remis, je lui racontai en détail tout ce qui m'était arrivé devant cette maison fatale, depuis le présent d'une rose jusqu'à celui d'une balle de plomb.

Il m'écoutait la tête baissée, à moitié cachée dans une de ses mains. Lorsque je lui montrai le billet que je venais de recevoir, il s'en saisit, le lut avec avidité et s'écria encore :

— C'est une méprise! une horrible méprise!

— Vous conviendrez, mon cher, lui dis-je, qu'elle est fort désagréable pour moi et pour vous aussi. On manque de me tuer, et l'on vous fait dix ou douze trous dans votre beau manteau. Tudieu! quels jaloux que vos compatriotes!

Don Ottavio me serrait les mains d'un air désolé, et relisait le billet sans me répondre.

— Tâchez donc, lui dis-je, de me donner quelque explication de toute cette affaire. Le diable m'emporte si j'y comprends goutte.

Il haussa les épaules.

— Au moins, repris-je, que dois-je faire? A qui dois-je m'adresser, dans votre sainte ville, pour avoir justice de ce monsieur, qui canarde les passants sans leur demander seulement comment ils se nomment. Je vous avoue que je serais charmé de le faire pendre.

— Gardez-vous-en bien! s'écria-t-il. Vous ne connaissez pas ce pays-ci. Ne dites mot à personne de ce qui vous est arrivé. Vous vous exposeriez beaucoup.

— Comment, je m'exposerais? Morbleu! je prétends bien avoir ma revanche. Si j'avais offensé le maroufle, je ne dis pas; mais pour avoir ramassé une rose,... en conscience, je ne méritais pas une balle.

— Laissez-moi faire, dit don Ottavio. Peut-être parviendrai-je à éclaircir ce mystère. Mais, je vous le demande comme une grâce, comme une preuve signalée de votre amitié pour moi, ne parlez de cela à personne au monde. Me le promettez-vous?

Il avait l'air si triste en me suppliant, que je n'eus pas le courage de résister, et je lui promis tout ce qu'il voulut. Il me remercia avec effusion, et après m'avoir appliqué lui-même une compresse d'eau de Cologne sur la poitrine, il me serra la main et me dit adieu.

— A propos, lui demandai-je comme il ouvrait la porte pour sortir, expliquez-moi donc comment vous vous êtes trouvé là, juste à point pour me venir en aide?

— J'ai entendu le coup de fusil, répondit-il, non sans quelque embarras, et je suis sorti aussitôt, craignant pour vous quelque malheur.

Il me quitta précipitamment, après m'avoir de nouveau recommandé le secret.

Le matin, un chirurgien, envoyé sans doute par don Ottavio, vint me visiter. Il me prescrivit un cataplasme, mais ne me fit aucune question sur la cause qui avait mêlé des violettes aux lis de mon sein. On est discret à Rome et je voulus me conformer à l'usage du pays.

Quelques jours se passèrent sans que je pusse causer librement avec don Ottavio. Il était préoccupé, encore plus sombre que de coutume, et, d'ailleurs, il me paraissait chercher à éviter mes questions. Pendant les rares moments que je passai avec lui, il ne dit pas un mot sur les hôtes étranges du viccolo di Madama Lucrezia. L'époque fixée pour la cérémonie de son ordination approchait, et j'attribuai sa mélancolie à sa répugnance pour la profession qu'on l'obligeait d'embrasser.

Pour moi, je me préparais à quitter Rome pour aller à Florence. Lorsque j'annonçai mon départ à la marquise Aldobrandi, don Ottavio me pria, sous je ne sais quel prétexte, de monter dans sa chambre.

Là, me prenant les deux mains :

— Mon cher ami, dit-il, si vous ne m'accordez la grâce que je vais vous demander, je me brûlerai certainement la cervelle, car je n'ai pas d'autre moyen de sortir d'embarras. Je suis parfaitement résolu à ne jamais endosser le vilain habit que l'on veut me faire porter. Je veux fuir de ce pays-ci. Ce que j'ai à vous demander, c'est de m'emmener avec vous. Vous me ferez passer pour votre domestique. Il suffira d'un mot ajouté à votre passe-port pour faciliter ma fuite.

J'essayai d'abord de le détourner de son dessein en lui parlant du chagrin qu'il allait causer à sa mère; mais, le trouvant inébranlable dans sa résolution, je finis par lui promettre de le prendre avec moi, et de faire arranger mon passe-port en conséquence.

— Ce n'est pas tout, dit-il. Mon départ dépend encore du succès d'une entreprise où je suis engagé. Vous voulez partir après-demain. Après-demain, j'aurai réussi peut-être, et alors, je suis tout à vous.

— Seriez-vous assez fou, lui demandai-je, non sans inquiétude, pour vous être fourré dans quelque conspiration ?

— Non, répondit-il; il s'agit d'intérêts moins graves que le sort de ma patrie, assez graves pourtant pour que du succès de mon entreprise dépende ma vie et mon bonheur. Je ne puis vous en dire da

— Comment vous venez à Rome et vous n'avez pas entendu parler de Madame Lucrèce ! Quand nous serons entrés, je vous conterai son histoire. Mais voici bien une autre diablerie. Je ne vois ce qu'à cette clef. Elle ne tourne pas. Essayez vous même.

En effet le cadenas et la clef ne s'étaient pas vus depuis longtemps. Pourtant au moyen de deux ou trois jurons et d'autant de grincements de dents je parvin à faire tourner la clef, mais je déchirai mes gants

UNE PAGE DU MANUSCRIT
de M. le Vicomte de Suzannet

← (text supra p. 13)

vantage maintenant. Dans deux jours, vous saurez tout.

Je commençais à m'habituer au mystère, et je me résignai. Il fut convenu que nous partirions à trois heures du matin et que nous ne nous arrêterions qu'après avoir gagné le territoire toscan.

Persuadé qu'il était inutile de me coucher, devant partir de si bonne heure, j'employai la dernière soirée que je devais passer à Rome à faire des visites dans toutes les maisons où j'avais été reçu. J'allai prendre congé de la marquise, et serrer la main à son fils officiellement et pour la forme. Je sentis qu'elle tremblait dans la mienne. Il me dit tout bas :

— En cet instant, ma vie se joue à croix ou pile. — Vous trouverez en rentrant à votre hôtel une lettre de moi. Si à trois heures précises je ne suis pas auprès de vous, ne m'attendez pas.

L'altération de ses traits me frappa; mais je l'attribuai à une émotion bien naturelle de sa part, au moment où, pour toujours peut-être, il allait se séparer de sa famille.

Vers une heure à peu près, je regagnai mon logement. Je voulus repasser encore une fois par le viccolo di Madama Lucrezia. Quelque chose de blanc pendait à la fenêtre où j'avais vu deux apparitions si différentes. Je m'approchai avec précaution. C'était une corde à nœuds. Était-ce une invitation d'aller prendre congé de la signora? Cela en avait tout l'air,

et la tentation était forte. Je n'y cédai point pourtant, me rappelant la promesse faite à don Ottavio, et aussi, il faut bien le dire, la réception désagréable que m'avait attirée, quelques jours auparavant, une témérité beaucoup moins grande.

Je poursuivis mon chemin, mais lentement, désolé de perdre la dernière occasion de pénétrer les mystères de la maison n° 13. A chaque pas que je faisais, je tournais la tête, m'attendant toujours à voir quelque forme humaine monter ou descendre le long de la corde. Rien ne paraissait. J'atteignis enfin l'extrémité du viccolo ; j'allais entrer dans le Corso.

— Adieu, madame Lucrèce, dis-je en ôtant mon chapeau à la maison que j'apercevais encore. Cherchez, s'il vous plaît, quelque autre que moi pour vous venger du jaloux qui vous tient emprisonnée.

Deux heures sonnaient quand je rentrai dans mon hôtel. La voiture était dans la cour, toute chargée. Un des garçons de l'hôtel me remit une lettre. C'était celle de don Ottavio, et comme elle me parut longue, je pensai qu'il valait mieux la lire dans ma chambre, et je dis au garçon de m'éclairer.

— Monsieur, me dit-il, votre domestique que vous nous aviez annoncé, celui qui doit voyager avec monsieur...

— Eh bien, est-il venu ?

— Non, monsieur...

— Il est à la poste ; il viendra avec les chevaux.

— Monsieur, il est venu tout à l'heure une dame

qui a demandé à parler au domestique de monsieur. Elle a voulu absolument monter chez monsieur et m'a chargé de dire au domestique de monsieur, aussitôt qu'il viendrait, que madame Lucrèce était dans votre chambre.

— Dans ma chambre? m'écriai-je en serrant avec force la rampe de l'escalier.

— Oui, monsieur. Et il paraît qu'elle part aussi, car elle m'a donné un petit paquet; je l'ai mis sur la vache.

Le cœur me battait fortement. Je ne sais quel mélange de terreur superstitieuse et de curiosité s'était emparé de moi. Je montai l'escalier marche à marche. Arrivé au premier (je demeurais au second), le garçon qui me précédait fit un faux pas, et la bougie qu'il tenait à la main tomba et s'éteignit. Il me demanda un million d'excuses, et descendit pour la rallumer. Cependant, je montais toujours.

Déjà j'avais la main sur la clef de ma chambre. J'hésitais. Quelle nouvelle vision allait s'offrir à moi? Plus d'une fois, dans l'obscurité, l'histoire de la nonne sanglante m'était revenue à la mémoire. Étais-je possédé d'un démon comme don Alonso? Il me sembla que le garçon tardait horriblement.

J'ouvris ma porte. Grâce au ciel! il y avait de la lumière dans ma chambre à coucher. Je traversai rapidement le petit salon qui la précédait. Un coup d'œil suffit pour me prouver qu'il n'y avait personne dans ma chambre à coucher. Mais aussitôt j'entendis

derrière moi des pas légers et le frôlement d'une robe. Je crois que mes cheveux se hérissaient sur ma tête. Je me retournai brusquement.

Une femme vêtue de blanc, la tête couverte d'une mantille noire, s'avançait les bras étendus :

— Te voilà donc enfin, mon bien-aimé! s'écria-t-elle en saisissant ma main.

La sienne était froide comme la glace, et ses traits avaient la pâleur de la mort. Je reculai jusqu'au mur.

— Sainte Madone, ce n'est pas lui!... Ah! monsieur, êtes-vous l'ami de don Ottavio?

A ce mot, tout fut expliqué. La jeune femme, malgré sa pâleur, n'avait nullement l'air d'un spectre. Elle baissait les yeux, ce que ne font jamais les revenants, et tenait ses deux mains croisées à hauteur de sa ceinture, attitude modeste, qui me fit croire que mon ami don Ottavio n'était pas un aussi grand politique que je me l'étais figuré. Bref, il était grand temps d'enlever Lucrèce, et, malheureusement, le rôle de confident était le seul qui me fût destiné dans cette aventure.

Un moment après arriva don Ottavio déguisé. Les chevaux vinrent et nous partîmes. Lucrèce n'avait pas de passe-port, mais une femme, et une jolie femme, n'inspire guère de soupçons. Un gendarme cependant fit le difficile. Je lui dis qu'il était un brave, et qu'assurément il avait servi sous le grand Napoléon. Il en convint. Je lui fis présent d'un portrait de ce grand homme, en or, et je lui dis que

mon habitude était de voyager avec une *amica* pour me tenir compagnie; et que, attendu que j'en changeais fort souvent, je croyais inutile de les faire mettre sur mon passe-port.

— Celle-ci, ajoutai-je, me mène à la ville prochaine. On m'a dit que j'en trouverais là d'autres qui la vaudraient.

— Vous auriez tort d'en changer, me dit le gendarme en fermant respectueusement la portière.

S'il faut tout vous dire, madame, ce traître de don Ottavio avait fait la connaissance de cette aimable personne, sœur d'un certain Vanozzi, riche cultivateur, mal noté comme un peu libéral et très-contrebandier. Don Ottavio savait bien que, quand même sa famille ne l'eût pas destiné à l'Église, elle n'aurait jamais consenti à lui laisser épouser une fille d'une condition si fort au-dessous de la sienne.

Amour est inventif. L'élève de l'abbé Negroni parvint à établir une correspondance secrète avec sa bien-aimée. Toutes les nuits, il s'échappait du palais Aldobrandi, et, comme il eût été peu sûr d'escalader la maison de Vanozzi, les deux amants se donnaient rendez-vous dans celle de madame Lucrèce, dont la mauvaise réputation les protégeait. Une petite porte cachée par un figuier mettait les deux jardins en communication. Jeunes et amoureux, Lucrèce et Ottavio ne se plaignaient pas de l'insuffisance de leur ameublement, qui se réduisait, je crois l'avoir déjà dit, à un vieux fauteuil de cuir.

Un soir, attendant don Ottavio, Lucrèce me prit pour lui, et me fit le cadeau que j'ai rapporté en son lieu. Il est vrai qu'il y avait quelque ressemblance de taille et de tournure entre don Ottavio et moi, et quelques médisants, qui avaient connu mon père à Rome, prétendaient qu'il y avait des raisons pour cela. Avint que le maudit frère découvrit l'intrigue; mais ses menaces ne purent obliger Lucrèce à révéler le nom de son séducteur. On sait quelle fut sa vengeance et comment je pensai payer pour tous. Il est inutile de vous dire comment les deux amants, chacun de son côté, prirent la clef des champs.

Conclusion. — Nous arrivâmes tous les trois à Florence. Don Ottavio épousa Lucrèce, et partit aussitôt avec elle pour Paris. Mon père lui fit le même accueil que j'avais reçu de la marquise. Il se chargea de négocier sa réconciliation, et il y parvint non sans quelque peine. Le marquis Aldobrandi gagna fort à propos la fièvre des Maremmes, dont il mourut. Ottavio a hérité de son titre et de sa fortune, et je suis le parrain de son premier enfant.

27 avril 1846.

LA CHAMBRE BLEUE

NOUVELLE

DÉDIÉE

A MADAME DE LA RHUNE

BIARRITZ, SEPTEMBRE 1866

Un jeune homme se promenait d'un air agité dans le vestibule d'un chemin de fer. Il avait des lunettes bleues, et quoiqu'il ne fût pas enrhumé il portait sans cesse son mouchoir à son nez. De la main gauche il portait un petit sac noir qui contenait, comme je l'ai appris plus tard, une robe de chambre de soie et un pantalon turc. De temps en temps il allait à la porte d'entrée, regardait dans la rue, puis il tirait sa montre et consultait le cadran de la gare. Le train ne partait que dans une heure, mais il y a des gens qui craignent toujours d'être en retard. Ce train n'était pas de ceux que prennent les gens pressés : peu de voitures de première classe. L'heure n'était pas celle qui permet aux agents de change de partir après les affaires terminées, pour dîner dans leur maison de campagne. Lorsque les voyageurs commencèrent à se montrer, un Parisien eût reconnu à leur tournure des fermiers ou de petits marchands de la banlieue. Pourtant, toutes les fois qu'une femme entrait dans la gare, le cœur du jeune homme aux lunettes bleues se gonflait comme un ballon, ses genoux tremblotaient, son sac était près d'échapper de ses mains et ses lunettes de tomber

de son nez, où, pour le dire en passant, elles étaient placées tout de travers.

Ce fut bien pis quand après une longue attente, parut par une porte de côté, venant précisément du seul point qui ne fût pas l'objet d'une observation continuelle, une femme vêtue de noir, avec un voile épais sur le visage, et qui tenait à la main un sac de maroquin brun, contenant, comme je l'ai découvert dans la suite, une merveilleuse robe de chambre et des mules de satin bleu. La femme et le jeune homme s'avancèrent l'un vers l'autre, regardant à droite et à gauche, jamais devant eux. Ils se joignirent, se touchèrent la main et demeurèrent quelques minutes sans se dire un mot, palpitants, pantelants, en proie à une de ces émotions poignantes pour lesquelles je donnerais, moi, cent ans de la vie d'un philosophe.

Quand ils trouvèrent la force de se parler,

— « Léon, » dit la jeune femme (j'ai oublié de dire qu'elle était jeune et jolie) « Léon, quel bonheur! Jamais je ne vous aurais reconnu sous ces lunettes bleues. »

— « Quel bonheur! » dit Léon, « jamais je ne vous aurais reconnue sous ce voile noir. »

— « Quel bonheur! » reprit-elle; « prenons vite nos places; si le chemin de fer allait partir sans nous! » (et elle lui serra le bras fortement). « On ne se doute de rien. Je suis en ce moment avec Clara et son mari, en route pour sa maison de campagne, où

je dois *demain* lui faire mes adieux... Et..., » ajouta-t-elle en riant et baissant la tête, « il y a une heure qu'elle est partie, et demain,... après avoir passé la *dernière soirée* avec elle!... (de nouveau elle lui serra le bras), demain dans la matinée... elle me laissera à la station où je trouverai Ursule, que j'ai envoyée devant chez ma tante... Oh! j'ai tout prévu! Prenons nos billets... Il est impossible qu'on nous devine!... Ah! si on demande nos noms dans l'auberge? J'ai déjà oublié... »

— « Monsieur et Madame Duru. »

— « Oh! non. Pas Duru. Il y avait à la pension un cordonnier qui s'appelait comme cela. »

— « Alors Dumont?... »

— « Daumont. »

— « A la bonne heure; mais on ne nous demandera rien! »

La cloche sonna, la porte de la salle d'attente s'ouvrit, et la jeune femme toujours soigneusement voilée, s'élança dans une diligence avec son compagnon. Pour la seconde fois, la cloche retentit; on ferma la portière de leur compartiment. — « Nous sommes seuls! » s'écrièrent-ils avec joie, mais presque au même moment un homme d'environ cinquante ans, tout habillé de noir, l'air grave et ennuyé, entra dans la voiture et s'établit dans un coin. La locomotive siffla et le train se mit en marche.

Les deux jeunes gens retirés le plus loin qu'ils

avaient pu de leur incommode voisin commencèrent à se parler bas, et en anglais par surcroît de précaution.

— « Monsieur », dit l'autre voyageur dans la même langue, et avec un bien plus pur accent britannique, « si vous avez des secrets à vous conter, vous ferez bien de ne pas les dire en anglais devant moi. Je suis Anglais. Désolé de vous gêner, mais dans l'autre compartiment, il y avait un homme seul, et j'ai pour principe de ne jamais voyager avec un homme seul. Celui-là avait une figure de Jud. Et cela aurait pu le tenter. » (Il montra son sac de voyage, qu'il avait jeté devant lui sur un coussin.) « Au reste, si je ne dors pas, je lirai. » En effet il essaya loyalement de dormir. Il ouvrit son sac, en tira une casquette commode, la mit sur sa tête, et tint les yeux fermés pendant quelques minutes. Puis il les rouvrit avec un geste d'impatience, chercha dans son sac des lunettes, puis un livre grec ; enfin il se mit à lire avec beaucoup d'attention. Pour prendre le livre dans le sac il fallut déranger maint objet entassé au hasard. Entre autres il tira des profondeurs du sac une assez grosse liasse de billets de banque d'Angleterre, la déposa sur la banquette en face de lui, et avant de la replacer dans le sac il la montra au jeune homme en lui demandant s'il trouverait à changer des bank-notes à N***.

— « Probablement. C'est sur la route d'Angleterre. »

N*** était le lieu où se dirigeaient les deux jeunes gens. Il y a à N*** un petit hôtel assez propret, où l'on ne s'arrête guère que le samedi soir. On prétend que les chambres sont bonnes. Le maître et les gens ne sont pas curieux, n'étant pas assez éloignés de Paris pour avoir ce vice provincial. Le jeune homme que j'ai déjà appelé Léon, avait été reconnaître cet hôtel quelque temps auparavant, sans lunettes bleues, et sur le rapport qu'il en avait fait, son amie avait paru éprouver le désir de le visiter. Elle se trouvait d'ailleurs ce jour-là dans une disposition d'esprit telle que les murs d'une prison lui eussent semblé pleins de charmes, si elle y eût été enfermée avec Léon.

Cependant, le train allait toujours ; l'Anglais lisait son grec sans tourner la tête vers ses compagnons qui causaient si bas que des amants seuls eussent pu s'entendre. Peut-être ne surprendrai-je pas mes lecteurs en leur disant que c'étaient des amants dans toute la force du terme, et ce qu'il y avait de déplorable, c'est qu'ils n'étaient pas mariés, et il y avait des raisons qui s'opposaient à ce qu'ils le fussent.

On arriva à N***. L'Anglais descendit le premier. Pendant que Léon aidait son amie à sortir de la diligence sans montrer ses jambes, un homme s'élança sur la plate-forme, du compartiment voisin. Il était pâle, jaune même, les yeux creux et injectés de sang, la barbe mal faite, signe auquel on reconnaît souvent les grands criminels. Son costume était propre,

mais usé jusqu'à la corde. Sa redingote, jadis noire, maintenant grise au dos et aux coudes était boutonnée jusqu'au menton, probablement pour cacher un gilet encore plus râpé. Il s'avança vers l'Anglais et d'un ton très-humble : « *Uncle...* », lui dit-il.

— « *Leave me alone, you wretch!* » s'écria l'Anglais, dont l'œil gris s'alluma d'un éclat de colère, et il fit un pas pour sortir de la station.

— « *Don't drive me to despair* », reprit l'autre avec un accent à la fois lamentable et presque menaçant.

— « Veuillez être assez bon pour garder mon sac un instant », dit le vieil Anglais en jetant son sac de voyage aux pieds de Léon.

Aussitôt il prit le bras de l'homme qui l'avait accosté, le mena, ou plutôt le poussa dans un coin où il espérait n'être pas entendu, et là, il lui parla un moment d'un ton fort rude, comme il semblait. Puis il tira de sa poche quelques papiers, les froissa et les mit dans la main de l'homme qui l'avait appelé son oncle. Ce dernier prit les papiers sans remercier, et presque aussitôt s'éloigna et disparut.

Il n'y a qu'un hôtel à N***; il ne faut donc pas s'étonner si, au bout de quelques minutes, tous les personnages de cette véridique histoire s'y retrouvèrent. En France, tout voyageur qui a le bonheur d'avoir une femme bien mise à son bras, est sûr d'obtenir la meilleure chambre dans tous les hôtels, aussi est-il établi que nous sommes la nation la plus polie de l'Europe.

Si la chambre qu'on donna à Léon était la meilleure, il serait téméraire d'en conclure qu'elle était excellente. Il y avait un grand lit de noyer, avec des rideaux de perse où l'on voyait imprimée en violet l'histoire tragique de Pyrame et de Thisbé. Les murs étaient couverts d'un papier peint représentant une vue de Naples avec beaucoup de personnages; malheureusement des voyageurs désœuvrés et indiscrets avaient ajouté des moustaches et des pipes à toutes les figures mâles et femelles; et bien des sottises en prose et en vers écrites à la mine de plomb se lisaient sur le ciel et sur la mer. Sur ce fond plusieurs gravures : *Louis-Philippe prêtant serment à la Charte de 1830; la Première entrevue de Julie et de Saint-Preux; l'Attente du bonheur* et *les Regrets*, d'après M. Dubuffe. Cette chambre s'appelait la chambre bleue, parce que les deux fauteuils, à droite et à gauche de la cheminée, étaient en velours d'Utrecht de cette couleur; mais depuis bien des années, ils étaient cachés sous des chemises de percaline grise à galons amaranthe.

Tandis que les servantes de l'hôtel s'empressaient autour de la nouvelle arrivée et lui faisaient leurs offres de service, Léon qui n'était pas dépourvu de bon sens quoique amoureux, allait à la cuisine commander le dîner. Il lui fallut employer toute sa rhétorique et quelques moyens de corruption pour obtenir la promesse d'un dîner à part; mais son horreur fut grande lorsqu'il apprit que dans la princi-

pale salle à manger c'est-à-dire à côté de sa chambre, MM. les officiers du 3e hussards, qui allaient relever MM. les officiers du 8e chasseurs à N***, devaient se réunir à ces derniers, le jour même, dans un dîner d'adieu où régnerait une grande cordialité. L'hôte jura ses grands dieux, qu'à part la gaieté naturelle à tous les militaires français, MM. les hussards et MM. les chasseurs étaient connus dans toute la ville pour leur douceur et leur sagesse, et que le voisinage n'aurait pas le moindre inconvénient pour madame, l'usage de MM. les officiers étant de se lever de table dès avant minuit.

Comme Léon regagnait la chambre bleue, sur cette assurance qui ne le troublait pas médiocrement, il s'aperçut que son Anglais occupait la chambre à côté de la sienne. La porte était ouverte. L'Anglais assis devant une table sur laquelle étaient un verre et une bouteille, regardait le plafond avec une attention profonde, comme s'il comptait les mouches qui s'y promenaient.

— « Qu'importe le voisinage! » se dit Léon, « l'Anglais sera bientôt ivre, et les hussards s'en iront avant minuit. »

En entrant dans la chambre bleue, son premier soin fut de s'assurer que les portes de communication étaient bien fermées et qu'elles avaient des verroux. Du côté de l'Anglais il y avait double porte; les murs étaient épais. Du côté des hussards la paroi était plus mince, mais la porte avait serrure et

verroux. Après tout c'était contre la curiosité une barrière bien plus efficace que les stores d'une voiture, et combien de gens se croient isolés du monde, dans un fiacre!

Assurément l'imagination la plus riche ne peut se représenter de félicité plus complète que celle de deux jeunes amants, qui, après une longue attente, se trouvent seuls loin des jaloux et des curieux, en mesure de se conter à loisir leurs souffrances passées et de savourer les délices d'une parfaite réunion. Mais le Diable trouve toujours le moyen de verser sa goutte d'absinthe dans la coupe du bonheur. Johnson a écrit, mais non le premier, et il l'avait pris à un Grec, que nul homme ne peut se dire : Aujourd'hui, je serai heureux. Cette vérité reconnue, à une époque très-reculée, par les plus grands philosophes est encore ignorée par un certain nombre de mortels et singulièrement par la plupart des amoureux.

Tout en faisant un assez médiocre dîner dans la chambre bleue, de quelques plats dérobés au banquet des chasseurs et des hussards, Léon et son amie eurent beaucoup à souffrir de la conversation à laquelle se livraient ces messieurs dans la salle voisine.

On y tenait des propos étrangers à la stratégie et à la tactique, et que je me garderai bien de rapporter. C'était une suite d'histoires saugrenues, presque toutes fort gaillardes, accompagnées de

rires éclatants, auxquels il était parfois assez difficile à nos amants de ne pas prendre part. L'amie de Léon n'était pas une prude, mais il y a des choses qu'on n'aime pas à entendre même en tête-à-tête avec l'homme qu'on aime. La situation devenait de plus en plus embarrassante, et comme on allait apporter le dessert de MM. les officiers, Léon crut devoir descendre à la cuisine pour prier l'hôte de représenter à ces messieurs qu'il y avait une femme souffrante dans une chambre à côté d'eux, et qu'on attendait de leur politesse qu'ils voudraient bien faire un peu moins de bruit.

Le maître d'hôtel, comme il arrive dans les dîners de corps, était tout ahuri et ne savait à qui répondre. Au moment où Léon lui donnait son message pour les officiers, un garçon lui demandait du vin de Champagne pour les hussards, une servante du vin de Porto pour l'Anglais.

— « J'ai dit qu'il n'y en avait pas », ajouta-t-elle.

— « Tu es une sotte. Il y a de tous les vins chez moi. Je vais lui en trouver, du porto! Apporte-moi la bouteille de ratafia, une bouteille à quinze, et un carafon d'eau-de-vie. »

Après avoir fabriqué du porto en un tour de main, l'hôte entra dans la grande salle et fit la commission que Léon venait de lui donner. Elle excita tout d'abord une tempête furieuse. Puis une voix de basse qui dominait toutes les autres, demanda quelle

espèce de femme était leur voisine? Il se fit une sorte de silence. L'hôte répondit :

— « Ma foi, messieurs, je ne sais trop que vous dire. Elle est bien gentille et bien timide. Marie-Jeanne dit qu'elle a une alliance au doigt. Ça se pourrait bien que ce fût une mariée qui vient ici pour finir la noce, comme il en vient des fois. »

— « Une mariée! » s'écrièrent quarante voix. « Il faut qu'elle vienne trinquer avec nous! Nous allons boire à sa santé, et apprendre au marié ses devoirs conjugaux! »

A ces mots on entendit un grand bruit d'éperons, et nos deux amants tressaillirent pensant que leur chambre allait être prise d'assaut. Mais soudain une voix s'éleva qui arrêta le mouvement. Il était évident que c'était un chef qui parlait. Il reprocha aux officiers leur impolitesse et leur intima l'ordre de se rasseoir et de parler décemment et sans crier. Puis, il ajouta quelques mots trop bas pour être entendus de la chambre bleue. Ils furent écoutés avec déférence, mais non sans exciter pourtant une certaine hilarité contenue. A partir de ce moment, il y eut dans la salle des officiers un silence relatif, et nos amants, bénissant l'empire salutaire de la discipline commencèrent à se parler avec plus d'abandon. Mais, après tant de tracas, il fallait du temps pour retrouver les tendres émotions que l'inquiétude, les ennuis du voyage, et surtout la grosse joie de leurs voisins avaient fortement troublées A leur âge ce-

pendant la chose n'est pas très-difficile, et ils eurent bientôt oublié tous les désagréments de leur expédition aventureuse, pour ne plus penser qu'aux plus importants de ses résultats.

Ils croyaient la paix faite avec les hussards ; hélas ! ce n'était qu'une trêve. Au moment où ils s'y attendaient le moins, lorsqu'ils étaient à mille lieues de ce monde sublunaire, voilà vingt-quatre trompettes soutenues de quelques trombones qui sonnent l'air connu des soldats français : « *La victoire est à nous !* » Le moyen de résister à pareille tempête ! Les pauvres amants furent bien à plaindre.

. . . . . .

Non, pas tant à plaindre, car à la fin les officiers quittèrent la salle à manger, défilant devant la porte de la chambre bleue avec un grand cliquetis de sabres et d'éperons, et criant l'un après l'autre : — « Bonsoir, Madame la Mariée. » Puis tout bruit cessa. Je me trompe, l'Anglais sortit dans le corridor et cria : — « Garçon ! portez une autre bouteille du même porto ! »

. . . . . .

Le calme était rétabli dans l'hôtel de N*** ; la nuit était douce, la lune dans son plein. Depuis un temps immémorial les amants se plaisent à regarder notre satellite. Léon et son amie ouvrirent leur fenêtre qui donnait sur un peti jardin, et aspirèrent avec plaisir l'air frais qu'embaumait un berceau de clématites. Ils n'y restèrent pas longtemps toutefois. Un homme se

promenait dans le jardin, la tête baissée, les bras croisés, un cigare à la bouche. Léon crut reconnaître le neveu de l'Anglais qui aimait le vin de Porto.

. . . . . .

Je hais les détails inutiles, et, d'ailleurs je ne me crois pas obligé de dire au lecteur tout ce qu'il peut facilement imaginer, ni de raconter, heure par heure, tout ce qui se passa dans l'hôtel de N***. Je dirai donc que la bougie qui brûlait dans la cheminée sans feu de la chambre bleue était plus d'à-moitié consumée, quand dans l'appartement de l'Anglais, naguère silencieux, un bruit étrange se fit entendre, comme un corps lourd peut en produire en tombant. A ce bruit se joignit une sorte de craquement non moins étrange, suivi d'un cri étouffé et de quelques mots indistincts semblables à une imprécation. Les deux jeunes habitants de la chambre bleue tressaillirent. Peut-être avaient-ils été réveillés en sursaut. Sur l'un et l'autre, ce bruit qu'ils ne s'expliquaient pas avait causé une impression presque sinistre.

— « C'est notre Anglais qui rêve », dit Léon en s'efforçant de sourire, mais il voulait rassurer sa compagne, et il frissonna involontairement. Deux ou trois minutes après une porte s'ouvrit dans le corridor avec précaution comme il semblait; puis elle se referma très-doucement. On entendit un pas lent et mal assuré qui, selon toute apparence, cherchait à se dissimuler.

— « Maudite auberge! » s'écria Léon.

— « Ah! c'est le Paradis! » répondit la jeune femme en laissant tomber sa tête sur l'épaule de Léon. « Je meurs de sommeil!... » Elle soupira et se rendormit presque aussitôt.

Un moraliste illustre a dit que les hommes ne sont jamais bavards lorsqu'ils n'ont plus rien à demander. Qu'on ne s'étonne donc point si Léon ne fit aucune tentative pour renouer la conversation, ou disserter sur les bruits de l'hôtel de N***. Malgré lui il en était préoccupé, et son imagination y rattachait maintes circonstances auxquelles dans une autre disposition d'esprit il n'eût fait aucune attention. La figure sinistre du neveu de l'Anglais lui revenait en mémoire. Il y avait de la haine dans le regard qu'il jetait à son oncle, tout en lui parlant avec humilité, sans doute parce qu'il lui demandait de l'argent.

« Quoi de plus facile à un homme jeune encore et vigoureux, désespéré en outre, que de grimper du jardin à la fenêtre de la chambre voisine? D'ailleurs, il logeait dans l'hôtel, puisque la nuit il se promenait dans le jardin. Peut-être,... probablement même... indubitablement, il savait que le sac noir de son oncle renfermait une grosse liasse de billets de banque... Et ce coup sourd comme un coup de massue sur un crâne chauve... ce cri étouffé!... ce jurement affreux! et ces pas ensuite! Ce neveu avait la mine d'un assassin... Mais on n'assassine pas dans un hôtel plein d'officiers. Sans doute cet

Anglais avait mis le verrou en homme prudent, surtout sachant le drôle aux environs. Il s'en défiait, puisqu'il n'avait pas voulu l'aborder avec son sac à la main... Pourquoi se livrer à des pensées hideuses quand on est si heureux? »

Voilà ce que Léon se disait mentalement. Au milieu de ses pensées que je me garderai d'analyser plus longuement et qui se présentaient à lui presque aussi confuses que les visions d'un rêve, il avait les yeux fixés machinalement vers la porte de communication entre la chambre bleue et celle de l'Anglais. En France, les portes ferment mal. Entre celle-ci et le parquet il y avait un intervalle d'au moins deux centimètres. Tout d'un coup, dans cet intervalle à peine éclairé par le reflet du parquet, parut quelque chose de noirâtre, plat, semblable à une lame de couteau, car le bord, frappé par la lumière de la bougie présentait une ligne mince, très-brillante. Cela se mouvait lentement dans la direction d'une petite mule de satin bleu, jetée indiscrètement à peu de distance de cette porte. Était-ce quelque insecte comme un mille-pattes?... Non ce n'est pas un insecte. Cela n'a pas de forme déterminée... Deux ou trois traînées brunes, chacune avec sa ligne de lumière sur le bord, ont pénétré dans la chambre. Leur mouvement s'accélère grâce à la pente du parquet... Elles s'avancent rapidement, elles viennent effleurer la petite mule. Plus de doute! C'est un liquide, et ce liquide, on en voyait maintenant

distinctement la couleur à la lueur de la bougie, c'était du sang! Et tandis que Léon immobile regardait avec horreur ces traînées effroyables, la jeune femme dormait toujours d'un sommeil tranquille, et sa respiration régulière échauffait le cou et l'épaule de son amant.

. . . . . .

Le soin qu'avait eu Léon de commander le dîner dès en arrivant dans l'hôtel de N***, prouve suffisamment qu'il avait une assez bonne tête, une intelligence élevée et qu'il savait prévoir. Il ne démentit pas en cette occasion le caractère qu'on a pu lui reconnaître déjà. Il ne fit pas un mouvement, et toute la force de son esprit se tendit avec effort pour prendre une résolution, en présence de l'affreux malheur qui le menaçait.

Je m'imagine que la plupart de mes lecteurs, et surtout de mes lectrices, remplis de sentiments héroïques, blâmeront en cette circonstance la conduite et l'immobilité de Léon. Il aurait dû, me dira-t-on, courir à la chambre de l'Anglais et arrêter le meurtrier; tout au moins tirer sa sonnette et carillonner les gens de l'hôtel. A cela je répondrai d'abord que dans les hôtels, en France, il n'y a de sonnettes que pour l'ornement des chambres, et que leurs cordons ne correspondent à aucun appareil métallique. J'ajouterai respectueusement, mais avec fermeté, que s'il est mal de laisser mourir un An-

glais à côté de soi, il n'est pas louable de lui sacrifier une femme qui dort la tête sur votre épaule. Que serait-il arrivé si Léon eût fait un tapage à réveiller l'hôtel? Les gendarmes, le procureur impérial et son greffier seraient arrivés aussitôt. Avant de lui demander ce qu'il avait vu ou entendu, ces messieurs sont par profession si curieux qu'ils lui auraient dit tout d'abord : « Comment vous nommez-vous? — Vos papiers? — Et madame? — Que faisiez-vous ensemble dans la chambre bleue? — Vous aurez à comparaître en cour d'assises pour dire que le tant de tel mois, à telle heure de nuit, vous avez été les témoins de tel fait. »

Or, c'est précisément cette idée de procureur impérial et de gens de justice qui la première se présenta à l'esprit de Léon. Il y a parfois dans la vie des cas de conscience difficiles à résoudre. Vaut-il mieux laisser égorger un voyageur inconnu, ou déshonorer et perdre la femme qu'on aime? Il est désagréable d'avoir à se poser un pareil problème. J'en donne en dix la solution au plus habile.

Léon fit donc ce que probablement plusieurs eussent fait à sa place : il ne bougea pas. Les yeux fixés sur la mule bleue et le petit ruisseau rouge qui la touchait, il demeura longtemps comme fasciné, tandis qu'une sueur froide mouillait ses tempes et que son cœur battait dans sa poitrine à la faire éclater. Une foule de pensées et d'images bizarres

et horribles l'obsédaient, et une voix intérieure lui criait à chaque instant : « Dans une heure, on saura tout, et c'est ta faute ! »

Cependant, à force de se dire : « Qu'allais-je faire dans cette galère ? » on finit par apercevoir quelques rayons d'espérance. Il se dit enfin : « Si nous « quittions ce maudit hôtel avant la découverte de « ce qui s'est passé dans la chambre à côté, peut-« être pourrions-nous faire perdre nos traces. Per-« sonne ne nous connaît ici ; on ne m'a vu qu'en lu-« nettes bleues ; on ne l'a vue que sous son voile. « Nous sommes à deux pas d'une station, et en une « heure nous serions bien loin de N***. » Puis, comme il avait longuement étudié l'*Indicateur* pour organiser son expédition, il se rappela qu'un train passait à huit heures, allant à Paris. Bientôt après on serait perdu dans l'immensité de cette ville où se cachent tant de coupables. Qui pourrait y découvrir deux innocents ? Mais n'entrerait-on pas chez l'Anglais avant huit heures ? Toute la question était là.

Bien convaincu qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre, il fit un effort désespéré pour secouer la torpeur qui s'était emparée de lui depuis si longtemps ; mais, au premier mouvement qu'il fit, sa jeune compagne se réveilla et l'embrassa à l'étourdir. Au contact de sa joue glacée, elle laissa échapper un petit cri : — « Qu'avez-vous ? » lui dit-elle avec inquiétude. « Votre front est froid comme un marbre ! »

— « Ce n'est rien », répondit-il d'une voix mal assurée. « J'ai entendu un bruit dans la chambre à côté... »

Il se dégagea de ses bras, et d'abord écarta la mule bleue et plaça un fauteuil devant la porte de communication, de manière à cacher à son amie l'affreux liquide qui, ayant cessé de s'étendre, formait maintenant une tache assez large sur le parquet.

Puis il entr'ouvrit la porte qui donnait sur le corridor et écouta avec attention. Il osa même s'approcher de la porte de l'Anglais. Elle était fermée. Il y avait déjà quelque mouvement dans l'hôtel. Le jour se levait. Les valets d'écurie pansaient les chevaux dans la cour, et du second étage un officier descendait les escaliers en faisant résonner ses éperons : il allait présider à cet intéressant travail, plus agréable aux chevaux qu'aux humains et qu'en termes techniques on appelle *la botte*.

Léon rentra dans la chambre bleue, et avec tous les ménagements que l'amour peut inventer, à grand renfort de circonlocutions et d'éuphémismes, il exposa à son amie la situation où ils se trouvaient.

Danger de rester; danger de partir trop précipitamment; danger encore plus grand d'attendre dans l'hôtel que la catastrophe de la chambre voisine fût découverte. Inutile de dire l'effroi causé par cette communication, les larmes qui la suivirent, les propositions insensées qui furent mises en avant.

Que de fois les deux infortunés se jetèrent dans

les bras l'un de l'autre, en se disant : « Pardonne-moi! pardonne-moi! » Chacun se croyait le plus coupable. Ils se promirent de mourir ensemble, car le jeune homme ne doutait pas que la justice ne les trouvât coupables du meurtre de l'Anglais, et comme ils n'étaient pas sûrs qu'on leur permît de s'embrasser encore sur l'échafaud, ils s'embrassèrent à s'étouffer, s'arrosant à l'envi de leurs larmes.

Enfin, après avoir dit bien des absurdités et bien des mots tendres et déchirants, ils reconnurent, au milieu de mille baisers, que le plan médité par Léon, c'est-à-dire le départ par le train de huit heures, était en réalité le seul praticable et le meilleur à suivre. Mais restaient encore deux mortelles heures à passer. A chaque pas dans le corridor, ils frémissaient de tous leurs membres. Chaque craquement de bottes leur annonçait l'entrée du procureur impérial. Leur petit paquet fut fait en un clin d'œil.

La jeune femme voulait brûler dans la cheminée la mule bleue, mais Léon la ramassa, et, après l'avoir essuyée à la descente de lit, il la baisa et la mit dans sa poche. Il fut surpris de trouver qu'elle sentait la vanille; son amie avait pour parfum le bouquet de l'Impératrice Eugénie.

Déjà tout le monde était réveillé dans l'hôtel. On entendait des garçons qui riaient, des servantes qui chantaient, des soldats qui brossaient les habits des officiers. Sept heures venaient de sonner. Léon voulut

obliger son amie à prendre une tasse de café au lait, mais elle déclara que sa gorge était si serrée qu'elle mourrait si elle essayait de boire quelque chose.

Léon muni de ses lunettes bleues descendit pour payer sa note. L'hôte lui demanda pardon du bruit qu'on avait fait et qu'il ne pouvait encore s'expliquer; ces Messieurs les officiers étaient toujours si tranquilles! Léon l'assura qu'il n'avait rien entendu et qu'il avait parfaitement dormi.

— « Par exemple, votre voisin de l'autre côté », continua l'hôte, « n'a pas dû vous incommoder. Il « ne fait pas beaucoup de bruit celui-là. Je parie « qu'il dort encore sur les deux oreilles. »

Léon s'appuya fortement au comptoir pour ne pas tomber, et la jeune femme qui avait voulu le suivre, se cramponna à son bras, en serrant son voile devant ses yeux.

— « C'est un mylord », poursuivit l'hôte impitoyable. « Il lui faut toujours du meilleur. Ah! c'est « un homme bien comme il faut! Mais tous les An- « glais ne sont pas comme lui. Il y en avait un ici « qui est pingre! Il trouve tout trop cher, l'appar- « tement, le dîner. Il voulait me compter son billet « pour cent vingt-cinq francs; un billet de la banque « d'Angleterre de cinq livres sterling... Pourvu en- « core qu'il soit bon!... Tenez, monsieur, vous de- « vez vous y connaître, car je vous ai entendu parler « anglais avec Madame... Est-il bon? »

En parlant ainsi, il lui présentait une bank-note de cinq livres sterling. Sur un des angles il y avait une petite tache rouge que Léon s'expliqua aussitôt.

— « Je le crois fort bon », dit-il d'une voix étranglée.

— « Oh ! vous avez bien le temps » reprit l'hôte ; « le « train ne passe qu'à huit heures et il est toujours en « retard. Veuillez donc vous asseoir, madame. Vous « semblez fatiguée... »

En ce moment, une grosse servante entra :

— « Vite de l'eau chaude », dit-elle, « pour le thé « de mylord ! Apportez aussi une éponge ! Il a cassé « sa bouteille et toute sa chambre est inondée. »

A ces mots, Léon se laissa tomber sur une chaise ; sa compagne en fit de même. Une forte envie de rire les prit tous deux, et ils eurent quelque peine à ne pas éclater. Le jeune homme lui serra joyeusement la main.

— « Décidément », dit Léon à l'hôte, « nous ne « partirons que par le train de deux heures. Faites- « nous un bon déjeuner pour midi. »

. . . . . .

COMPOSÉ ET ÉCRIT PAR

P. MÉRIMÉE

FOU DE S. M. L'IMPÉRATRICE

DJOÛMANE

Le 21 mai 18.., nous rentrions à Tlemcen. L'expédition avait été heureuse; nous ramenions bœufs, moutons, chameaux, des prisonniers et des otages.

Après trente-sept jours de campagne ou plutôt de chasse incessante, nos chevaux étaient maigres, efflanqués, mais ils avaient encore l'œil vif et plein de feu; pas un n'était écorché sous la selle. Nos hommes, bronzés par le soleil, les cheveux longs, les buffleteries sales, les vestes râpées, montraient cet air d'insouciance au danger et à la misère qui caractérise le vrai soldat.

Pour fournir une belle charge, quel général n'eût préféré nos chasseurs aux plus pimpants escadrons habillés de neuf!

Depuis le matin je pensais à tous les petits bonheurs qui m'attendaient.

Comme j'allais dormir dans mon lit de fer après avoir couché trente-sept nuits sur un rectangle de toile cirée! Je dînerais sur une chaise, j'aurais du pain tendre et du sel à discrétion! Puis, je me demandais si Melle Concha aurait une fleur de grenadier ou du jasmin dans ses cheveux, et si elle aurait tenu les serments prêtés à mon départ; mais, fidèle ou inconstante, je sentais qu'elle pouvait compter sur le grand fond de tendresse qu'on rapporte du désert.

Il n'y avait personne dans notre escadron qui n'eût ses projets pour la soirée.

Le colonel nous reçut fort paternellement, et même il nous dit qu'il était content de nous; puis il prit à part notre commandant, et pendant cinq minutes lui tint à voix basse des discours médiocrement agréables, autant que nous en pouvions juger sur l'expression de leurs physionomies.

Nous observions le mouvement des moustaches du colonel qui s'élevaient à la hauteur de ses sourcils, tandis que celles du commandant descendaient, piteusement défrisées, jusque sur sa poitrine. Un jeune chasseur, que je fis semblant de ne pas entendre, prétendit que le nez du commandant s'allongeait à vue d'œil; mais bientôt les nôtres s'allongèrent aussi, lorsque le commandant revint nous dire : « Qu'on fasse manger les chevaux et qu'on soit prêt à partir au coucher du soleil! Les officiers dînent chez le colonel à cinq heures, tenue de campagne; on monte à cheval après le café... Est-ce que par hasard vous ne seriez pas contents, messieurs?... »

Nous n'en convînmes pas et nous le saluâmes en silence, l'envoyant à tous les diables, à part nous, ainsi que le colonel.

Nous n'avions que peu de temps pour faire nos petits préparatifs. Je m'empressai de me changer, et, après avoir fait ma toilette, j'eus la pudeur de ne pas m'asseoir dans ma bergère, de peur de m'y endormir.

A cinq heures, j'entrai chez le colonel. Il demeurait dans une grande maison moresque, dont je trouvai le patio rempli de monde, Français et indigènes, qui se pressaient autour d'une bande de pèlerins ou de saltimbanques arrivant du Sud.

Un vieillard, laid comme un singe, à moitié nu sous son burnous troué, la peau couleur de chocolat à l'eau, tatoué sur toutes les coutures, les cheveux crépus et si touffus qu'on aurait cru de loin qu'il avait un colback sur la tête, la barbe blanche et hérissée, dirigeait la représentation.

C'était, disait-on, un grand saint et un grand sorcier.

Devant lui, un orchestre composé de deux flûtes et de trois tambours faisait un tapage infernal, digne de la pièce qui allait se jouer. Il disait qu'il avait reçu d'un marabout fort renommé tout pouvoir sur les démons et les bêtes féroces, et, après un petit compliment à l'adresse du colonel et du respectable public, il procéda à une sorte de prière ou d'incantation, appuyée par sa musique, tandis que les acteurs sous ses ordres sautaient, dansaient sur un pied et se frappaient la poitrine à grands coups de poing.

Cependant les tambours et les flûtes allaient toujours précipitant la mesure.

Lorsque la fatigue et le vertige eurent fait perdre à ces gens le peu de cervelle qu'ils avaient, le sorcier en chef tira de quelques paniers placés autour de lui des scorpions et des serpents, et, après avoir

montré qu'ils étaient pleins de vie, il les jetait à ses farceurs qui tombaient dessus comme des chiens sur un os, et les mettaient en pièces à belles dents, s'il vous plaît.

Nous regardions d'une galerie haute le singulier spectacle que nous donnait le colonel, pour nous préparer sans doute à bien dîner. Pour moi, détournant les yeux de ces coquins qui me dégoûtaient, je m'amusais à regarder une jolie petite fille de treize ou quatorze ans qui se faufilait dans la foule pour se rapprocher du spectacle.

Elle avait les plus beaux yeux du monde, et ses cheveux tombaient sur ses épaules en tresses menues terminées par de petites pièces d'argent, qu'elle faisait tinter en remuant la tête avec grâce. Elle était habillée avec plus de recherche que la plupart des filles du pays : mouchoir de soie et d'or sur la tête, veste de velours brodée, pantalons courts en satin bleu, laissant voir ses jambes nues entourées d'anneaux d'argent. Point de voile sur la figure. Était-ce une Juive, une idolâtre? Ou bien appartenait-elle à ces hordes errantes dont l'origine est inconnue et que ne troublent pas de préjugés religieux?

Tandis que je suivais tous ses mouvements avec je ne sais quel intérêt, elle était parvenue au premier rang du cercle où ces enragés exécutaient leurs exercices.

En voulant s'approcher encore davantage, elle fit

tomber un long panier à base étroite qu'on n'avait pas ouvert. Presque en même temps le sorcier et l'enfant firent entendre un cri terrible, et un grand mouvement s'opéra dans le cercle, chacun reculant avec effroi.

Un serpent très gros venait de s'échapper du panier, et la petite fille l'avait pressé de son pied. En un instant le reptile s'était enroulé autour de sa jambe. Je vis couler quelques gouttes de sang sous l'anneau qu'elle portait à la cheville. Elle tomba à la renverse, pleurant et grinçant des dents. Une écume blanche couvrit ses lèvres, tandis qu'elle se roulait dans la poussière.

— Courez donc, cher docteur, criai-je à notre chirurgien-major. Pour l'amour de Dieu, sauvez ce pauvre enfant.

— Innocent! répondit le major en haussant les épaules. Ne voyez-vous pas que c'est dans le programme? D'ailleurs mon métier est de vous couper les bras et les jambes. C'est l'affaire de mon confrère là-bas de guérir les filles mordues par les serpents.

Cependant le vieux sorcier était accouru, et son premier soin fut de s'emparer du serpent.

— Djoùmane! Djoùmane, lui disait-il d'un ton de reproche amical.

Le serpent se déroula, quitta sa proie et se mit à ramper. Le sorcier fut leste à le saisir par le bout de la queue et, le tenant à bout de bras, il fit le tour du

cercle montrant le reptile qui se tordait et sifflait sans pouvoir se redresser.

Vous n'ignorez pas qu'un serpent qu'on tient par la queue est fort empêché de sa personne. Il ne peut relever qu'un quart tout au plus de sa longueur, et, par conséquent, ne peut mordre la main qui l'a saisi.

Au bout d'une minute le serpent fut remis dans son panier, le couvercle bien assujetti, et le magicien s'occupa de la petite fille qui criait et gigotait toujours. Il lui mit sur la plaie une pincée de poudre blanche qu'il tira de sa ceinture, puis murmura à l'oreille de l'enfant une incantation dont l'effet ne se fit pas attendre. Les convulsions cessèrent; la petite fille s'essuya la bouche, ramassa son mouchoir de soie, en secoua la poussière, le remit sur sa tête, se leva, et bientôt on la vit sortir.

Un instant après, elle montait dans notre galerie pour faire sa quête, et nous collions sur son front et sur ses épaules force pièces de cinquante centimes.

Ce fut la fin de la représentation, et nous allâmes dîner.

J'avais bon appétit et je me préparais à faire honneur à une magnifique anguille à la tartare, quand notre docteur, auprès de qui j'étais assis, me dit qu'il reconnaissait le serpent de tout-à-l'heure. Il me fut impossible d'en manger une bouchée.

Le docteur, après s'être bien moqué de mes pré-

jugés, réclama ma part de l'anguille et m'assura que le serpent avait un goût délicieux.

— Ces coquins que vous venez de voir, me dit-il, sont des connaisseurs. Ils vivent dans des tavernes comme des Troglodytes, avec leurs serpents; ils ont de jolies filles, témoin la petite aux culottes bleues. On ne sait quelle religion ils ont, mais ce sont des malins, et je veux faire connaissance de leur cheyk.

Pendant le dîner nous apprîmes pour quel motif nous reprenions la campagne. Sidi-Lala, poursuivi chaudement par le colonel R..., cherchait à gagner les montagnes du Maroc.

Deux routes à choisir : une au sud de Tlemcen en passant à gué la Moulaïa, sur le seul point où des escarpements ne la rendent pas inaccessible; l'autre par la plaine, au nord de notre cantonnement. Là il devait trouver notre colonel et le gros du régiment.

Notre escadron était chargé de l'arrêter au passage de la rivière, s'il le tentait; mais cela était peu probable.

Vous saurez que la Moulaïa coule entre deux murs de rochers, et il n'y a qu'un seul point, comme une sorte de brèche assez étroite, où des chevaux puissent passer. Le lieu m'était bien connu, et je ne comprends pas pourquoi on n'a pas encore élevé un blockhaus. Tant il y a que pour le colonel il y avait toutes chances de rencontrer l'ennemi, et pour nous de faire une course inutile.

Avant la fin du dîner, plusieurs cavaliers de Maghzen avaient apporté des dépêches du colonel R... L'ennemi avait pris position et montrait comme une envie de se battre. Il avait perdu du temps. L'infanterie du colonel R... allait arriver et le culbuter.

Mais par où s'enfuirait-il ? Nous n'en savions rien, et il fallait le prévenir sur les deux routes. Je ne parle pas d'un dernier parti qu'il pouvait prendre, se jeter dans le désert ; ses troupeaux et sa smala y seraient bientôt morts de faim et de soif. On convint de quelques signaux pour s'avertir du mouvement de l'ennemi.

Trois coups de canon tirés à Tlemcen nous préviendraient que Sidi-Lala paraissait dans la plaine, et nous emportions, nous, des fusées pour faire savoir que nous avions besoin d'être soutenus. Selon toute vraisemblance, l'ennemi ne pourrait pas se montrer avant le point du jour, et nos deux colonnes avaient plusieurs heures d'avance sur lui.

La nuit était faite quand nous montâmes à cheval. Je commandais le peloton d'avant-garde. Je me sentais fatigué, j'avais froid ; je mis mon manteau, j'en relevai le collet, je chaussai mes étriers, et j'allai tranquillement au grand pas de ma jument, écoutant avec distraction le maréchal des logis Wagner, qui me racontait l'histoire de ses amours malheureusement terminées par la fuite d'une infidèle qui lui avait emporté avec son cœur une montre d'ar-

CHASSEUR D'AFRIQUE EN 1843

par RAFFET

gent et une paire de bottes neuves. Je savais déjà cette histoire et elle me semblait encore plus longue que de coutume.

La lune se levait comme nous nous mettions en route. Le ciel était pur, mais du sol s'élevait un petit brouillard blanc, rasant la terre qui semblait couverte de cardes de coton. Sur ce fond blanc, la lune lançait de longues ombres, et tous les objets prenaient un aspect fantastique : Tantôt je croyais voir des cavaliers arabes en vedette, en m'approchant je trouvais des tamaris en fleur; tantôt je m'arrêtais, croyant entendre les coups de canon de signal, Wagner me disait que c'était un cheval qui courait.

Nous arrivâmes au gué, et le commandant prit ses dispositions,

Le lieu était merveilleux pour la défense, et notre escadron aurait suffi pour arrêter là un corps considérable. Solitude complète de l'autre côté de la rivière.

Après une assez longue attente, nous entendîmes le galop d'un cheval, et bientôt parut un Arabe monté sur un magnifique cheval qui se dirigeait vers nous. A son chapeau de paille surmonté de plumes d'autruche, à sa selle brodée d'or d'où pendait une djebira ornée de corail et de fleurs d'or, on reconnaissait un chef; notre guide nous dit que c'était Sidi-Lala en personne. C'était un beau jeune homme, bien découplé, qui menait son cheval à

merveille. Il le faisait galoper, jetait en l'air son long fusil et le rattrapait en nous criant je ne sais quels mots de défi.

Les temps de la chevalerie sont passés, et Wagner demandait un fusil pour décrocher le marabout, à ce qu'il disait; mais je m'y opposai, et, pour qu'il ne fût pas dit que les Français eussent refusé de combattre en champ clos avec un Arabe, je demandai au commandant la permission de passer le gué et de croiser le fer avec Sidi-Lala. La permission me fut accordée, et aussitôt je passai la rivière, tandis que le chef ennemi s'éloignait au petit galop pour prendre du champ.

Dès qu'il me vit sur l'autre bord, il courut sur moi le fusil à l'épaule. « Méfiez-vous », me cria Wagner.

Je ne crains guère les coups de fusil d'un cavalier et, après la fantasia qu'il venait d'exécuter, le fusil de Sidi-Lala ne devait pas être en état de faire feu. En effet, il pressa la détente à trois pas de moi, mais le fusil rata, comme je m'y attendais. Aussitôt mon homme fit tourner son cheval de la tête à la queue si rapidement qu'au lieu de lui planter mon sabre dans la poitrine, je n'attrapai que son burnous flottant.

Mais je le talonnais de près, le tenant toujours à ma droite et le rabattant bon gré mal gré vers les escarpements qui bordent la rivière. En vain essaya-t-il de faire des crochets, je le serrais de plus en plus.

Après quelques minutes d'une course enragée, je vis son cheval se cabrer tout-à-coup, et lui, tirant les rênes à deux mains. Sans me demander pourquoi il faisait ce mouvement singulier, j'arrivai sur lui comme un boulet, je lui plantai ma latte au beau milieu du dos en même temps que le sabot de ma jument frappait sa cuisse gauche. Homme et cheval disparurent; ma jument et moi nous tombâmes après eux.

Sans nous en être aperçus, nous étions arrivés au bord d'un précipice et nous étions lancés... Pendant que j'étais encore en l'air — la pensée va vite — je me dis que le corps de l'Arabe amortirait ma chute. Je vis distinctement sous moi un burnous blanc avec une grande tache rouge, c'est là que je tombai à pile ou face.

Le saut ne fut pas si terrible que je l'avais cru; grâce à la hauteur de l'eau; j'en eus par-dessus les oreilles, je barbotai un instant tout étourdi, et je ne sais trop comment je me trouvai debout au milieu de grands roseaux au bord de la rivière.

Ce qu'étaient devenus Sidi-Lala et les chevaux, je n'en sais rien. J'étais trempé, grelottant, dans la boue, entre deux murs de rochers. Je fis quelques pas, espérant trouver un endroit où les escarpements seraient moins roides; plus j'avançais et plus ils me semblaient abrupts et inaccessibles.

Tout d'un coup, j'entendis au-dessus de ma tête des pas de chevaux et le cliquetis des fourreaux de sabre heurtant contre les étriers et les éperons. Évi-

demment c'était notre escadron. Je voulus crier, mais pas un son ne sortit de ma gorge; sans doute, dans ma chute, je m'étais brisé la poitrine.

Figurez-vous ma situation. J'entendais les voix de nos gens, je les reconnaissais, et je ne pouvais les appeler à mon aide. Le vieux Wagner disait : « S'il m'avait laissé faire, il aurait vécu pour être colonel. » Bientôt le bruit diminua, s'affaiblit, je n'entendis plus rien.

Au-dessus de ma tête pendait une grosse racine, et j'espérais, en la saisissant, me guinder sur la berge. D'un effort désespéré, je m'élançai, et... SSS... la racine se tord et m'échappe avec un sifflement affreux... C'était un énorme serpent...

Je retombai dans l'eau; le serpent, glissant entre mes jambes, se jeta dans la rivière, où il me sembla qu'il laissait comme une traînée de feu...

Une minute après j'avais retrouvé mon sang-froid, et cette lumière tremblotant sur l'eau n'avait pas disparu. C'était, comme je m'en aperçus, le reflet d'une torche. A une vingtaine de pas de moi, une femme emplissait d'une main une cruche et, de l'autre, elle tenait un morceau de bois résineux qui flambait. Elle ne se doutait pas de ma présence. Elle posa tranquillement sa cruche sur sa tête et, sa torche à la main, disparut dans les roseaux. Je la suivis et me trouvai à l'entrée d'une caverne.

La femme s'avançait fort tranquillement et montait une pente assez rapide, une espèce d'escalier

taillé contre la paroi d'une salle immense. A la lueur de la torche, je voyais le sol de cette salle qui ne dépassait guère le niveau de la rivière, mais je ne pouvais découvrir quelle en était l'étendue. Sans trop savoir ce que je faisais, je m'engageai sur la rampe après la femme qui portait la torche et je la suivis à distance. De temps en temps sa lumière disparaissait derrière quelque anfractuosité de rocher, et je la retrouvais bientôt.

Je crus apercevoir encore l'ouverture sombre de grandes galeries en communication avec la salle principale. On eût dit une ville souterraine avec ses rues et ses carrefours. Je m'arrêtai, jugeant qu'il était dangereux de m'aventurer seul dans cet immense labyrinthe.

Tout d'un coup, une des galeries au-dessous de moi s'illumina d'une vive clarté. Je vis un grand nombre de flambeaux qui semblaient sortir des flancs du rocher pour former comme une grande procession. En même temps s'élevait un chant monotone qui rappelait la psalmodie des Arabes récitant leurs prières.

Bientôt je distinguai une grande multitude qui s'avançait avec lenteur. En tête marchait un homme noir, presque nu, la tête couverte d'une énorme masse de cheveux hérissés. Sa barbe blanche tombant sur sa poitrine tranchait sur la couleur brune de sa poitrine tailladée de tatouages bleuâtres. Je reconnus aussitôt mon sorcier de la veille, et bien-

tôt après je retrouvai auprès de lui la petite fille qui avait joué le rôle d'Eurydice, avec ses beaux yeux, ses pantalons de soie et son mouchoir brodé sur la tête.

Des femmes, des enfants, des hommes de tout âge les suivaient, tous avec des torches, tous avec des costumes bizarres à couleurs vives, des robes traînantes, de hauts bonnets, quelques-uns en métal, qui reflétaient de tous côtés la lumière des flambeaux.

Le vieux sorcier s'arrêta juste au-dessous de moi, et toute la procession avec lui. Il se fit un grand silence. Je me trouvais à une vingtaine de pieds au-dessus de lui protégé par de grosses pierres derrière lesquelles j'espérais tout voir sans être aperçu. Aux pieds du vieillard, j'aperçus une large dalle à peu près ronde, ayant au centre un anneau de fer.

Il prononça quelques mots dans une langue à moi inconnue, qui, je crois en être sûr, n'était ni de l'arabe, ni du kabile. Une corde avec des poulies, suspendue je ne sais où, tomba à ses pieds ; quelques-uns des assistants l'engagèrent dans l'anneau, et à un signal vingt bras vigoureux faisant effort à la fois, la pierre, qui semblait très lourde, se souleva, et on la rangea de côté.

J'aperçus alors comme l'ouverture d'un puits, dont l'eau était à moins d'un mètre du bord. L'eau, ai-je dit, je ne sais quel affreux liquide c'était, recouvert d'une pellicule irisée, interrompue et bri-

sée par places et laissant voir une boue noire et hideuse.

Debout, près de la margelle du puits, le sorcier tenait la main gauche sur la tête de la petite fille, de la droite il faisait des gestes étranges pendant qu'il prononçait une espèce d'incantation au milieu du recueillement général.

De temps en temps il élevait la voix comme s'il appelait quelqu'un : Djoûmane ! Djoûmane ! criait-il ; mais personne ne venait. Cependant il roulait les yeux, grinçait des dents et faisait entendre des cris rauques qui ne semblaient pas sortir d'une poitrine humaine. Les momeries de ce vieux coquin m'agaçaient et me transportaient d'indignation ; j'étais tenté de lui jeter sur la tête une des pierres que j'avais sous la main. Pour la trentième fois peut-être il venait de hurler ce nom de Djoûmane quand je vis trembler la pellicule irisée du puits, et à ce signe toute la foule se rejeta en arrière ; le vieillard et la petite fille demeurèrent seuls au bord du trou.

Soudain un gros bouillon de boue bleuâtre s'éleva du puits, et de cette boue sortit la tête énorme d'un serpent, d'un gris livide, avec des yeux phosphorescents...

Involontairement, je fis un haut-le-corps en arrière ; j'entendis un petit cri et le bruit d'un corps pesant qui tombait dans l'eau...

Quand je reportai la vue en bas, un dixième de seconde après peut-être, j'aperçus le sorcier seul au

bord du puits, dont l'eau bouillonnait encore. Au milieu des fragments de la pellicule irisée flottait le mouchoir qui couvrait les cheveux de la petite fille...

Déjà la pierre était en mouvement et retombait sur l'ouverture de l'horrible gouffre. Alors tous les flambeaux s'éteignirent à la fois, et je restai dans les ténèbres au milieu d'un silence si profond que j'entendais distinctement les battements de mon cœur...

Dès que je fus un peu remis de cette horrible scène, je voulus sortir de la caverne, jurant que si je parvenais à rejoindre mes camarades, je reviendrais exterminer les abominables hôtes de ces lieux, hommes et serpents.

Il s'agissait de trouver son chemin ; j'avais fait, à ce que je croyais, une centaine de pas dans l'intérieur de la caverne, ayant le mur de rocher à ma droite.

Je fis demi-tour, mais je n'aperçus aucune lumière qui indiquât l'ouverture du souterrain ; mais il ne s'étendait pas en ligne droite, et d'ailleurs j'avais toujours monté depuis le bord de la rivière ; de ma main gauche je tâtais le rocher, de la droite je tenais mon sabre et sondais le terrain, avançant lentement et avec précaution. Pendant un quart d'heure, vingt minutes..., une demi-heure peut-être, je marchai sans trouver l'entrée.

L'inquiétude me prit. Me serais-je engagé sans

FEMME MAURESQUE VERS 1840
d'après un dessin original de BRO

m'en apercevoir dans quelque galerie latérale au lieu de revenir par le chemin que j'avais suivi d'abord?...

J'avançais toujours, tâtant le rocher, lorsqu'au lieu du froid de la pierre je sentis une tapisserie qui, cédant sous ma main, laissa échapper un rayon de lumière. Redoublant de précaution, j'écartai sans bruit la tapisserie et me trouvai dans un petit couloir qui donnait dans une chambre fort éclairée dont la porte était ouverte. Je vis que cette chambre était tendue d'une étoffe à fleurs de soie et d'or. Je distinguai un tapis de Turquie, un bout de divan en velours. Sur le tapis il y avait un narguileh d'argent et des cassolettes. Bref, un appartement somptueusement meublé dans le goût arabe.

Je m'approchai à pas de loup jusqu'à la porte. Une jeune femme était accroupie sur ce divan, près duquel était posée une petite table basse en marqueterie, supportant un grand plateau de vermeil chargé de tasses, de flacons et de bouquets de fleurs.

En entrant dans ce boudoir souterrain, on se sentait enivré de je ne sais quel parfum délicieux.

Tout respirait la volupté dans ce réduit; partout je voyais briller de l'or, de riches étoffes, des fleurs rares et des couleurs variées. D'abord la jeune femme ne m'aperçut pas; elle penchait la tête et d'un air pensif roulait entre ses doigts les grains d'ambre jaune d'un long chapelet. C'était une vraie beauté. Ses traits ressemblaient à ceux de la malheureuse

enfant que je venais de voir, mais plus formés, plus réguliers, plus voluptueux. Noire comme l'aile d'un corbeau, sa chevelure,

Longue comme un manteau de roi,

s'étalait sur ses épaules, sur le divan et jusque sur le tapis à ses pieds. Une chemise de soie transparente, à larges raies, laissait deviner des bras et une gorge admirables. Une veste de velours soutachée d'or serrait sa taille, et de ses pantalons courts en satin bleu sortait un pied merveilleusement petit, auquel était suspendue une babouche dorée qu'elle faisait danser d'un mouvement capricieux et plein de grâce.

Mes bottes craquèrent, elle releva la tête et m'aperçut.

Sans se déranger, sans montrer la moindre surprise de voir entrer chez elle un étranger le sabre à la main, elle frappa dans ses mains avec joie et me fit signe d'approcher. Je la saluai en portant la main à mon cœur et à ma tête pour lui montrer que j'étais au fait de l'étiquette musulmane. Elle me sourit, et de ses deux mains écarta ses cheveux qui couvraient le divan; c'était me dire de prendre place à côté d'elle. Je crus que tous les parfums de l'Arabie sortaient de ces beaux cheveux.

D'un air modeste, je m'assis à l'extrémité du divan en me promettant bien de me rapprocher tout-à-l'heure. Elle prit une tasse sur le plateau et, la tenant par sa soucoupe en filigrane, elle y versa une

mousse de café et, après l'avoir effleurée de ses lèvres, elle me la présenta :

— Ah! Roumi, Roumi, dit-elle...

A ces mots, j'ouvris les yeux comme des portes cochères. Cette jeune femme avait des moustaches énormes, c'était le vrai portrait du maréchal des logis Wagner... En effet, Wagner était debout devant moi et me présentait une tasse de café, tandis que, couché sur le cou de mon cheval, je le regardais tout ébaubi.

— Il paraît que nous avons pioncé tout de même, mon lieutenant. Nous voilà au gué et le café est bouillant.

LE MANUSCRIT

DU

PROFESSEUR WITTEMBACH

I

. . . . . .

— Théodore, dit M. le professeur Wittembach, veuillez me donner ce cahier relié en parchemin, sur la seconde tablette, au-dessus du secrétaire; non, pas celui-ci, mais le petit in-octavo. C'est là que j'ai réuni toutes les notes de mon journal de 1866, du moins celles qui se rapportent au comte Szémioth.

Le professeur mit ses lunettes, et au milieu du plus profond silence lut ce qui suit :

LOKIS

avec ce proverbe lithuanien pour épigraphe :

Mizska zu Lokiu,
Abu du tokiu[1].

Lorsque parut à Londres la première traduction des Saintes Écritures en langue lithuanienne, je publiai dans la *Gazette scientifique et littéraire* de Kœnigsberg un article dans lequel, tout en rendant pleine justice aux efforts du docte interprète et aux pieuses intentions de la Société biblique, je crus de-

1. Les deux font la paire; mot à mot, Michon (Michel) avec Lokis, tous les deux les mêmes. *Michaelium cum Lokide, ambo* [*duo*] *ipsissimi.*

voir signaler quelques légères erreurs, et de plus je fis remarquer que cette version ne pouvait être utile qu'à une partie seulement des populations lithuaniennes. En effet, le dialecte dont on a fait usage n'est que difficilement intelligible aux habitants des districts où se parle la langue *jomaïtique*, vulgairement appelée *jmoude*, je veux dire dans le palatinat de Samogitie, langue qui se rapproche du sanscrit encore plus peut-être que le haut lithuanien. Cette observation, malgré les critiques furibondes qu'elle m'attira de la part de certain professeur bien connu à l'université de Dorpat, éclaira les honorables membres du conseil d'administration de la Société biblique, et il n'hésita pas à m'adresser l'offre flatteuse de diriger et de surveiller la rédaction de l'Évangile de saint Matthieu en samogitien. J'étais alors trop occupé de mes études sur les langues transouraliennes pour entreprendre un travail plus étendu qui eût compris les quatre Évangiles. Ajournant donc mon mariage avec mademoiselle Gertrude Weber, je me rendis à Kowno (*Kaunas*) avec l'intention de recueillir tous les monuments linguistiques imprimés ou manuscrits en langue jmoude que je pourrais me procurer, sans négliger, bien entendu, les poésies populaires, *daïnos*, les récits ou légendes, *pasakos*, qui me fourniraient des documents pour un vocabulaire jomaïtique, travail qui devait nécessairement précéder celui de la traduction.

On m'avait donné une lettre pour le jeune comte

Michel Szémioth, dont le père, à ce qu'on m'assurait, avait possédé le fameux *Catechismus Samogiticus* du père Lawicki, si rare, que son existence même a été contestée, notamment par le professeur de Dorpat auquel je viens de faire allusion. Dans sa bibliothèque se trouvait, selon les renseignements qui m'avaient été donnés, une vieille collection de daïnos, ainsi que des poésies dans l'ancienne langue *prussienne*. Ayant écrit au comte Szémioth pour lui exposer le but de ma visite, j'en reçus l'invitation la plus aimable de venir passer dans son château de Médintiltas tout le temps qu'exigeraient mes recherches. Il terminait sa lettre en me disant de la façon la plus gracieuse qu'il se piquait de parler le jmoude presque aussi bien que ses paysans, et qu'il serait heureux de joindre ses efforts aux miens pour une entreprise qu'il qualifiait de *grande* et d'intéressante. Ainsi que quelques-uns des plus riches propriétaires de la Lithuanie, il professait la religion évangélique, dont j'ai l'honneur d'être ministre. On m'avait prévenu que le comte n'était pas exempt d'une certaine bizarrerie de caractère, très hospitalier d'ailleurs, ami des sciences et des lettres, et particulièrement bienveillant pour ceux qui les cultivent. Je partis donc pour Médintiltas.

Au perron du château, je fus reçu par l'intendant du comte, qui me conduisit aussitôt à l'appartement préparé pour me recevoir. — Monsieur le comte, me dit-il, est désolé de ne pouvoir dîner aujourd'hui

avec Monsieur le professeur. Il est tourmenté de la migraine, maladie à laquelle il est malheureusement un peu sujet. Si Monsieur le professeur ne désire pas être servi dans sa chambre, il dînera avec M. le docteur Frœber, médecin de Madame la comtesse. On dîne dans une heure; on ne fait pas de toilette. Si Monsieur le professeur a des ordres à donner, voici le timbre. — Il se retira en me faisant un profond salut.

L'appartement était vaste, bien meublé, orné de glaces et de dorures. Il avait vue d'un côté sur un jardin ou plutôt sur le parc du château, de l'autre sur la grande cour d'honneur. Malgré l'avertissement : « On ne fait pas de toilette », je crus devoir tirer de ma malle mon habit noir. J'étais en manches de chemise, occupé à déballer mon petit bagage, lorsqu'un bruit de voiture m'attira à la fenêtre qui donnait sur la cour. Une belle calèche venait d'entrer. Elle contenait une dame en noir, un monsieur et une femme vêtue comme les paysannes lithuaniennes, mais si grande et si forte que d'abord je fus tenté de la prendre pour un homme déguisé. Elle descendit la première; deux autres femmes, non moins robustes en apparence, étaient déjà sur le perron. Le monsieur se pencha vers la dame en noir, et à ma grande surprise déboucla une large ceinture de cuir qui la fixait à sa place dans la calèche. Je remarquai que cette dame avait de longs cheveux blancs fort en désordre, et que ses yeux, tout grands

ouverts, semblaient inanimés : on eût dit une figure de cire. Après l'avoir détachée, son compagnon lui adressa la parole, chapeau bas, avec beaucoup de respect; mais elle ne parut pas y faire la moindre attention. Alors, il se tourna vers les servantes en leur faisant un léger signe de tête. Aussitôt les trois femmes saisirent la dame en noir, et, en dépit de ses efforts pour s'accrocher à la calèche, elles l'enlevèrent comme une plume, et la portèrent dans l'intérieur du château. Cette scène avait pour témoins plusieurs serviteurs de la maison qui semblaient n'y voir rien que de très ordinaire. L'homme qui avait dirigé l'opération tira sa montre et demanda si on allait bientôt dîner. — Dans un quart d'heure, Monsieur le docteur, lui répondit-on. — Je n'eus pas de peine à deviner que je voyais le docteur Frœber, et que la dame en noir était la comtesse. D'après son âge, je conclus qu'elle était la mère du comte Szémioth, et les précautions prises à son égard annonçaient assez que sa raison était altérée.

Quelques instants après, le docteur lui-même entra dans ma chambre. — Monsieur le comte étant souffrant, me dit-il, je suis obligé de me présenter moi-même à Monsieur le professeur. Le docteur Frœber, à vous rendre mes devoirs. Enchanté de faire la connaissance d'un savant dont le mérite est connu de tous ceux qui lisent la *Gazette scientifique et littéraire* de Kœnigsberg. Auriez-vous pour agréable qu'on servît?

Je répondis de mon mieux à ses compliments, et lui dis que, s'il était temps de se mettre à table, j'étais prêt à le suivre.

Dès que nous entrâmes dans la salle à manger, un maître d'hôtel nous présenta, selon l'usage du Nord, un plateau d'argent chargé de liqueurs et de quelques mets salés et fortement épicés propres à exciter l'appétit.

— Permettez-moi, Monsieur le professeur, me dit le docteur, de vous recommander, en ma qualité de médecin, un verre de cette *starka*, vraie eau-de-vie de Cognac, depuis quarante ans dans le fût. C'est la mère des liqueurs. Prenez un anchois de Drontheim, rien n'est plus propre à ouvrir et préparer le tube digestif, organe des plus importants... Et maintenant à table. Pourquoi ne parlerions-nous pas allemand? Vous êtes de Kœnisberg, moi de Memel, mais j'ai fait mes études à Iéna. De la sorte, nous serons plus libres, et les domestiques, qui ne savent que le polonais et le russe, ne nous comprendront pas.

Nous mangeâmes d'abord en silence, puis, après avoir pris un premier verre de vin de Madère, je demandai au docteur si le comte était fréquemment incommodé de l'indisposition qui nous privait aujourd'hui de sa présence.

— Oui et non, répondit le docteur; cela dépend des excursions qu'il fait.

— Comment cela?

— Lorsqu'il va sur la route de Rosienie, par exemple, il en revient avec la migraine et l'humeur farouche.

— Je suis allé à Rosienie moi-même sans pareil accident.

— Cela tient, Monsieur le professeur, répondit-il en riant, à ce que vous n'êtes pas amoureux.

Je soupirai en pensant à mademoiselle Gertrude Weber.

— C'est donc à Rosienie, dis-je, que demeure la fiancée de Monsieur le comte?

— Oui, dans les environs. Fiancée?... je n'en sais rien. Une franche coquette! Elle lui fera perdre la tête, comme il est arrivé à sa mère.

— En effet, je crois que Madame la comtesse est... malade?

— Elle est folle, mon cher monsieur, folle! Et le plus grand fou, c'est moi d'être venu ici!

— Espérons que vos bons soins lui rendront la santé.

Le docteur secoua la tête en examinant avec attention la couleur d'un verre de vin de Bordeaux qu'il tenait à la main. — Tel que vous me voyez, Monsieur le professeur, j'étais chirurgien-major au régiment de Kalouga. A Sébastopol, nous étions du matin au soir à couper des bras et des jambes; je ne parle pas des bombes qui nous arrivaient comme des mouches à un cheval écorché; eh bien! mal logé, mal nourri comme j'étais alors, je ne m'ennuyais pas

comme ici, où je mange et bois du meilleur, où je suis logé comme un prince, payé comme un médecin de cour... Mais la liberté, mon cher monsieur!... Figurez-vous qu'avec cette diablesse, on n'a pas un moment à soi!

— Y a-t-il longtemps qu'elle est confiée à votre expérience?

— Moins de deux ans; mais il y en a vingt-sept au moins qu'elle est folle, dès avant la naissance du comte. On ne vous a pas conté cela à Rosienie ni à Kowno? Écoutez donc, car c'est un cas sur lequel je veux un jour écrire un article dans le *Journal médical de Saint-Pétersbourg*. Elle est folle de peur...

— De peur? Comment est-ce possible?

— D'une peur qu'elle a eue. Elle est de la famille des Keystut... Oh! dans cette maison-ci, on ne se mésallie pas. Nous descendons, nous, de Gédymin... Donc, Monsieur le professeur, trois jours... ou deux jours après son mariage, qui eut lieu dans ce château où nous dînons (à votre santé!)..., le comte, le père de celui-ci, s'en va à la chasse. Nos dames lithuaniennes sont des amazones, comme vous savez. La comtesse va aussi à la chasse... Elle reste en arrière ou dépasse les veneurs..., je ne sais lequel... Bon? tout d'un coup le comte voit arriver bride abattue le petit cosaque de la comtesse, un enfant de douze ou quatorze ans. — Maître, dit-il, un ours emporte la maîtresse! — Où cela? dit le comte. — Par là, dit le petit cosaque.

Toute la chasse accourt au lieu qu'il désigne; point de comtesse! Son cheval étranglé d'un côté, de l'autre sa pelisse en lambeaux. On cherche, on bat le bois en tout sens. Enfin un veneur s'écrie : Voilà l'ours! En effet l'ours traversait une clairière, traînant toujours la comtesse, sans doute pour aller la dévorer tout à son aise dans un fourré, car ces animaux-là sont sur leur bouche. Ils aiment, comme les moines, à dîner tranquilles. Marié de deux jours, le comte était fort chevaleresque, il voulait se jeter sur l'ours, le couteau de chasse au poing; mais, mon cher monsieur, un ours de Lithuanie ne se laisse pas transpercer comme un cerf. Par bonheur, le porte-arquebuse du comte, un assez mauvais drôle, ivre ce jour-là à ne pas distinguer un lapin d'un chevreuil, fait feu de sa carabine à plus de cent pas, sans se soucier de savoir si la balle toucherait la bête ou la femme...

— Et il tua l'ours?

— Tout raide. Il n'y a que les ivrognes pour ces coups-là. Il y a aussi des balles prédestinées, Monsieur le professeur. Nous avons ici des sorciers qui en vendent à juste prix... La comtesse était fort égratignée, sans connaissance, cela va sans dire, une jambe cassée. On l'emporte, elle revient à elle; mais la raison était partie. On la mène à Saint-Pétersbourg. Grande consultation, quatre médecins chamarrés de tous les ordres. Ils disent : « Madame la comtesse est grosse, il est probable que sa délivrance déterminera une crise favorable. Qu'on la

tienne en bon air, à la campagne, du petit-lait, de la codéine... » On leur donne cent roubles à chacun. Neuf mois après, la comtesse accouche d'un garçon bien constitué; mais la crise favorable? ah bien oui!... Redoublement de rage. Le comte lui montre son fils. Cela ne manque jamais son effet... dans les romans. — « Tuez-le! tuez la bête! » qu'elle s'écrie; peu s'en fallut qu'elle ne lui tordît le cou. Depuis lors alternatives de folie stupide ou de manie furieuse. Forte propension au suicide. On est obligé de l'attacher pour lui faire prendre l'air. Il faut trois vigoureuses servantes pour la tenir. Cependant, Monsieur le professeur, veuillez noter ce fait : quand j'ai épuisé mon latin auprès d'elle sans pouvoir m'en faire obéir, j'ai un moyen pour la calmer. Je la menace de lui couper les cheveux... Autrefois, je pense, elle les avait très beaux. La coquetterie! voilà le dernier sentiment humain qui est demeuré. N'est-ce pas drôle? Si je pouvais l'instrumenter à ma guise, peut-être la guérirais-je.

— Comment cela?

— En la rouant de coups. J'ai guéri de la sorte vingt paysannes dans un village où s'était déclarée cette furieuse folie russe, le *hurlement*[1]; une femme se met à hurler, sa commère hurle. Au bout de trois jours, tout un village hurle. A force de les rosser, j'en suis venu à bout. Prenez une gelinotte, elles

1. On appelle en russe une possédée : une hurleuse; *klikoucha*, dont la racine est *klik*, clameur, hurlement.

sont tendres. Le comte n'a jamais voulu que j'essayasse.

— Comment! vous vouliez qu'il consentît à votre abominable traitement!

— Oh! il a si peu connu sa mère, et puis c'est pour son bien; mais dites-moi, Monsieur le professeur, auriez-vous jamais cru que la peur pût faire perdre la raison?

— La situation de la comtesse était épouvantable... Se trouver entre les griffes d'un animal si féroce!

— Eh bien! son fils ne lui ressemble pas. Il y a moins d'un an qu'il s'est trouvé exactement dans la même position, et, grâce à son sang-froid, il s'en est tiré à merveille.

— Des griffes d'un ours?

— D'une ourse, et la plus grande qu'on ait vue depuis longtemps. Le comte a voulu l'attaquer l'épieu à la main. Bah! d'un revers elle écarte l'épieu, elle empoigne Monsieur le comte et le jette par terre aussi facilement que je renverserais cette bouteille. Lui, malin, fait le mort... L'ourse l'a flairé, flairé, puis, au lieu de le déchirer, lui donne un coup de langue. Il a eu la présence d'esprit de ne pas bouger, et elle a passé son chemin.

— L'ourse a cru qu'il était mort. En effet, j'ai ouï dire que ces animaux ne mangent pas les cadavres.

— Il faut le croire et s'abstenir d'en faire l'expérience personnelle; mais, à propos de peur, laissez-

moi vous conter une histoire de Sévastopol. Nous étions cinq ou six autour d'une cruche de bière qu'on venait de nous apporter derrière l'ambulance du fameux bastion n° 5. La vedette crie : Une bombe! Nous nous mettons tous à plat ventre, non pas tous, un nommé..., mais il est inutile de dire son nom..., un jeune officier qui venait de nous arriver resta debout, tenant son verre plein, juste au moment où la bombe éclata. Elle emporta la tête de mon pauvre camarade André Speranski, un brave garçon, et cassa la cruche; heureusement, elle était à peu près vide. Quand nous nous relevâmes après l'explosion, nous voyons au milieu de la fumée notre ami qui avalait la dernière gorgée de sa bière, comme si de rien n'était. Nous le crûmes un héros. Le lendemain, je rencontre le capitaine Ghédéonof, qui sortait de l'hôpital. Il me dit : « Je dîne avec vous autres aujourd'hui, et, pour célébrer ma rentrée, je paie le champagne. » Nous nous mettons à table. Le jeune officier de la bière y était. Il ne s'attendait pas au champagne. On décoiffe une bouteille près de lui... Paf! le bouchon vient le frapper à la tempe. Il pousse un cri et se trouve mal. Croyez que mon héros avait eu diablement peur la première fois, et que, s'il avait bu sa bière au lieu de se garer, c'est qu'il avait perdu la tête, et il ne lui restait plus qu'un mouvement machinal dont il n'avait pas conscience. En effet, Monsieur le professeur, la machine humaine...

— Monsieur le docteur, dit un domestique en en-

trant dans la salle, la Jdanova dit que Madame la comtesse ne veut pas manger.

— Que le diable l'emporte! grommela le docteur. J'y vais. Quand j'aurai fait manger ma diablesse, Monsieur le professeur, nous pourrions, si vous l'aviez pour agréable, faire une petite partie à la *préférence* ou aux *douratchki?*

Je lui exprimai mes regrets de mon ignorance, et, lorsqu'il alla voir sa malade, je passai dans ma chambre et j'écrivis à mademoiselle Gertrude.

II

La nuit était chaude, et j'avais laissé ouverte la fenêtre donnant sur le parc. Ma lettre écrite, ne me trouvant encore aucune envie de dormir, je me mis à repasser les verbes irrégulie rs lithuaniens et à rechercher dans le sanscrit les causes de leurs différentes irrégularités. Au milieu de ce travail qui m'absorbait, un arbre assez voisin de ma fenêtre fut violemment agité. J'entendis craquer des branches mortes, et il me sembla que quelque animal fort lourd essayait d'y grimper. Encore tout préoccupé des histoires d'ours que le docteur m'avait racontées, je me levai, non sans un certain émoi, et à quelques pieds de ma fenêtre, dans le feuillage de l'arbre, j'aperçus une tête humaine, éclairée en plein par la lumière de ma lampe. L'apparition ne dura qu'un instant, mais l'éclat singulier des yeux qui ren-

contrèrent mon regard me frappa plus que je ne saurais dire. Je fis involontairement un mouvement de corps en arrière, puis je courus à la fenêtre, et, d'un ton sévère, je demandai à l'intrus ce qu'il voulait. Cependant il descendait en toute hâte, et, saisissant une grosse branche entre ses mains, il se laissa pendre, puis tomber à terre, et disparut aussitôt. Je sonnai; un domestique entra. Je lui racontai ce qui venait de se passer. — Monsieur le professeur se sera trompé sans doute. — Je suis sûr de ce que je dis, repris-je. Je crains qu'il y ait un voleur dans le parc. — Impossible, monsieur. — Alors, c'est donc quelqu'un de la maison?... Le domestique ouvrait de grands yeux sans me répondre. A la fin il me demanda si j'avais des ordres à lui donner. Je lui dis de fermer la fenêtre et je me mis au lit.

Je dormis fort bien, sans rêver d'ours ni de voleurs. Le matin, j'achevais ma toilette, quand on frappa à ma porte. J'ouvris et me trouvai en face d'un très grand et beau jeune homme, en robe de chambre boukhare, et tenant à la main une longue pipe turque.

— Je viens vous demander pardon, Monsieur le professeur, dit-il, d'avoir si mal accueilli un hôte tel que vous. Je suis le comte Szémioth.

Je me hâtai de répondre que j'avais au contraire à le remercier humblement de sa magnifique hospitalité, et je lui demandai s'il était débarrassé de sa migraine.

— A peu près, dit-il. Jusqu'à une nouvelle crise, ajouta-t-il avec une expression de tristesse. Êtes-vous tolérablement ici? Veuillez vous rappeler que vous êtes chez les barbares. Il ne faut pas être difficile en Samogitie.

Je l'assurai que je me trouvais à merveille. Tout en lui parlant, je ne pouvais m'empêcher de le considérer avec une curiosité que je trouvais moi-même impertinente. Son regard avait quelque chose d'étrange qui me rappelait malgré moi celui de l'homme que la veille j'avais vu grimper sur l'arbre... — Mais quelle apparence, me disais-je, que M. le comte Szémioth grimpe aux arbres la nuit?

Il avait le front haut et bien développé, quoique un peu étroit. Ses traits étaient d'une grande régularité, seulement ses yeux étaient trop rapprochés, et il me sembla que d'une glandule lacrymale à l'autre il n'y avait pas la place d'un œil, comme l'exige le canon des sculpteurs grecs. Son regard était perçant. Nos yeux se rencontrèrent plusieurs fois malgré nous, et nous les détournions l'un et l'autre avec un certain embarras. Tout à coup le comte éclatant de rire s'écria : — Vous m'avez reconnu!

— Reconnu?

— Oui, vous m'avez surpris hier, faisant le franc polisson.

— Oh! monsieur le comte!...

— J'avais passé toute la journée très souffrant, enfermé dans mon cabinet. Le soir, me trouvant

mieux, je me suis promené dans le jardin. J'ai vu de la lumière chez vous, et j'ai cédé à un mouvement de curiosité... J'aurais dû me nommer et me présenter, mais la situation était si ridicule... J'ai eu honte et me suis enfui... Me pardonnez-vous de vous avoir dérangé au milieu de votre travail?

Tout cela était dit d'un ton qui voulait être badin; mais il rougissait et était évidemment mal à son aise. Je fis tout ce qui dépendait de moi pour lui persuader que je n'avais gardé aucune impression fâcheuse de cette première entrevue, et pour couper court à ce sujet je lui demandai s'il était vrai qu'il possédât le Catéchisme samogitien du père Lawicki.

— Cela se peut; mais, à vous dire la vérité, je ne connais pas trop la bibliothèque de mon père. Il aimait les vieux livres et les raretés. Moi, je ne lis guère que des ouvrages modernes; mais nous chercherons, Monsieur le professeur. Vous voulez donc que nous lisions l'Évangile en jmoude?

— Ne pensez-vous pas, Monsieur le comte, qu'une traduction des Écritures dans la langue de ce pays ne soit très désirable?

— Assurément; pourtant, si vous voulez bien me permettre une petite observation, je vous dirai que, parmi les gens qui ne savent d'autre langue que le jmoude, il n'y en a pas un seul qui sache lire.

— Peut-être, mais je demande à Votre Excellence[1] la permission de lui faire remarquer que la

1. *Siatelstvo*, Votre *Éclat lumineux*, c'est le titre qu'on donne à un comte.

plus grande des difficultés pour apprendre à lire, c'est le manque de livres. Quand les paysans samogitiens auront un texte imprimé, il voudront le lire, et ils apprendront à lire. C'est ce qui est arrivé déjà à bien des sauvages..., non que je veuille appliquer cette qualification aux habitants de ce pays... D'ailleurs, ajoutai-je, n'est-ce pas une chose déplorable qu'une langue disparaisse sans laisser de traces? Depuis une trentaine d'années, le *prussien* n'est plus qu'une langue morte. La dernière personne qui savait le *cornique* est morte l'autre jour...

— Triste! interrompit le comte. Alexandre de Humboldt racontait à mon père qu'il avait connu en Amérique un perroquet qui seul savait quelques mots de la langue d'une tribu aujourd'hui entièrement détruite par la petite vérole. Voulez-vous permettre qu'on apporte le thé ici?

Pendant que nous prenions le thé, la conversation roula sur la langue jmoude. Le comte blâmait la manière dont les Allemands ont imprimé le lithuanien, et il avait raison. — Votre alphabet, disait-il, ne convient pas à notre langue. Vous n'avez ni notre J, ni notre L, ni notre Y, ni notre Ë. J'ai une collection de *daïnos* publiée l'année passée à Kœnigsberg, et j'ai toutes les peines du monde à deviner les mots, tant ils sont étrangement figurés.

— Votre Excellence parle sans doute des daïnos de Lessner?

— Oui. C'est de la poésie bien plate, n'est-ce pas?

— Peut-être eût-il trouvé mieux. Je conviens que,

tel qu'il est, ce recueil n'a qu'un intérêt purement philologique; mais je crois qu'en cherchant bien on parviendrait à recueillir des fleurs plus suaves parmi vos poésies populaires.

— Hélas! j'en doute fort, malgré tout mon patriotisme.

— Il y a quelques semaines, on m'a donné à Wilno une ballade vraiment belle, de plus historique... La poésie en est remarquable... Me permettriez-vous de vous la lire? Je l'ai dans mon portefeuille.

— Très volontiers.

Il s'enfonça dans son fauteuil après m'avoir demandé la permission de fumer.

— Je ne comprends la poésie qu'en fumant, dit-il.

— Cela est intitulé *les Trois Fils de Boudrys*.

— *Les Trois Fils de Boudrys?* s'écria le comte avec un mouvement de surprise.

— Oui. Boudrys, Votre Excellence le sait mieux que moi, est un personnage historique.

Le comte me regardait fixement avec son regard singulier. Quelque chose d'indéfinissable, à la fois timide et farouche, qui produisait une impression presque pénible, quand on n'y était pas habitué. Je me hâtai de lire pour y échapper.

« Les Trois Fils de Boudrys

« Dans la cour de son château, le vieux Boudrys appelle ses trois fils, trois vrais Lithuaniens comme lui. Il leur dit : — Enfants, faites manger vos che-

vaux de guerre, apprêtez vos selles; aiguisez vos sabres et vos javelines.

» On dit qu'à Wilno la guerre est déclarée contre les trois coins du monde. Olgerd marchera contre les Russes; Skirghello contre nos voisins les Polonais; Keystut tombera sur les Teutons[1].

» Vous êtes jeunes, forts, hardis, allez combattre : que les dieux de la Lithuanie vous protègent! Cette année je ne ferai pas campagne, mais je veux vous donner un conseil. Vous êtes trois, trois routes s'ouvrent à vous.

» Qu'un de vous accompagne Olgerd en Russie, aux bords du lac Ilmen, sous les murs de Novgorod. Les peaux d'hermine, les étoffes brochées s'y trouvent à foison. Chez les marchands autant de roubles que de glaçons dans le fleuve.

» Que le second suive Keystut dans sa chevauchée. Qu'il mette en pièces la racaille porte-croix! L'ambre, là, c'est leur sable de mer; leurs draps, par leur lustre et leurs couleurs, sont sans pareils. Il y a des rubis dans les vêtements de leurs prêtres.

» Que le troisième passe le Niémen avec Skirghello. De l'autre côté, il trouvera de vils instruments de labourage. En revanche, il pourra choisir de bonnes lances, de forts boucliers, et il m'en ramènera une bru.

» Les filles de Pologne, enfants, sont les plus belles de nos captives. Folâtres comme des chattes,

1. Les chevaliers de l'ordre Teutonique.

blanches comme de la crème! sous leurs noirs sourcils, leurs yeux brillent comme deux étoiles.

» Quand j'étais jeune, il y a un demi-siècle, j'ai ramené de Pologne une belle captive qui fut ma femme. Depuis longtemps, elle n'est plus, mais je ne puis regarder de ce côté du foyer sans penser à elle!

» Il donne sa bénédiction aux jeunes gens, qui déjà sont armés et en selle. Ils partent; l'automne vient, puis l'hiver..., ils ne reviennent pas. Déjà le vieux Boudrys les tient pour morts.

» Vient une tourmente de neige; un cavalier s'approche, couvrant de sa bourka[1] noire quelque précieux fardeau. — C'est un sac, dit Boudrys. Il est plein de roubles de Novgorod?... — Non, père. Je vous amène une bru de Pologne.

» Au milieu d'une tourmente de neige, un cavalier s'approche et sa bourka se gonfle sur quelque précieux fardeau. — Qu'est cela, enfant? De l'ambre jaune d'Allemagne? — Non père. Je vous amène une bru de Pologne.

» La neige tombe en rafales; un cavalier s'avance cachant sous sa bourka quelque fardeau précieux... Mais avant qu'il ait montré son butin, Boudrys a convié ses amis à une troisième noce. »

— Bravo! Monsieur le professeur, s'écria le comte : vous prononcez le jmoude à merveille; mais qui vous a communiqué cette jolie daïna?

1. Manteau de feutre.

— Une demoiselle dont j'ai eu l'honneur de faire la connaissance à Wilno, chez la princesse Katazyna Paç.

— Et vous l'appelez?

— La *panna* Iwinska.

— Mademoiselle Ioulka[1]! s'écria le comte. La petite folle! J'aurais dû la deviner! Mon cher professeur, vous savez le jmoude et toutes les langues savantes, vous avez lu tous les vieux livres, mais vous vous êtes laissé mystifier par une petite fille qui n'a lu que des romans. Elle vous a traduit, en jmoude plus ou moins correct, une des jolies ballades de Miçkiewicz, que vous n'avez pas lue, parce qu'elle n'est pas plus vieille que moi. Si vous le désirez, je vais vous la montrer en polonais, ou si vous préférez une excellente traduction russe, je vous donnerai Pouchkine.

J'avoue que je demeurai tout interdit. Quelle joie pour le professeur de Dorpat, si j'avais publié comme originale la daïna des fils de Boudrys!

Au lieu de s'amuser de mon embarras, le comte, avec une exquise politesse, se hâta de détourner la conversation.

— Ainsi, dit-il, vous connaissez mademoiselle Ioulka?

— J'ai eu l'honneur de lui être présenté.

— Et qu'en pensez-vous? Soyez franc.

— C'est une demoiselle fort aimable.

1. Julienne.

— Cela vous plaît à dire.

— Elle est très jolie.

— Hon!

— Comment! n'a-t-elle pas les plus beaux yeux du monde?

— Oui...

— Une peau d'une blancheur vraiment extraordinaire... Je me rappelle un ghazel persan où un amant célèbre la finesse de la peau de sa maîtresse. « Quand elle boit du vin rouge, dit-il, on le voit passer le long de sa gorge. » La *panna* Iwinska m'a fait penser à ces vers persans.

— Peut-être mademoiselle Ioulka présente-t-elle ce phénomène, mais je ne sais trop si elle a du sang dans les veines... Elle n'a point de cœur!... Elle est blanche comme la neige et froide comme elle!...

Il se leva et se promena quelque temps par la chambre sans parler, et, comme il me semblait, pour cacher son émotion; puis, s'arrêtant tout à coup :

— Pardon, dit-il; nous parlions, je crois, de poésies populaires...

— En effet, Monsieur le comte.

— Il faut convenir après tout qu'elle a très joliment traduit Miçkiewicz... « Folâtre comme une chatte... blanche comme la crème... ses yeux brillent comme deux étoiles... » C'est son portrait. Ne trouvez-vous pas?

— Tout à fait, Monsieur le comte.

— Et quant à cette espièglerie... très déplacée

sans doute... la pauvre enfant s'ennuie chez une vieille tante... Elle mène une vie de couvent.

— A Wilno, elle allait dans le monde. Je l'ai vue dans un bal donné par les officiers du régiment de...

— Ah !... oui, de jeunes officiers, voilà la société qui lui convient... Rire avec l'un, médire avec l'autre, faire des coquetteries à tous... Voulez-vous voir la bibliothèque de mon père, Monsieur le professeur?

Je le suivis jusqu'à une grande galerie où il y avait beaucoup de livres bien reliés, mais rarement ouverts, comme on en pouvait juger à la poussière qui en couvrait les tranches. Qu'on juge de ma joie lorsqu'un des premiers volumes que je tirai d'une armoire se trouva être le *Catechismus Samogiticus !* Je ne pus m'empêcher de jeter un cri de plaisir. Il faut qu'une sorte de mystérieuse attraction exerce son influence à notre insu... Le comte prit le livre, et, après l'avoir feuilleté négligemment, écrivit sur la garde : *A M. le professeur Wittembach, offert par Michel Szémioth.* Je ne saurais exprimer ici le transport de ma reconnaissance, et je me promis mentalement qu'après ma mort ce livre précieux ferait l'ornement de la bibliothèque de l'université où j'ai pris mes grades.

— Veuillez considérer cette bibliothèque comme votre cabinet de travail, me dit le comte, vous n'y serez jamais dérangé.

III

Le lendemain, après le déjeuner, le comte me proposa de faire une promenade. Il s'agissait de visiter un *kapas* (c'est ainsi que les Lithuaniens appellent les tumulus auxquels les Russes donnent le nom de *kourgâne*) très célèbre dans le pays, parce qu'autrefois les poètes et les sorciers, c'était tout un, s'y réunissaient en certaines occasions solennelles. — J'ai, me dit-il, un cheval fort doux à vous offrir; je regrette de ne pouvoir vous mener en calèche; mais en vérité le chemin où nous allons nous engager n'est nullement carrossable.

J'aurais préféré demeurer dans la bibliothèque à prendre des notes, mais je ne crus pas devoir exprimer un autre désir que celui de mon généreux hôte, et j'acceptai. Les chevaux nous attendaient au bas du perron; dans la cour, un valet tenait un chien en laisse. Le comte s'arrêta un instant, et, se tournant vers moi : — Monsieur le professeur, vous connaissez-vous en chiens?

— Fort peu, Votre Excellence.

— Le staroste de Zorany, où j'ai une terre, m'envoie cet épagneul, dont il dit merveille. Permettez-vous que je le voie? Il appela le valet, qui lui amena le chien. C'était une fort belle bête. Déjà familiarisé avec cet homme, le chien sautait gaiement et semblait plein de feu; mais à quelques pas du comte il mit la queue entre les jambes, se rejeta en arrière et parut frappé d'une terreur subite. Le comte le ca-

ressa, ce qui le fit hurler d'une façon lamentable, et après l'avoir considéré quelque temps avec l'œil d'un connaisseur il dit : — Je crois qu'il sera bon. Qu'on en ait soin. — Puis il se mit en selle.

— Monsieur le professeur, me dit le comte, dès que nous fûmes dans l'avenue du château, vous venez de voir la peur de ce chien. J'ai voulu que vous en fussiez témoin par vous-même... En votre qualité de savant, vous devez expliquer les énigmes... Pourquoi les animaux ont-ils peur de moi?

— En vérité, Monsieur le comte, vous me faites l'honneur de me prendre pour un Œdipe. Je ne suis qu'un pauvre professeur de linguistique comparée. Il se pourrait...

— Notez, interrompit-il, que je ne bats jamais les chevaux ni les chiens. Je me ferais scrupule de donner un coup de fouet à une pauvre bête qui fait une sottise sans le savoir. Pourtant vous ne sauriez croire l'aversion que j'inspire aux chevaux et aux chiens. Pour les habituer à moi, il me faut deux fois plus de peine et deux fois plus de temps que n'en mettrait un autre. Tenez, le cheval que vous montez, j'ai été longtemps avant de le réduire; maintenant il est doux comme un mouton.

— Je crois, Monsieur le comte, que les animaux sont physionomistes, et qu'ils découvrent tout de suite si une personne qu'ils voient pour la première fois a ou non du goût pour eux. Je soupçonne que vous n'aimez les animaux que pour les services qu'ils vous rendent; au contraire quelques personnes ont

une partialité naturelle pour certaines bêtes, qui s'en aperçoivent à l'instant. Pour moi, par exemple, j'ai depuis mon enfance une prédilection instinctive pour les chats. Rarement ils s'enfuient quand je m'approche pour les caresser; jamais un chat ne m'a griffé.

— Cela est fort possible, dit le comte. En effet, je n'ai pas ce qui s'appelle du goût pour les animaux... Ils ne valent guère mieux que les hommes... Je vous mène, Monsieur le professeur, dans une forêt où, à cette heure, existe florissant l'empire des bêtes, la *matecznik*, la grande matrice, la grande fabrique des êtres. Oui, selon nos traditions nationales, personne n'en a sondé les profondeurs, personne n'a pu atteindre le centre de ces bois et de ces marécages, excepté, bien entendu, MM. les poètes et les sorciers, qui pénètrent partout. Là vivent en république les animaux... ou sous un gouvernement constitutionnel, je ne saurais dire lequel des deux. Les lions, les ours, les élans, les *joubrs*, ce sont nos urus, tout cela fait très bon ménage. Le mammouth, qui s'est conservé là, jouit d'une très grande considération. Il est, je crois, maréchal de la diète. Ils ont une police très sévère, et quand ils trouvent quelque bête vicieuse, ils la jugent et l'exilent. Elle tombe alors de fièvre en chaud mal. Elle est obligée de s'aventurer dans le pays des hommes. Peu en réchappent[1].

1. Voir *Messire Thaddée*, de Miçkiewicz ; — *la Pologne captive*, de M. Charles Edmond.

— Fort curieuse légende, m'écriai-je; mais, Monsieur le comte, vous parlez de l'urus; ce noble animal que César a décrit dans ses *Commentaires*, et que les rois mérovingiens chassaient dans la forêt de Compiègne, existe-t-il réellement encore en Lithuanie, ainsi que je l'ai ouï dire?

— Assurément. Mon père a tué lui-même un joubr, avec une permission du gouvernement, bien entendu. Vous avez pu en voir la tête dans la grande salle. Moi, je n'en ai jamais vu, je crois que les joubrs sont très rares. En revanche, nous avons ici des loups et des ours à foison. C'est pour une rencontre possible avec un de ces messieurs que j'ai apporté cet instrument (il montrait une *tchékhole*[1] circassienne qu'il avait en bandoulière), et mon groom porte à l'arçon une carabine à deux coups.

Nous commencions à nous engager dans la forêt. Bientôt le sentier fort étroit que nous suivions disparut. A tout moment, nous étions obligés de tourner autour d'arbres énormes, dont les branches basses nous barraient le passage. Quelques-uns, morts de vieillesse et renversés, nous présentaient comme un rempart couronné par une ligne de chevaux de frise impossible à franchir. Ailleurs, nous rencontrions des mares profondes couvertes de nénuphars et de lentilles d'eau. Plus loin, nous voyions des clairières dont l'herbe brillait comme des émeraudes; mais malheur à qui s'y aventurerait, car

1. Étui de fusil circassien.

cette riche et trompeuse végétation cache d'ordinaire des gouffres de boue où cheval et cavalier disparaîtraient à jamais... Les difficultés de la route avaient interrompu notre conversation. Je mettais tous mes soins à suivre le comte, et j'admirais l'imperturbable sagacité avec laquelle il se guidait sans boussole, et retrouvait toujours la direction idéale qu'il fallait suivre pour arriver au kapas. Il était évident qu'il avait longtemps chassé dans ces forêts sauvages.

Nous aperçûmes enfin le tumulus au centre d'une large clairière. Il était fort élevé, entouré d'un fossé encore bien reconnaissable malgré les broussailles et les éboulements. Il paraît qu'on l'avait déjà fouillé. Au sommet, je remarquai les restes d'une construction en pierres, dont quelques-unes étaient calcinées. Une quantité notable de cendres mêlées de charbon et çà et là des tessons de poteries grossières attestaient qu'on avait entretenu du feu au sommet du tumulus pendant un temps considérable. Si on ajoute foi aux traditions vulgaires, des sacrifices humains auraient été célébrés autrefois sur les kapas; mais il n'y a guère de religion éteinte à laquelle on n'ait imputé ces rites abominables, et je doute qu'on pût justifier pareille opinion à l'égard des anciens Lithuaniens par des témoignages historiques.

Nous descendions le tumulus, le comte et moi, pour retrouver nos chevaux que nous avions laissés de l'autre côté du fossé, lorsque nous vîmes s'avan-

cer vers nous une vieille femme s'appuyant sur un bâton et tenant une corbeille à la main. — Mes bons seigneurs, nous dit-elle en nous joignant, veuillez me faire la charité pour l'amour du bon Dieu. Donnez-moi de quoi acheter un verre d'eau-de-vie pour réchauffer mon pauvre corps.

Le comte lui jeta une pièce d'argent et lui demanda ce qu'elle faisait dans le bois, si loin de tout endroit habité. Pour toute réponse, elle lui montra son panier, qui était rempli de champignons. Bien que mes connaissances en botanique soient fort bornées, il me sembla que plusieurs de ces champignons appartenaient à des espèces vénéneuses. — Bonne femme, lui dis-je, vous ne comptez pas, j'espère, manger cela?

— Mon bon seigneur, répondit la vieille avec un sourire triste, les pauvres gens mangent tout ce que le bon Dieu leur donne.

— Vous ne connaissez pas nos estomacs lithuaniens, reprit le comte; ils sont doublés de fer-blanc. Nos paysans mangent tous les champignons qu'ils trouvent, et ne s'en portent que mieux.

— Empêchez-la du moins de goûter de l'*agaricus necator* que je vois dans son panier, m'écriai-je.

Et j'étendis la main pour prendre un champignon des plus vénéneux; mais la vieille retira vivement le panier. — Prends garde, dit-elle d'un ton d'effroi; ils sont gardés... *Pirkuns! Pirkuns!*

Pirkuns, pour le dire en passant, est le nom sa-

mogitien de la divinité que les Russes appellent *Péroune;* c'est le Jupiter *tonans* des Slaves. Si je fus surpris d'entendre la vieille invoquer un dieu du paganisme, je le fus bien davantage de voir les champignons se soulever. La tête noire d'un serpent en sortit et s'éleva d'un pied au moins hors du panier. Je fis un saut en arrière, et le comte cracha par-dessus son épaule selon l'habitude superstitieuse des Slaves, qui croient détourner ainsi les maléfices, à l'exemple des anciens Romains. La vieille posa le panier à terre, s'accroupit à côté, puis, la main étendue vers le serpent, elle prononça quelques mots inintelligibles qui avaient l'air d'une incantation. Le serpent demeura immobile pendant une minute, puis, s'enroulant autour du bras décharné de la vieille, disparut dans la manche de sa capote en peau de mouton, qui, avec une mauvaise chemise, composait, je crois, tout le costume de cette Circé lithuanienne. La vieille nous regardait avec un petit rire de triomphe, comme un escamoteur qui vient d'exécuter un tour difficile. Il y avait dans sa physionomie ce mélange de finesse et de stupidité qui n'est pas rare chez les prétendus sorciers, pour la plupart à la fois dupes et fripons.

— Voici, me dit le comte en allemand, un échantillon de *couleur locale;* une sorcière qui charme un serpent, au pied d'un kapas, en présence d'un savant professeur et d'un ignorant gentilhomme lithuanien. Cela ferait un joli sujet de tableau de genre pour votre compatriote Knauss... Avez-vous envie de vous

faire tirer votre bonne aventure? Vous avez ici une belle occasion.

Je lui répondis que je me garderais bien d'encourager de semblables pratiques. — J'aime mieux, ajoutai-je, lui demander si elle ne sait pas quelque détail sur la curieuse tradition dont vous m'avez parlé. — Bonne femme, dis-je à la vieille, n'as-tu pas entendu parler d'un canton de cette forêt où les bêtes vivent en communauté, ignorant l'empire de l'homme?

La vieille fit un signe de tête affirmatif, et avec son petit rire moitié niais, moitié malin : — J'en viens, dit-elle. Les bêtes ont perdu leur roi. *Noble*, le lion, est mort; les bêtes vont élire un autre roi. Vas-y, tu seras roi peut-être.

— Que dis-tu là, la mère? s'écria le comte, éclatant de rire. Sais-tu bien à qui tu parles? Tu ne sais donc pas que monsieur est... (comment diable dit-on un professeur en jmoude?) monsieur est un grand savant, un sage, un *waïdelote*[1].

La vieille le regarda avec attention. — J'ai tort, dit-elle; c'est toi qui dois aller là-bas. Tu seras leur roi, non pas lui; tu es grand, tu es fort, tu as griffes et dents...

— Que dites-vous des épigrammes qu'elle nous décoche? me dit le comte... Tu sais le chemin, ma petite mère? lui demanda-t-il.

Elle lui indiqua de la main une partie de la forêt.

1. Mauvaise traduction du mot professeur. Les *waïdelotes* étaient des bardes lithuaniens.

— Oui-da? reprit le comte, et le marais, comment fais-tu pour le traverser? — Vous saurez, Monsieur le professeur, que du côté qu'elle indique est un marais infranchissable, un lac de boue liquide recouvert d'herbe verte. L'année dernière, un cerf blessé par moi s'est jeté dans ce diable de marécage. Je l'ai vu s'enfoncer lentement, lentement... Au bout de deux minutes, je ne voyais plus que son bois; bientôt tout a disparu, et deux de mes chiens avec lui.

— Mais moi je ne suis pas lourde, dit la vieille en ricanant.

— Je crois que tu traverses le marécage sans peine, sur un manche à balai.

Un éclair de colère brilla dans les yeux de la vieille. — Mon bon seigneur, dit-elle en reprenant le ton traînant et nasillard des mendiants, n'aurais-tu pas une pipe de tabac à donner à une pauvre femme? Tu ferais mieux, ajouta-t-elle en baissant la voix, de chercher le passage du marais, que d'aller à Dowghielly.

— Dowghielly! s'écria le comte en rougissant. Que veux-tu dire?

Je ne pus m'empêcher de remarquer que ce mot produisait sur lui un effet singulier. Il était évidemment embarrassé; il baissa la tête, et, afin de cacher son trouble, se donna beaucoup de peine pour ouvrir son sac à tabac, suspendu à la poignée de son couteau de chasse.

— Non, ne va pas à Dowghielly, reprit la vieille. La petite colombe blanche n'est pas ton fait. N'est-ce pas, Pirkuns? — En ce moment, la tête du serpent sortit par le collet de la vieille capote et s'allongea jusqu'à l'oreille de sa maîtresse. Le reptile, dressé sans doute à ce manège, remuait les mâchoires comme s'il parlait. — Il dit que j'ai raison, ajouta la vieille.

Le comte lui mit dans la main une poignée de tabac. — Tu me connais? lui demanda-t-il.

— Non, mon bon seigneur.

— Je suis le propriétaire de Médintiltas. Viens me voir un de ces jours. Je te donnerai du tabac et de l'eau-de-vie.

La vieille lui baisa la main, et s'éloigna à grands pas. En un instant, nous l'eûmes perdue de vue. Le comte demeurait pensif, nouant et dénouant les cordons de son sac, sans trop savoir ce qu'il faisait.

— Monsieur le professeur, me dit-il après un assez long silence, vous allez vous moquer de moi. Cette vieille drôlesse me connaît mieux qu'elle ne le prétend, et le chemin qu'elle vient de me montrer... Après tout, il n'y a rien de bien étonnant dans tout cela. Je suis connu dans le pays comme le loup blanc. La coquine m'a vu plus d'une fois sur le chemin du château de Dowghielly... Il y a là une demoiselle à marier; elle a conclu que j'en étais amoureux... Puis quelque joli garçon lui aura graissé la patte pour qu'elle m'annonçât sinistre aventure...

Tout cela saute aux yeux; pourtant... malgré moi, ses paroles me touchent. J'en suis presque effrayé... Vous riez et vous avez raison... La vérité est que j'avais projeté d'aller demander à dîner au château de Dowghielly, et maintenant j'hésite... Je suis un grand fou! Voyons, Monsieur le professeur, décidez vous-même. Irons-nous?

— Je me garderai bien d'avoir un avis, lui répondis-je en riant. En matière de mariage, je ne donne jamais de conseil.

Nous avions rejoint nos chevaux. Le comte sauta lestement en selle, et, laissant tomber les rênes, il s'écria : — Le cheval choisira pour nous. — Le cheval n'hésita pas; il entra sur-le-champ dans un petit sentier qui, après plusieurs détours, tomba dans une route ferrée, et cette route menait à Dowghielly. Une demi-heure après, nous étions au perron du château.

Au bruit que firent nos chevaux, une jolie tête blonde se montra à une fenêtre entre deux rideaux. Je reconnus la perfide traductrice de Miçkiewicz. — Soyez le bienvenu, dit-elle. Vous ne pouviez venir plus à propos, comte Szémioth. Il m'arrive à l'instant une robe de Paris. Vous ne me reconnaîtrez pas, tant je serai belle.

Les rideaux se refermèrent. En montant le perron, le comte disait entre ses dents. — Assurément, ce n'est pas pour moi qu'elle étrennait cette robe...

Il me présenta à Madame Dowghiello, la tante de

la *panna* Iwinska, qui me reçut fort obligeamment et me parla de mes derniers articles dans la *Gazette scientifique et littéraire* de Kœnigsberg.

— Monsieur le professeur, dit le comte, vient se plaindre à vous de mademoiselle Julienne, qui lui a joué un tour très méchant.

— C'est une enfant, Monsieur le professeur. Il faut lui pardonner. Souvent elle me désespère avec ses folies. A seize ans, moi, j'étais plus raisonnable qu'elle ne l'est à vingt; mais c'est une bonne fille au fond, et elle a toutes les qualités solides. Elle est très bonne musicienne, elle peint divinement les fleurs, elle parle également bien le français, l'allemand et l'italien... Elle brode...

— Et elle fait des vers jmoudes! ajouta le comte en riant.

— Elle en est incapable! s'écria madame Dowghiello, à qui il fallut expliquer l'espièglerie de sa nièce.

Madame Dowghiello était instruite et connaissait les antiquités de son pays. Sa conversation me plut singulièrement. Elle lisait beaucoup nos revues allemandes, et avait des notions très saines sur la linguistique. J'avoue que je ne m'aperçus pas du temps que mademoiselle Iwinska mit à s'habiller; mais il parut long au comte Szémioth, qui se levait, se rasseyait, regardait à la fenêtre, et tambourinait de ses doigts sur les vitres comme un homme qui perd patience.

Enfin au bout de trois quarts d'heure parut, suivie de sa gouvernante française, mademoiselle Julienne, portant avec grâce et fierté une robe dont la description exigerait des connaissances bien supérieures aux miennes.

— Ne suis-je pas belle? demanda-t-elle au comte en tournant lentement sur elle-même pour qu'il pût la voir de tous les côtés. Elle ne regardait ni le comte ni moi, elle regardait sa robe.

— Comment, Ioulka, dit madame Dowghiello, tu ne dis pas bonjour à Monsieur le professeur, qui se plaint de toi?

— Ah! Monsieur le professeur! s'écria-t-elle avec une petite moue charmante, qu'ai-je donc fait? Est-ce que vous allez me mettre en pénitence?

— Nous nous y mettrions nous-mêmes, Mademoiselle, lui répondis-je, si nous nous privions de votre présence. Je suis loin de me plaindre; je me félicite au contraire d'avoir appris, grâce à vous, que la muse lithuanienne renaît plus brillante que jamais.

Elle baissa la tête, et mettant ses mains devant son visage, en prenant soin de ne pas déranger ses cheveux. — Pardonnez-moi, je ne le ferai plus! dit-elle du ton d'un enfant qui vient de voler des confitures.

— Je ne vous pardonnerai, chère Pani, lui dis-je, que lorsque vous aurez rempli certaine promesse que vous avez bien voulu me faire à Wilno, chez la princesse Katazyna Paç.

— Quelle promesse? dit-elle, relevant la tête et en riant.

— Vous l'avez déjà oubliée? Vous m'avez promis que, si nous nous rencontrions en Samogitie, vous me feriez voir une certaine danse du pays dont vous disiez merveille.

— Oh! la roussalka! J'y suis ravissante et voilà justement l'homme qu'il me faut.

Elle courut à une table où il y avait des cahiers de musique, en feuilleta un précipitamment, le mit sur le pupitre d'un piano, et s'adressant à sa gouvernante : — Tenez, chère amie, *allegro presto*. — Et elle joua elle-même, sans s'asseoir, la ritournelle pour indiquer le mouvement. — Avancez ici, comte Michel, vous êtes trop Lithuanien pour ne pas bien danser la roussalka...; mais dansez comme un paysan, entendez-vous?

Madame Dowghiello essaya d'une remontrance, mais en vain. Le comte et moi nous insistâmes. Il avait ses raisons, car son rôle dans ce pas était des plus agréables, comme l'on verra bientôt. La gouvernante, après quelques essais, dit qu'elle croyait pouvoir jouer cette espèce de valse, quelque étrange qu'elle fût, et mademoiselle Iwinska, ayant rangé quelques chaises et une table qui auraient pu la gêner, prit son cavalier par le collet de l'habit et l'amena au milieu du salon. — Vous saurez, Monsieur le professeur, que je suis une roussalka, pour vous servir. — Elle fit une grande révérence. — Une

roussalka est une nymphe des eaux. Il y en a une dans toutes ces mares pleines d'eau noire qui embellissent nos forêts. Ne vous en approchez pas! La roussalka sort, encore plus jolie que moi, si c'est possible; elle vous emporte au fond, où selon toute apparence elle vous croque...

— Une vraie sirène! m'écriai-je.

— Lui, continua mademoiselle Iwinska en montrant le comte Szémioth, est un jeune pêcheur, fort niais, qui s'expose à mes griffes, et moi, pour faire durer le plaisir, je vais le fasciner en dansant un peu autour de lui... Ah! mais pour bien faire il me faudrait une sarafane[1]. Quel dommage!... Vous voudrez bien excuser cette robe, qui n'a pas de caractère, pas de couleur locale... Oh! et j'ai des souliers, impossible de danser la roussalka avec des souliers!... et à talons encore!

Elle souleva sa robe, et, secouant avec beaucoup de grâce un joli petit pied, au risque de montrer un peu sa jambe, elle envoya son soulier au bout du salon. L'autre suivit le premier, et elle resta sur le parquet avec ses bas de soie. — Tout est prêt, dit-elle à la gouvernante. — Et la danse commença.

La roussalka tourne et retourne autour de son cavalier. Il étend les bras pour la saisir, elle passe par-dessous lui et lui échappe. Cela est très gracieux, et la musique a du mouvement et de l'originalité. La figure se termine lorsque le cavalier,

1. Robe des paysannes, sans corsage.

croyant saisir la roussalka pour lui donner un baiser, elle fait un bond, le frappe sur l'épaule, et il tombe à ses pieds comme mort... Mais le comte improvisa une variante, qui fut d'étreindre l'espiègle dans ses bras et de l'embrasser bel et bien. Mademoiselle Iwinska poussa un petit cri, rougit beaucoup et alla tomber sur un canapé d'un air boudeur, en se plaignant qu'il l'eût serrée, comme un ours qu'il était. Je vis que la comparaison ne plut pas au comte, car elle lui rappelait un malheur de famille; son front se rembrunit. Pour moi, je remerciai vivement mademoiselle Iwinska, et donnai des éloges à sa danse, qui me parut avoir un caractère tout antique, rappelant les danses sacrées des Grecs. Je fus interrompu par un domestique annonçant le général et la princesse Véliaminof. Mademoiselle Iwinska fit un bond du canapé à ses souliers, y enfonça à la hâte ses petits pieds et courut au-devant de la princesse, à qui elle fit coup sur coup deux profondes révérences. Je remarquai qu'à chacune elle relevait adroitement le quartier de son soulier. Le général amenait deux aides de camp, et, comme nous, venait demander la fortune du pot. Dans tout autre pays, je pense qu'une maîtresse de maison eût été un peu embarrassée de recevoir à la fois six hôtes inattendus et de bon appétit; mais telle est l'abondance et l'hospitalité des maisons lithuaniennes que le dîner ne fut pas retardé, je pense, de plus d'une demi-heure. Seulement il y avait trop de pâtés chauds et froids.

IV

Le dîner fut fort gai. Le général nous donna des détails très intéressants sur les langues qui se parlent dans le Caucase, et dont les unes sont *âryennes* et les autres *touraniennes*, bien qu'entre les différentes peuplades il y ait une remarquable conformité de mœurs et de coutumes. Je fus obligé moi-même de parler de mes voyages, parce que le comte Szémioth m'ayant félicité sur la manière dont je montais à cheval, et ayant dit qu'il n'avait jamais rencontré de ministre ni de professeur qui pût fournir si lestement une traite telle que celle que nous venions de faire, je dus lui expliquer que, chargé par la Société biblique d'un travail sur la langue des *Charruas*, j'avais passé trois ans et demi dans la république de l'Uruguay, presque toujours à cheval et vivant dans les pampas, parmi les Indiens. C'est ainsi que je fus conduit à raconter qu'ayant été trois jours égaré dans ces plaines sans fin, n'ayant pas de vivres ni d'eau, j'avais été réduit à faire comme les *gauchos* qui m'accompagnaient, c'est-à-dire à saigner mon cheval et à boire son sang.

Toutes les dames poussèrent un cri d'horreur. Le général remarqua que les Kalmouks en usaient de même en de semblables extrémités. Le comte me demanda comment j'avais trouvé cette boisson.

— Moralement, répondis-je, elle me répugnait fort; mais physiquement je m'en trouvai fort bien,

et c'est à elle que je dois l'honneur de dîner ici aujourd'hui. Beaucoup d'Européens, je veux dire de blancs, qui ont longtemps vécu avec les Indiens, s'y habituent et même y prennent goût. Mon excellent ami, don Fructuoso Rivero, président de la république, perd rarement l'occasion de le satisfaire. Je me souviens qu'un jour, allant au congrès en grand uniforme, il passa devant un *rancho* où l'on saignait un poulain. Il s'arrêta, descendit de cheval pour demander un *chupon*, une sucée, après quoi il prononça un de ses plus éloquents discours.

— C'est un affreux monstre que votre président! s'écria mademoiselle Iwinska.

— Pardonnez-moi, chère Pani, luis dis-je, c'est un homme très distingué, d'un esprit supérieur. Il parle merveilleusement plusieurs langues indiennes fort difficiles, surtout le *charrua*, à cause des innombrables formes que prend le verbe, selon son régime direct ou indirect, et même selon les rapports sociaux existant entre les personnes qui le parlent.

J'allais donner quelques détails assez curieux sur le mécanisme du verbe *charrua*, mais le comte m'interrompit pour me demander où il fallait saigner les chevaux quand on voulait boire leur sang.

— Pour l'amour de Dieu, mon cher professeur, s'écria mademoiselle Iwinska avec un air de frayeur comique, ne le lui dites pas. Il est homme à tuer toute son écurie, et à nous manger nous-mêmes quand il n'aura plus de chevaux.

Sur cette saillie, les dames quittèrent la table en riant, pour aller préparer le thé et le café, tandis que nous fumerions. Au bout d'un quart d'heure, on envoya demander au salon M. le général. Nous voulions le suivre tous ; mais on nous dit que ces dames ne voulaient qu'un homme à la fois. Bientôt nous entendîmes au salon de grands éclats de rire et des battements de main. — Mademoiselle Ioulka fait des siennes, dit le comte. — On vint le demander lui-même ; nouveaux rires, nouveaux applaudissements. Ce fut mon tour après lui. Quand j'entrai dans le salon, toutes les figures avaient pris un semblant de gravité qui n'était pas de trop bon augure. Je m'attendais à quelque niche.

— Monsieur le professeur, me dit le général de son air le plus officiel, ces dames prétendent que nous avons fait trop d'accueil à leur champagne, et ne veulent nous admettre auprès d'elles qu'après une épreuve. Il s'agit de s'en aller les yeux bandés du milieu du salon à cette muraille, et de la toucher du doigt. Vous voyez que la chose est simple, il suffit de marcher droit. Êtes-vous en état d'observer la ligne droite ?

— Je le pense, Monsieur le général.

Aussitôt mademoiselle Iwinska me jeta un mouchoir sur les yeux et le serra de toute sa force par derrière. — Vous êtes au milieu du salon, dit-elle, étendez la main... Bon ! Je parie que vous ne toucherez pas la muraille.

— En avant, marche! dit le général.

Il n'y avait que cinq ou six pas à faire. Je m'avançai fort lentement, persuadé que je rencontrerais quelque corde ou quelque tabouret, traîtreusement placé sur mon chemin pour me faire trébucher. J'entendais des rires étouffés qui augmentaient mon embarras. Enfin je me croyais tout à fait près du mur lorsque mon doigt, que j'étendais en avant, entra tout à coup dans quelque chose de froid et de visqueux. Je fis une grimace et un saut en arrière, qui fit éclater tous les assistants. J'arrachai mon bandeau, et j'aperçus près de moi mademoiselle Iwinska tenant un pot de miel ou j'avais fourré le doigt, croyant toucher la muraille. Ma consolation fut de voir les deux aides de camp passer par la même épreuve, et ne pas faire meilleure contenance que moi.

Pendant le reste de la soirée, mademoiselle Iwinska ne cessa de donner carrière à son humeur folâtre. Toujours moqueuse, toujours espiègle, elle prenait tantôt l'un, tantôt l'autre pour objet de ses plaisanteries. Je remarquai cependant qu'elle s'adressait le plus souvent au comte, qui, je dois le dire, ne se piquait jamais, et même semblait prendre plaisir à ses agaceries. Au contraire, quand elle s'attaquait à l'un des aides de camp, il fronçait le sourcil, et je voyais son œil briller de ce feu sombre qui en réalité avait quelque chose d'effrayant. « Folâtre comme une chatte et blanche comme la crème. » Il me semblait

qu'en écrivant ce vers Miçkiewicz avait voulu faire le portrait de la *panna* Iwinska.

V

On se retira assez tard. Dans beaucoup de grandes maisons lithuaniennes, on voit une argenterie magnifique, de beaux meubles, des tapis de Perse précieux, et il n'y a pas, comme dans notre chère Allemagne, de bons lits de plume à offrir à un hôte fatigué. Riche ou pauvre, gentilhomme ou paysan, un Slave sait fort bien dormir sur une planche. Le château de Dowghielly ne faisait point exception à la règle générale. Dans la chambre où l'on nous conduisit, le comte et moi, il n'y avait que deux canapés recouverts en maroquin. Cela ne m'effrayait guère, car dans mes voyages j'avais couché souvent sur la terre nue, et je me moquai un peu des exclamations du comte sur le manque de civilisation de ses compatriotes. Un domestique vint nous tirer nos bottes et nous donna des robes de chambre et des pantoufles. Le comte, après avoir ôté son habit, se promena quelque temps en silence, puis, s'arrêtant devant le canapé où déjà je m'étais étendu : — Que pensez-vous, me dit-il, de Ioulka?

— Je la trouve charmante.

— Oui, mais si coquette!... Croyez-vous qu'elle ait du goût réellement pour ce petit capitaine blond?

— L'aide de camp?... Comment pourrais-je le savoir?

— C'est un fat... donc il doit plaire aux femmes.

— Je nie la conclusion, Monsieur le comte. Voulez-vous que je vous dise la vérité? Mlle Iwinska pense beaucoup plus à plaire au comte Szémioth qu'à tous les aides de camp de l'armée.

Il rougit sans me répondre; mais il me sembla que mes paroles lui avaient fait un sensible plaisir. Il se promena encore quelque temps sans parler, puis, ayant regardé à sa montre : — Ma foi, dit-il, nous ferions bien de dormir, car il est tard.

Il prit son fusil et son couteau de chasse, qu'on avait déposés dans notre chambre, et les mit dans une armoire dont il retira la clef.

— Voulez-vous la garder? me dit-il en me la remettant à ma grande surprise, je pourrais l'oublier. Assurément vous avez plus de mémoire que moi.

— Le meilleur moyen de ne pas oublier vos armes, lui dis-je, serait de les mettre sur cette table près de votre sofa.

— Non... Tenez, à parler franchement, je n'aime pas à avoir des armes près de moi quand je dors... Et la raison, la voici. Quand j'étais aux hussards de Grodno, je couchais un jour dans une chambre avec un camarade, mes pistolets étaient sur une chaise auprès de moi. La nuit, je suis réveillé par une détonation. J'avais un pistolet à la main; j'avais fait feu, et la balle avait passé à deux pouces de la tête de mon camarade... Je ne me suis jamais rappelé le rêve que j'avais eu.

Cette anecdote me troubla un peu. J'étais bien as-

suré de ne pas avoir de balle dans la tête; mais, quand je considérais la taille élevée, la carrure herculéenne de mon compagnon, ses bras nerveux couverts d'un noir duvet, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître qu'il était parfaitement en état de m'étrangler avec ses mains, s'il faisait un mauvais rêve. Toutefois je me gardai de lui montrer la moindre inquiétude; seulement je plaçai une lumière sur une chaise auprès de mon canapé, et je me mis à lire le *Catéchisme* de Lawiçki, que j'avais apporté. Le comte me souhaita le bonsoir, s'étendit sur son sofa, s'y retourna cinq ou six fois; enfin, il parut s'assoupir, bien qu'il fût pelotonné comme l'amant d'Horace, qui, renfermé dans un coffre, touche sa tête de ses genoux repliés :

... Turpi clausus in arca,
Contractum genibus tangas caput...

De temps en temps il soupirait avec force, ou faisait entendre une sorte de râle nerveux que j'attribuais à l'étrange position qu'il avait prise pour dormir. Une heure peut-être se passa de la sorte. Je m'assoupissais moi-même. Je fermai mon livre, et je m'arrangeais de mon mieux sur ma couche, lorsqu'un ricanement étrange de mon voisin me fit tressaillir. Je regardai le comte. Il avait les yeux fermés, tout son corps frémissait, et de ses lèvres entr'ouvertes s'échappaient quelques mots à peine articulés.

— Bien fraîche!... bien blanche!... Le professeur ne sait ce qu'il dit... Le cheval ne vaut rien... Quel morceau friand!... — Puis il se mit à mordre à belles dents le coussin où posait sa tête, et en même temps il poussa une sorte de rugissement si fort qu'il se réveilla.

Pour moi, je demeurai immobile sur mon canapé et fis semblant de dormir. Je l'observais pourtant. Il s'assit, se frotta les yeux, soupira tristement et demeura près d'une heure sans changer de posture, absorbé, comme il semblait, dans ses réflexions. J'étais cependant fort mal à mon aise, et je me promis intérieurement de ne jamais coucher à côté de M. le comte. A la longue, pourtant, la fatigue triompha de l'inquiétude, et lorsqu'on entra le matin dans notre chambre, nous dormions l'un et l'autre d'un profond sommeil.

VI

Après le déjeuner, nous retournâmes à Médintiltas. Là, ayant trouvé le docteur Frœber seul, je lui dis que je croyais le comte malade, qu'il avait des rêves affreux, qu'il était peut-être somnambule, et qu'il pouvait être dangereux dans cet état.

— Je me suis aperçu de tout cela, me dit le médecin. Avec une organisation athlétique, il est nerveux comme une jolie femme. Peut-être tient-il cela de sa mère... Elle a été diablement méchante ce matin... Je ne crois pas beaucoup aux histoires de peurs et

d'envies de femmes grosses ; mais ce qui est certain, c'est que la comtesse est maniaque, et la manie est transmissible par le sang...

— Mais le comte, repris-je, est parfaitement raisonnable ; il a l'esprit juste, il est instruit, beaucoup plus que je ne l'aurais cru, je vous l'avoue ; il aime la lecture...

— D'accord, d'accord, mon cher monsieur, mais il est souvent bizarre. Il s'enferme quelquefois pendant plusieurs jours ; souvent il rôde la nuit ; il lit des livres incroyables..., de la métaphysique allemande..., de la physiologie, que sais-je ! Hier encore, il lui en est arrivé un ballot de Leipzig. Faut-il parler net ? un Hercule a besoin d'une Hébé. Il y a ici des paysannes très jolies... Le samedi soir, après le bain, on les prendrait pour des princesses... Il n'y en a pas une qui ne fût fière de distraire monseigneur. A son âge, moi, le diable m'emporte !... Non, il n'a pas de maîtresse, il ne se marie pas, il a tort. Il lui faudrait un dérivatif.

Le matérialisme grossier du docteur me choquant au dernier point, je terminai brusquement l'entretien en lui disant que je faisais des vœux pour que le comte Szémioth trouvât une épouse digne de lui. Ce n'est pas sans surprise, je l'avoue, que j'avais appris du docteur ce goût du comte pour les études philosophiques. Cet officier de hussards, ce chasseur passionné lisant de la métaphysique allemande et s'occupant de physiologie, cela renversait mes idées.

Le docteur avait dit vrai cependant, et dès le jour même j'en eus la preuve.

— Comment expliquez-vous, Monsieur le professeur, me dit-il brusquement vers la fin du dîner, comment expliquez-vous la *dualité* ou la *duplicité* de notre nature?... — Et comme il s'aperçut que je ne le comprenais pas parfaitement, il reprit : — Ne vous êtes-vous jamais trouvé au haut d'une tour ou bien au bord d'un précipice, ayant à la fois la tentation de vous élancer dans le vide et un sentiment de terreur absolument contraire?...

— Cela peut s'expliquer par des causes toutes physiques, dit le docteur : 1° la fatigue qu'on éprouve après une marche ascensionnelle détermine un afflux de sang au cerveau, qui...

— Laissons là le sang, docteur, s'écria le comte avec impatience, et prenons un autre exemple. Vous tenez une arme à feu chargée. Votre meilleur ami est là. L'idée vous vient de lui mettre une balle dans la tête. Vous avez la plus grande horreur d'un assassinat, et pourtant vous en avez la pensée. Je crois, Messieurs, que si toutes les pensées qui nous viennent en tête dans l'espace d'une heure..., je crois que si toutes *vos* pensées, Monsieur le professeur, que je tiens pour un sage, étaient écrites, elles formeraient un volume in-folio peut-être, d'après lequel il n'y a pas un avocat qui ne plaidât avec succès votre interdiction, pas un juge qui ne vous mît en prison ou bien dans une maison de fous.

— Ce juge, Monsieur le comte, ne me condamnerait pas assurément pour avoir cherché ce matin pendant plus d'une heure la loi mystérieuse d'après laquelle les verbes slaves prennent un sens futur en se combinant avec une préposition; mais si par hasard j'avais eu quelque autre pensée, quelle preuve en tirer contre moi? Je ne suis pas plus maître de mes pensées que des accidents extérieurs qui me les suggèrent. De ce qu'une pensée surgit en moi, on ne peut pas conclure un commencement d'exécution, ni même une résolution. Jamais je n'ai eu l'idée de tuer personne; mais si la pensée d'un meurtre me venait, ma raison n'est-elle pas là pour l'écarter?

— Vous parlez de la raison bien à votre aise; mais est-elle toujours là, comme vous dites, pour nous diriger? Pour que la raison parle et se fasse obéir, il faut de la réflexion, c'est-à-dire du temps et du sang-froid. A-t-on toujours l'un et l'autre? Dans un combat, je vois arriver sur moi un boulet qui ricoche, je me détourne et je découvre mon ami, pour lequel j'aurais donné ma vie, si j'avais eu le temps de réfléchir...

J'essayai de lui parler de nos devoirs d'homme et de chrétien, de la nécessité où nous sommes d'imiter le guerrier de l'Écriture, toujours prêt au combat; enfin je lui fis voir qu'en luttant sans cesse contre nos passions nous acquérions des forces nouvelles pour les affaiblir et les dominer. Je ne réussis, je le

crains, qu'à le réduire au silence, et il ne paraissait pas convaincu.

Je demeurai encore une dizaine de jours au château. Je fis une autre visite à Dowghielly, mais nous n'y couchâmes point. Comme la première fois, mademoiselle Iwinska se montra espiègle et enfant gâtée. Elle exerçait sur le comte une sorte de fascination, et je ne doutai pas qu'il n'en fût fort amoureux. Cependant il connaissait bien ses défauts et ne se faisait pas d'illusions. Il la savait coquette, frivole, indifférente à tout ce qui n'était pas pour elle un amusement. Souvent je m'apercevais qu'il souffrait intérieurement de la savoir si peu raisonnable; mais dès qu'elle lui avait fait quelque petite mignardise, il oubliait tout, sa figure s'illuminait, il rayonnait de joie. Il voulut m'amener une dernière fois à Dowghielly la veille de mon départ, peut-être parce que je restais à causer avec la tante pendant qu'il allait se promener au jardin avec la nièce; mais j'avais fort à travailler, et je dus m'excuser, quelle que fût son insistance. Il revint dîner, bien qu'il nous eût dit de ne pas l'attendre. Il se mit à table, et ne put manger. Pendant tout le repas, il fut sombre et de mauvaise humeur. De temps à autre, ses sourcils se rapprochaient et ses yeux prenaient une expression sinistre. Lorsque le docteur sortit pour se rendre auprès de la comtesse, le comte me suivit dans ma chambre, et me dit tout ce qu'il avait sur le cœur.

— Je me repens bien, s'écria-t-il, de vous avoir

quitté pour aller voir cette petite folle, qui se moque de moi et qui n'aime que les nouveaux visages; mais heureusement tout est fini entre nous, j'en suis profondément dégoûté, et je ne la reverrai jamais...

Il se promena quelque temps de long en large selon son habitude, puis il reprit :

— Vous avez cru peut-être que j'en étais amoureux? C'est ce que pense cet imbécile de docteur. Non, je ne l'ai jamais aimée. Sa mine rieuse m'amusait. Sa peau blanche me plaisait à voir... Voilà tout ce qu'il y a de bon chez elle... la peau surtout. De cervelle, point. Jamais je n'ai vu en elle autre chose qu'une jolie poupée, bonne à regarder quand on s'ennuie et qu'on n'a pas de livre nouveau... Sans doute on peut dire que c'est une beauté... Sa peau est merveilleuse!... Monsieur le professeur, le sang qui est sous cette peau doit être meilleur que celui d'un cheval?... Qu'en pensez-vous?

Et il se mit à éclater de rire, mais ce rire faisait mal à entendre.

Je pris congé de lui le lendemain pour continuer mes explorations dans le nord du Palatinat.

VII

Elles durèrent environ deux mois, et je puis dire qu'il n'y a guère de village en Samogitie où je ne me sois arrêté et où je n'aie recueilli quelques documents. Qu'il me soit permis de saisir cette occasion

pour remercier les habitants de cette province, et en particulier MM. les ecclésiastiques, pour le concours vraiment empressé qu'ils ont accordé à mes recherches et les excellentes contributions dont ils ont enrichi mon dictionnaire.

Après un séjour d'une semaine à Szawlé, je me proposais d'aller m'embarquer à Klaypeda (port que nous appelons Memel) pour retourner chez moi, lorsque je reçus du comte Szémioth la lettre suivante, apportée par un de ses chasseurs :

« Monsieur le professeur,

« Permettez-moi de vous écrire en allemand. Je ferais encore plus de solécismes, si je vous écrivais en jmoude, et vous perdriez toute considération pour moi. Je ne sais si vous en avez déjà beaucoup, et la nouvelle que j'ai à vous communiquer ne l'augmentera peut-être pas. Sans plus de préface, je me marie, et vous devinez à qui. *Jupiter se rit des serments des amoureux.* Ainsi fait Pirkuns, notre Jupiter samogitien. C'est donc mademoiselle Julienne Iwinska que j'épouse le 8 du mois prochain. Vous seriez le plus aimable des hommes si vous veniez assister à la cérémonie. Tous les paysans de Médintiltas et lieux circonvoisins viendront chez moi manger quelques bœufs et d'innombrables cochons, et, quand ils seront ivres, ils danseront dans ce pré, à droite de l'avenue que vous connaissez. Vous verrez des costumes et des coutumes dignes de votre obser-

vation. Vous me ferez le plus grand plaisir et à Julienne aussi. J'ajouterai que votre refus nous jetterait dans le plus triste embarras. Vous savez que j'appartiens à la communion évangélique, de même que ma fiancée; or notre ministre, qui demeure à une trentaine de lieues, est perclus de la goutte, et j'ai osé espérer que vous voudriez bien officier à sa place. Croyez-moi, mon cher professeur, votre bien dévoué,

« Michel Szémioth. »

Au bas de la lettre, en forme de *post-scriptum*, une assez jolie main féminine avait ajouté en jmoude :

« Moi, muse de la Lithuanie, j'écris en jmoude. Michel est un impertinent de douter de votre approbation. Il n'y a que moi en effet qui sois assez folle pour vouloir d'un garçon comme lui. Vous verrez, Monsieur le professeur, le 8 du mois prochain, une mariée un peu *chic*. Ce n'est pas du jmoude, c'est du français. N'allez pas au moins avoir des distractions pendant la cérémonie! »

Ni la lettre ni le *post-scriptum* ne me plurent. Je trouvai que les fiancés montraient une impardonnable légèreté dans une occasion si solennelle. Cependant, le moyen de refuser? J'avouerai encore que le spectacle annoncé ne laissait pas de me donner des tentations. Selon toute apparence, dans le grand nombre de gentilshommes qui se réuniraient

au château de Médintiltas, je ne manquerais pas de trouver des personnes instruites qui me fourniraient des renseignements utiles. Mon glossaire jmoude était très riche ; mais le sens d'un certain nombre de mots appris de la bouche de paysans grossiers demeurait encore pour moi enveloppé d'une obscurité relative. Toutes ces considérations réunies eurent assez de force pour m'obliger à consentir à la demande du comte, et je lui répondis que dans la matinée du 8 je serais à Médintiltas. Combien j'eus lieu de m'en repentir!

VIII

En entrant dans l'avenue du château, j'aperçus un grand nombre de dames et de messieurs en toilette du matin, groupés sur le perron ou circulant dans les allées du parc. La cour était pleine de paysans endimanchés. Le château avait un air de fête; partout des fleurs, des guirlandes, des drapeaux et des festons. L'intendant me conduisit à la chambre qui m'avait été préparée au rez-de-chaussée, en me demandant pardon de ne pouvoir m'en offrir une plus belle; mais il y avait tant de monde au château qu'il avait été impossible de me conserver l'appartement que j'avais occupé à mon premier séjour, et qui était destiné à la femme du maréchal de la noblesse; ma nouvelle chambre d'ailleurs était très convenable, ayant vue sur le parc, et au-dessous de l'appartement du comte. Je m'habillai en hâte pour la

cérémonie, je revêtis ma robe; mais ni le comte ni sa fiancée ne paraissaient. Le comte était allé la chercher à Dowghielly. Depuis longtemps ils auraient dû être arrivés; mais la toilettte d'une mariée n'est pas une petite affaire, et le docteur avertissait les invités que, le déjeuner ne devant avoir lieu qu'après le service religieux, les appétits trop impatients feraient bien de prendre leurs précautions à un certain buffet garni de gâteaux et de toute sorte de liqueurs. Je remarquai à cette occasion combien l'attente excite à la médisance; deux mères de jolies demoiselles invitées à la fête ne tarissaient pas en épigrammes contre la mariée.

Il était plus de midi quand une salve de boîtes et de coups de fusil signala son arrivée, et bientôt après une calèche de gala entra dans l'avenue traînée par quatre chevaux magnifiques. A l'écume qui couvrait leur poitrail, il était facile de voir que le retard n'était pas de leur fait. Il n'y avait dans la calèche que la mariée, madame Dowghiello et le comte. Il descendit et donna la main à madame Dowghiello. Mademoiselle Iwinska, par un mouvement plein de grâce et de coquetterie enfantine, fit mine de vouloir se cacher sous son châle pour échapper aux regards curieux qui l'entouraient de tous les côtés. Pourtant elle se leva debout dans la calèche, et elle allait prendre la main du comte, quand les chevaux du brancard, effrayés peut-être par la pluie de fleurs que les paysans lançaient à la mariée, peut-être aussi

éprouvant cette étrange terreur que le comte Szémioth inspirait aux animaux, se cabrèrent en s'ébrouant; une roue heurta la borne au pied du perron, et on put croire pendant un moment qu'un accident allait avoir lieu. Mademoiselle Iwinska laissa échapper un petit cri... On fut bientôt rassuré. Le comte, la saisissant dans ses bras, l'emporta jusqu'au haut du perron aussi facilement que s'il n'avait tenu qu'une colombe. Nous applaudissions tous à son adresse et à sa galanterie chevaleresque. Les paysans poussaient des *vivat* formidables, la mariée, toute rouge, riait et tremblait à la fois. Le comte, qui n'était nullement pressé de se débarrasser de son charmant fardeau, semblait triompher en le montrant à la foule qui l'entourait...

Tout à coup une femme de haute taille, pâle, maigre, les vêtements en désordre, les cheveux épars, et tous les traits contractés par la terreur, parut au haut du perron, sans que personne pût savoir d'où elle venait.

— A l'ours! criait-elle d'une voix aiguë; à l'ours! des fusils!... Il emporte une femme! tuez-le! Feu! feu!

C'était la comtesse. L'arrivée de la mariée avait attiré tout le monde au perron, dans la cour, ou aux fenêtres du château. Les femmes mêmes qui surveillaient la pauvre folle avaient oublié leur consigne; elle s'était échappée, et sans être observée de personne était arrivée jusqu'au milieu de nous. Ce fut

une scène très pénible. Il fallut l'emporter malgré ses cris et sa résistance. Beaucoup d'invités ne connaissaient pas sa maladie. On dut leur donner des explications. On chuchota longtemps à voix basse. Tous les visages étaient attristés. — Mauvais présage! — disaient les personnes superstitieuses, et le nombre en est grand en Lithuanie.

Cependant, mademoiselle Iwinska demanda cinq minutes pour faire sa toilette et mettre son voile de mariée, opération qui dura une bonne heure. C'était plus qu'il ne fallait pour que les personnes qui ignoraient la maladie de la comtesse en apprissent la cause et les détails.

Enfin la mariée reparut magnifiquement parée et couverte de diamants. Sa tante la présenta à tous les invités, et, lorsque le moment fut venu de passer à la chapelle, à ma grande surprise, en présence de toute la compagnie, madame Dowghiello appliqua un soufflet sur la joue de sa nièce, assez fort pour faire retourner ceux qui auraient eu quelque distraction. Ce soufflet fut reçu avec la plus parfaite résignation, et personne ne parut s'en étonner; seulement un homme en noir écrivit quelque chose sur un papier qu'il avait apporté et quelques-uns des assistants y apposèrent leur signature de l'air le plus indifférent. Ce ne fut qu'à la fin de la cérémonie que j'eus le mot de l'énigme. Si je l'eusse deviné, je n'aurais pas manqué de m'élever avec toute la force de mon ministère sacré contre cette odieuse pratique,

laquelle a pour but d'établir un cas de divorce en simulant que le mariage n'a eu lieu que par suite de violence matérielle exercée contre une des parties contractantes.

Après le service religieux, je crus de mon devoir d'adresser quelques paroles au jeune couple, m'attachant à leur mettre devant les yeux la gravité et la sainteté de l'engagement qui venait de les unir, et comme j'avais encore sur le cœur le *post-scriptum* déplacé de mademoiselle Iwinska, je lui rappelai qu'elle entrait dans une vie nouvelle, non plus accompagnée d'amusements et de joies juvéniles, mais pleine de devoirs sérieux et de graves épreuves. Il me sembla que cette partie de mon allocution produisit beaucoup d'effet sur la mariée, comme sur toutes les personnes qui comprenaient l'allemand.

Des salves d'armes à feu et des cris de joie accueillirent le cortège au sortir de la chapelle, puis on passa dans la salle à manger. Le repas était magnifique, les appétits fort aiguisés, et d'abord on n'entendit d'autre bruit que celui des couteaux et des fourchettes ; mais bientôt, avec l'aide des vins de Champagne et de Hongrie, on commença à causer, à rire et même à crier. La santé de la mariée fut portée avec enthousiasme. A peine venait-on de se rasseoir, qu'un vieux *pane* à moustaches blanches se leva, et d'une voix formidable :

— Je vois avec douleur, dit-il, que nos vieilles coutumes se perdent. Jamais nos pères n'eussent

porté ce toast avec des verres de cristal. Nous buvions dans le soulier de la mariée, et même dans sa botte, car de mon temps les dames portaient des bottes en maroquin rouge. Montrons, amis, que nous sommes encore de vrais Lithuaniens. — Et toi, Madame, daigne me donner ton soulier.

La mariée lui répondit en rougissant avec un petit rire étouffé :

— Viens le prendre, monsieur...; mais je ne te ferai pas raison dans ta botte.

Le *pane* ne se le fit pas dire deux fois : il se mit galamment à genoux, ôta un petit soulier de satin blanc à talon rouge, l'emplit de vin de Champagne et but si vite et si adroitement, qu'il n'y en eut pas plus de la moitié qui coula sur ses habits. Le soulier passa de main en main, et tous les hommes y burent, mais non sans peine. Le vieux gentilhomme réclama le soulier comme une relique précieuse, et madame Dowghiello fit prévenir une femme de chambre de venir réparer le désordre de la toilette de sa nièce.

Ce toast fut suivi de beaucoup d'autres, et bientôt les convives devinrent si bruyants, qu'il ne me parut plus convenable de demeurer parmi eux. Je m'échappai de la table sans que personne fît attention à moi, et j'allai respirer l'air en dehors du château; mais là encore je trouvai un spectacle peu édifiant. Les domestiques et les paysans, qui avaient eu de la bière et de l'eau-de-vie à discrétion, étaient déjà ivres pour la plupart. Il y avait eu des disputes

et des têtes cassées. Çà et là sur le pré, des ivrognes se vautraient privés de sentiment, et l'aspect général de la fête tenait beaucoup d'un champ de bataille. J'aurais eu quelque curiosité de voir de près les danses populaires; mais la plupart étaient menées par des bohémiennes effrontées, et je ne crus pas qu'il fût bienséant de me hasarder dans cette bagarre. Je rentrai donc dans ma chambre, je lus quelque temps, puis me déshabillai et m'endormis bientôt.

Lorsque je m'éveillai, l'horloge du château sonnait trois heures. La nuit était claire, bien que la lune fût un peu voilée par une légère brume. J'essayai de retrouver le sommeil; je ne pus y parvenir. Selon mon usage en pareille occasion, je voulus prendre un livre et étudier, mais je ne pus trouver les allumettes à ma portée. Je me levai et j'allais tâtonnant dans ma chambre, quand un corps opaque, très gros, passa devant ma fenêtre, et tomba avec un bruit sourd dans le jardin. Ma première impression fut que c'était un homme, et je crus qu'un de nos ivrognes était tombé par la fenêtre. J'ouvris la mienne et regardai; je ne vis rien. J'allumai enfin une bougie, et, m'étant remis au lit, je repassai mon glossaire jusqu'au moment où l'on m'apporta mon thé.

Vers onze heures, je me rendis au salon, où je trouvai beaucoup d'yeux battus et de mines défaites; j'appris en effet qu'on avait quitté la table fort tard. Ni le comte ni la jeune comtesse n'avaient encore

paru. A onze heures et demie, après beaucoup de méchantes plaisanteries, on commença à murmurer, tout bas d'abord, bientôt assez haut. Le docteur Frœber prit sur lui d'envoyer le valet de chambre du comte frapper à la porte de son maître. Au bout d'un quart d'heure, cet homme redescendit, et, un peu ému, rapporta au docteur Frœber qu'il avait frappé plus d'une douzaine de fois, sans obtenir de réponse. Nous nous consultâmes, madame Dowghiello, le docteur et moi. L'inquiétude du valet de chambre m'avait gagné. Nous montâmes tous les trois avec lui. Devant la porte, nous trouvâmes la femme de chambre de la jeune comtesse tout effarée, assurant que quelque malheur devait être arrivé, car la fenêtre de madame était toute grande ouverte. Je me rappelai avec effroi ce corps pesant tombé devant ma fenêtre. Nous frappâmes à grands coups. Point de réponse. Enfin le valet de chambre apporta une barre de fer, et nous enfonçâmes la porte... Non! le courage me manque pour décrire le spectacle qui s'offrit à nos yeux. La jeune comtesse était étendue morte sur son lit, la figure horriblement lacérée, la gorge ouverte, inondée de sang. Le comte avait disparu, et personne depuis n'a eu de ses nouvelles.

Le docteur considéra l'horrible blessure de la jeune femme.

— Ce n'est pas une lame d'acier, s'écria-t-il, qui a fait cette plaie... C'est une morsure! . . . .

Le professeur ferma son livre, et regarda le feu d'un air pensif.

— Et l'histoire est finie? demanda Adélaïde.

— Finie! répondit le professeur d'une voix lugubre.

— Mais, reprit-elle, pourquoi l'avez-vous intitulée *Lokis*? Pas un seul des personnages ne s'appelle ainsi.

— Ce n'est pas un nom d'homme, dit le professeur... Voyons, Théodore, comprenez-vous ce que veut dire Lokis?

— Pas le moins du monde.

— Si vous étiez bien pénétré de la loi de transformation du sanscrit au lithuanien, vous auriez reconnu dans *lokis* le sanscrit *arkcha* ou *rickscha*. On appelle *lokis*, en lithuanien, l'animal que les Grecs ont nommé ἄρκτος, les Latins *ursus* et les Allemands *bär*.

Vous comprenez maintenant mon épigraphe :

Miszka su Lokiu
Abu du tokiu.

Vous savez que, dans le roman de *Renard*, l'ours s'appelle *damp Brun*. Chez les Slaves, on le nomme Michel, Miszka en lithuanien, et ce surnom remplace presque toujours le nom générique, lokis. C'est ainsi que les Français ont oublié leur mot néolatin de *goupil* ou *gorpil* pour y substituer celui de *renard*. Je vous en citerai bien d'autres exemples...

Mais Adélaïde remarqua qu'il était tard, et on se sépara.

ÉDITIONS

Lokis, publié dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1869.

M. Léon Deffoux possède un exemplaire d'épreuves de cette *Revue*.

Repris en feuilleton dans l'*Œuvre*, 25 février-11 mars 1927.

La Chambre bleue, exemplaire d'épreuves imprimé par l'Imprimerie nationale pour l'édition des *Papiers et Correspondance de la famille impériale*. In-8° carré.

Cet exemplaire unique se trouve à la bibliothèque de l'Institut. Il est imprimé sur le recto seulement. La première page porte le numéro 110, la dernière le numéro 128.

Sur la première page, au-dessous du chiffre 110, on lit le chiffre x et au-dessous encore, en trois lignes :

La Chambre bleue.

Nouvelle dédiéea (*sic*) Madame de la Rhune.

Biarritz, septembre 1866.

La Chambre bleue, nouvelle dédiée à Mme de la Rhune. Paris, impr. Jules Claye, 1871, petit in-8°, couv. non impr., 53 p., y compris le titre, et 1 feuillet blanc. Tiré à 6 exemplaires d'épreuves.

Dans un premier exemplaire, ayant appartenu à M. Charles Delafosse, le feuillet de titre est à l'état d'épreuve ; il porte des corrections manuscrites et dans le haut, imprimé au composteur : 1re épreuve, 4 août 1871. La nouvelle finit page 47 par la reproduction du croquis de l'auteur. Les pages 49 à 53 sont occupées par une note de Ph. Burty sur la *Chambre bleue*. Le texte de la nouvelle est imprimé en italique, celui de la note de Burty en ro-

main. Cet exemplaire contient en outre un tirage à part du croquis, sur papier de Chine.

Un deuxième exemplaire, ayant appartenu à M. Maurice Tourneux, se compose de 44 pages, sans titre, ainsi que d'une épreuve sur Chine du croquis de Mérimée. A la première page on lit, imprimé : 1re épreuve, 26 juillet 1871, avec une note manuscrite de Philippe Burty, priant les typographes de respecter l'orthographe de Mérimée, transcrite exactement par lui.

Un troisième exemplaire a appartenu à M. Paul Arnaudet et au vicomte Spoelberch de Lovenjoul.

Un quatrième exemplaire a appartenu à Philippe Burty et se trouve mentionné au catalogue de sa vente.

Un cinquième exemplaire, incomplet de titre, appartient à M. P. Dauze.

Un sixième exemplaire appartient au vicomte de Suzannet ; le feuillet de titre est à l'état d'épreuve ; il porte des corrections manuscrites et ces mots imprimés au composteur : « Le 7 août 1871 » ; « Retour 12 août 1871. » La nouvelle finit à la page 47 par la reproduction du croquis de l'auteur, avec ces mots reproduisant son écriture : « Composé et écrit par P. Mérimée, fou de S. M. l'Impératrice. » Outre un tirage à part du croquis, beaucoup plus net que celui de la fin du livre, il contient encore un tirage à part d'un autre croquis, complètement distinct du premier, la pointe de la pantoufle étant tournée vers la gauche. Enfin, une autre page de titre, distincte de celle portant la date des épreuves, donne l'indication suivante : « Paris, chez Beauvais, Quai Voltaire, 25, 1871. »

La Chambre bleue, nouvelle parue dans l'*Indépendance belge*, 6 et 7 septembre 1871.

La Chambre bleue, nouvelle dédiée à Mme de la Rhune. Bruxelles, librairie de la place de la Monnaie, 1872, in-8°, couverture imprimée.

Tirage à 129 exemplaires, dont 20 sur vieux papier de Hollande de Blauw et 9 sur papier de Chine, avec vignette gravée à l'eau-forte de Bracquemont, d'après un croquis

de Mérimée, VII pages d'avertissement, 59 pages de texte.

Imprimé par les soins de Poulet-Malassis (avec couverture en papier orange).

La Chambre bleue, nouvelle écrite pour l'Impératrice Eugénie. Seconde édition augmentée. France et Belgique, chez tous les libraires. Bruxelles, impr.-librairie de la place de la Monnaie, 1872, in-16, couverture imprimée.

VIII pages d'avertissement, 53 pages de texte.

En plus du tirage ordinaire, il a été tiré quelques exemplaires sur papier vergé et sur papier de Chine.

La Chambre bleue, nouvelle dédiée à Mme de la Rhune, par Prosper Mérimée. In-4°, III-63 pages, avec une couverture illustrée et soixante et une aquarelles d'après Eugène Courboin. Imprimerie Lahure. Librairie Conquet, L. Carteret et Cie, successeurs.

Titre bleu et noir. Papier de Hollande, quelques exemplaires sur Japon. (*Journal de la Librairie*, 24 décembre 1901.)

Djoûmane, publié dans le *Moniteur universel*, 9-12 janvier 1873.

Dernières Nouvelles de Prosper Mérimée, de l'Académie française : *Lokis ; Il Viccolo di Madama Lucrezia ; La Chambre bleue ; Djoumane ; Le Coup de Pistolet ; Federigo ; Les Sorcières espagnoles*. Paris, Michel Lévy frères, éditeurs, rue Auber, 3, place de l'Opéra. Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, 15, au coin de la rue de Grammont. (Saint-Germain, impr. Eugène Heutte et Cie), 1873, in-18 jésus, 361 pages.

Bibliothèque contemporaine.

Édition originale, publiée à 3 fr. 50. Il a été tiré en outre 10 exemplaires sur papier de Hollande à 12 fr. 50.

Il y a, page 184, en tête de la *Chambre bleue*, une vignette sur bois qui ne se trouve pas dans tous les exemplaires.

(*Journal de la Librairie*, 3 janvier 1874.)

Dernières Nouvelles, par Prosper Mérimée, de l'Académie

française, 5e édition, in-18 jésus, 361 pages. Lagny, impr. Aureau ; Paris, libr. Michel Lévy frères ; Librairie nouvelle.

Bibliothèque contemporaine.

(*Journal de la Librairie*, 28 mars 1874.)

TEXTE

Nous avons suivi :

Pour *Il Viccolo*, le texte du manuscrit en la possession de M. de Suzannet[1].

Pour la *Chambre bleue*, le texte des deuxièmes épreuves, en la possession de M. de Suzannet.

Pour *Djoûmane*, le texte du *Moniteur universel*, 9-12 janvier 1873.

Pour *Lokis*, le texte de la *Revue des Deux Mondes*, en écartant seulement les particularités orthographiques de la *Revue*.

Aucun de ces textes n'ayant été corrigé par Mérimée ne peut comporter de variantes.

1. M. de Suzannet a bien voulu collationner lui-même le texte de l'édition Calmann-Lévy avec celui du manuscrit. Il nous a écrit à ce propos : « Je n'ai pas indiqué toutes les variantes dans la ponctuation, mais seulement celles pour lesquelles le texte imprimé ne me semblait pas avoir amélioré l'original. Je n'ai pas non plus rétabli l'orthographe de Mérimée. »

ÉCLAIRCISSEMENTS DU TEXTE

IL VICCOLO

Titre. — Le mot italien *vicolo* ne prend qu'un seul *c*. Mérimée, dont l'orthographe n'a jamais été très sûre, redouble quelquefois une consonne. C'est ainsi qu'il écrit ailleurs Gallicie, imbécille, cigarre, etc...

Page 5, ligne 16. — Il ne paraît pas exister de portrait de Lucrèce Borgia par Léonard de Vinci. Le musée du Louvre possède, de ce peintre, le portrait d'une certaine Lucrezia Crivelli, qui ne ressemble en rien au portrait décrit par Mérimée. Le même musée possède aussi un *Bacchus* du Vinci. Peut-être le tableau inventé par notre auteur est-il né dans son esprit du rapprochement de ces deux tableaux.

Page 5, ligne 24. — *Par la force de mon génie*, c'est-à-dire par une intuition mystérieuse. Ce détail contribue à l'atmosphère fantastique du conte.

Page 7, ligne 3. — ... *sentant déjà son cafard... :* L'anticléricalisme de Mérimée est connu. « Je suis assez bien, écrit-il par exemple à Viollet-le-Duc, malgré les orages et le mauvais sang que les ratichons m'ont fait faire la semaine passée. Quelle canaille ! et qu'ils seraient dangereux s'ils n'étaient pas si bêtes, si ignorants et si étourdis » (26 mai 1867). Dans une lettre au même, le 4 décembre 1860, nous trouvons deux fois le mot ratichon et deux fois ratichonnerie. Mérimée n'était pas baptisé, et, si

l'on en croit Filon (*Mérimée et ses amis*, p. 61), il mangea une côtelette le jour du vendredi saint 1847.

Page 9, ligne 28. — *Bernin... :* Giovanni Lorenzo Bernini, appelé souvent en France le Cavalier, architecte, sculpteur et peintre italien. Ce fut l'artiste le plus célèbre de de son temps (1598-1680).

Page 10, ligne 12. — *Que je me promis bien de répéter*, c'est-à-dire de renouveler, de recommencer.

Page 10, ligne 22. — *Strahlenheim*, le séjour des rayons lumineux. Le nom est évidemment ironique.

Page 10, ligne 28. — Voir les yeux de la Vénus d'Ille.

Page 11, ligne 14. — *Katzenellenbogen*. Mérimée a sans doute rapporté ce nom de son voyage sur les bords du Rhin en juin 1836. Le village de Katzenelnbogen appartient au district de Wiesbaden ; les comtes de Katzenelnbogen ont joué un rôle notable dans l'histoire de l'Allemagne.

Page 11, ligne 17. — *Les histoires merveilleuses n'arrivent qu'à des personnes dont les noms sont difficiles à prononcer :* Cf. ce joli passage de la *Correspondance inédite :*

« Il (Sir David Brewster) a une fille qui a vu un revenant. Jusqu'alors, je n'avais rencontré que des personnes qui connaissaient ceux qui en avaient vu... Pourquoi les gens du Nord voient-ils plus de spectres que les Méridionaux, et pourquoi les protestants plus que les catholiques? Expliquez-moi, madame, pourquoi en Italie, où il y a tant de superstitions et d'imaginations, il ne se trouve pas de revenants, tandis qu'en Angleterre il n'y a guère de famille un peu aristocratique qui n'ait son apparition. Avez-vous lu une histoire de revenants que j'ai faite et qui s'appelle la Vénus d'Ille? C'est, suivant moi, mon chef-d'œuvre » (*Revue des Deux Mondes*, 1896, II, p. 31-32).

Page 11, ligne 20. — *... rempli de patriotisme et de métaphysique... :* Ce détail, comme beaucoup d'autres, montre la connaissance qu'avait Mérimée des choses d'Alle-

magne. Le patriotisme allemand se colore volontiers, en effet, de métaphysique. Les philosophes ont eu une grande part dans la formation de ce sentiment et l'on en fait souvent remonter la naissance au *Discours à la nation allemande* de Fichte.

Page 12. — On a là une de ces scènes de télépathie que l'influence de Swedenborg, de Hoffmann et de la *Séraphita* de Balzac avaient mises fort à la mode.

Pages 13-14. — La similitude de cette anecdote avec la *Vénus d'Ille* est frappante. Et comme cette dernière nouvelle paraît antérieure à *Il Viccolo*, on pourra s'étonner que Mérimée ait affaibli cette histoire de statue en la répétant et en l'abrégeant.

Page 14, ligne 28. — Littré donne le mot *inflammabilité*, mais le *Dictionnaire de l'Académie* ne le donne point.

Page 18, ligne 9. — On retrouve ici une de ces mises en scène de sorcellerie que Mérimée affectionne et dont on trouve des exemples dans *Carmen*, dans la *Chronique du règne de Charles IX* et dans *Lokis* (voir pages 115 et suiv.).

Page 18, ligne 18. — « Paul, monnaie d'argent des États du pape, valant 52 centimes, ainsi dite de Paolo, nom d'un pape. » Littré.

Page 19, l. 28. — *Broccoli :* Espèce de chou-fleur originaire d'Italie.

Page 21, ligne 12. — *Sisto Tarquino*, c'est-à-dire Sextus Tarquinus, celui-là même qui viola Lucrèce, fille de Lucretius Spirus. Mérimée s'est amusé, comme il le dit lui-même plus loin, à « mêler les Tarquins aux Borgias ».

Page 22, ligne 2. — La Maremme est une région de l'Italie située le long du littoral, entre l'embouchure de l'Arno et Piombino. Elle s'étend sur une longueur de 140 kilomètres et s'avance dans l'intérieur du pays jusqu'à l'Orbitello, sur une largeur de 10 à 30 kilomètres. C'est une terre marécageuse et insalubre, mais très fertile. « La Maremme », dit un proverbe italien, « enrichit son homme en un an, mais le tue en six mois. »

Page 23, ligne 20. — *Monsieur est athée et philosophe :* Mérimée explique fort bien dans la *Correspondance inédite* quelle est son attitude vis-à-vis du surnaturel : « ... Vous ne pouvez pas comprendre, vous qui êtes née avec le cerveau d'un poète, la difficulté que j'éprouve à croire, et la différence qu'il y a entre les choses qui me plaisent et celles que j'admets comme vraies. Je me plais à supposer des revenants et des fées. Je me ferais dresser les cheveux sur la tête en me racontant moi-même des histoires de revenants. Mais, malgré l'impression toute matérielle que j'éprouve, cela ne m'empêche pas de ne pas croire aux revenants, et sur ce point mon incrédulité est si grande que si je voyais un spectre, je n'y croirais pas davantage » (Lettre du 23 novembre 1856. *Revue des Deux Mondes*, 1896, II, p. 27).

Page 25, ligne 14. — *Pourtant, mon ami, quand je compare ce temps avec le nôtre, je me prends à le regretter :* Mérimée a toujours partagé, avec Stendhal et les romantiques, le goût des époques violentes et en particulier du XVIe siècle. Sa *Chronique du règne de Charles IX* en est la preuve. Sa correspondance inédite avec Mme de la Rochejacquelin contient des passages sur le XVIe siècle. Voir Trahard, *La Jeunesse de Mérimée* (Champion).

Page 35, ligne 22. — ... *l'histoire de la Nonne sanglante :* Allusion à l'épisode le plus fameux, *the Bloody Nun*, du roman de Lewis, *the Monk*, paru en Angleterre en 1795. Le livre connut une vogue extraordinaire en France. On consultera à ce propos l'ouvrage d'Alice M. Killen : *Le roman « terrifiant » ou roman « noir » de Walpole à Anne Radcliffe et son influence en France jusqu'en 1840.* Paris, Champion, 1915, in-8°. Mérimée connaissait bien le livre de Lewis, et il s'en est souvent inspiré. Voir Trahard, *ouvr. cité.*

Page 37, ligne 17. — *Sa famille... n'aurait jamais consenti à lui laisser épouser une fille d'une condition si fort au-dessous de la sienne :* Mérimée a traité ce thème de la mésalliance dans *Inès Mindo* (*Théâtre de Clara Gazul*).

Page 38, ligne 19. — ... *la fièvre des maremmes :* Les maremmes sont des terrains marécageux et malsains. On appelle aussi la Maremme, comme on l'a vu plus haut, une région particulière.

LA CHAMBRE BLEUE

Madame de la Rhune est l'Impératrice Eugénie. Mérimée l'appelle souvent ainsi dans sa correspondance. Voici, entre autres, un passage qui ne laisse aucun doute. Il est tiré d'une lettre à Panizzi datée du 29 novembre 1866 :

« Il n'est que trop vrai que notre amie Mme de la Rune veut aller à Rome. Tous les gens de la maison, surtout les principaux commis, s'y opposent tant qu'ils peuvent. Je crains bien que M. de la Rune, qui a une peur bleue des scènes, n'ose pas dire son veto. »

On remarquera que Mérimée orthographie ici Rune sans *h*. Mais son orthographe est souvent incertaine.

Quant à l'origine de ce nom, on en a trouvé l'explication dans la note qui suivait l'édition de 1871 (voir plus haut, p. XIV).

Mérimée cite souvent l'endroit dans sa correspondance avec Panizzi :

« Je suis aussi fatigué de mes dix jours de cour que si je descendais de la Rune » (18 novembre 1862).

« Nous avons fait hier en chemin de fer, en voiture et à pied, une promenade de six heures dans le voisinage de la Rune » (17 octobre 1866).

« Je ne suis plus, comme vous, adaequato à une ascension de la Rune » (20 août 1868).

La Rhune est un pic qui se trouve entre Saint-Jean-de-Luz et Cambo et qui atteint 900 mètres au-dessus du niveau de la mer. Du sommet, on découvre tout le pays basque et une partie du Béarn. C'est un des plus beaux points de vue des Pyrénées.

Page 42, ligne 28. — *On ne se doute de rien :* Cette phrase semble bien donner à entendre que la femme est mariée. Les contemporains de Mérimée, comme on le verra dans

la revue de la presse, ont quelquefois essayé de diminuer ce qu'ils appellent l'immoralité du récit en prétendant que la femme est libre.

Page 43, ligne 6. — *Ursule* est évidemment la femme de chambre.

—, ligne 20. — *Diligence... :* « Dans les chemins de fer, on nomme diligences des wagons de première classe qui, devant recevoir moins de voyageurs, ont en effet la forme d'une caisse de diligence » (Littré).

Page 45, ligne 1. — Dans son adaptation dramatique de la *Chambre bleue*, Charles de la Rounat place l'action à Ailly-sur-Somme. Rien n'indique que telle ait été la pensée de Mérimée. D'ailleurs, on peut se demander si Ailly-sur-Somme est véritablement « sur la route d'Angleterre ».

Page 45, ligne 26. — *Sauta sur la plate-forme, du compartiment voisin :* sauta, du compartiment voisin, sur le quai.

Page 46, ligne 6. — *Leave me alone, you wretch :* Laisse-moi tranquille, misérable.

—, ligne 9. — *Don't drive me to despair :* Ne me poussez pas à un acte désespéré. L'anglais de Mérimée est excellent.

Page 50, ligne 23. — *Ratafia ;...* : « Liqueur spiritueuse, composée d'eau-de-vie, de sucre et du jus de certains fruits ou de l'arome de quelque fleur » (Littré).

—, ... *une bouteille à quinze... :* Le porto fabriqué par l'aubergiste est évidemment à base de vin ordinaire. Faut-il comprendre qu'il s'agit d'une bouteille de vin à quinze sous?

Page 59, ligne 18. — *La botte... :* Le matin, on donne aux chevaux une botte de paille et de foin.

Page 60, ligne 24. — *Le bouquet de l'Impératrice Eugénie :* Mérimée fait sa cour à l'Impératrice d'une façon que l'on peut juger familière, impertinente ou même vulgaire.

DJOÛMANE

Page 65, ligne 1. — *Le 21 mai 18... :* L'année pourrait être 1843. Mérimée place en effet son action dans la région de Tlemcen, à une époque où cette ville se trouvait sous la domination française. Or, après une apparition de nos troupes en 1836, Tlemcen fut abandonnée en 1837 et devint la capitale d'Abd-el-Kader. Nos troupes la reprirent définitivement en 1842.

Parmi les unités d'occupation, se trouvait un escadron du 2e chasseurs d'Afrique (le héros de Mérimée est un chasseur), qui prit part, sous les ordres du général Bedeau, à des opérations chez les Djaffras du 8 au 16 mai 1843 (Léon Galibert, *Histoire de l'Algérie ancienne et moderne*, p. 625).

Cette période du printemps 1843 est celle des premiers succès importants de Bugeaud sur Abd-el-Kader. La prise de la smalah par le duc d'Aumale eut lieu le 16 mai 1843.

Page 65, ligne 2. — *Nous ramenions bœufs, moutons, chameaux... :* Les troupes françaises opéraient, on le sait, des razzias à la manière arabe.

Page 66, ligne 28. — *J'eus la pudeur de ne pas m'asseoir dans ma bergère, de peur de m'y endormir... :* Ce détail prépare, de façon discrète et habile, la suite du récit : l'officier s'endormira sur son cheval.

Page 67, ligne 4. — *Une bande de pèlerins ou de saltimbanques arrivant du Sud... :* On peut penser qu'ils appartiennent à la secte des Aissaouas, dont les voyageurs nous ont souvent décrit les exercices curieux, semblables à ceux que rapporte Mérimée. Voir, par exemple, *L'Algérie contemporaine illustrée*, par Lady Herbert, p. 108.

Page 71, ligne 10. — *Sidi-Lala* semble être un personnage inventé par Mérimée. La-la signifie non. On trouve, par exemple, dans l'ouvrage du général Daumas, *La Vie*

arabe, l'injure suivante : Ould li aamer-ha ma galet la-la : enfant de celle qui n'a jamais dit non. Mérimée, on l'a vu dans notre introduction, connaissait les ouvrages du général Daumas.

Page 71, ligne 14. — ... *la Moulaïa :* Le nom donne à penser qu'il s'agit de la Moulouïa, ou Molouya, ou Malouïa ou encore M'louïa, rivière marocaine située à plus de cent kilomètres de Tlemcen. Mais la vraisemblance voudrait plutôt que Mérimée eût ainsi désigné l'Oued-Mouilah, qui, lui, n'est guère qu'à une trentaine de kilomètres de Tlemcen.

—, ligne 27. — *Tant il y a que, pour le colonel, il y avait... :* La phrase est embarrassée, et la répétition de « il y a » témoigne de quelque négligence.

Page 73, ligne 17. — *Cardes de coton... :* Apparemment, les flocons qui s'échappent quand on carde le coton. Littré ne donne pas cette acception.

Page 73, ligne 24. — *A son chapeau de paille surmonté d'une plume d'autruche... :* Mérimée a peut-être emprunté ce détail à la *Vie arabe* du général Daumas, qu'il connaissait. On lit, en effet, à la page 67 : « Un Arabe ne se découvre jamais la tête pour saluer. Les musulmans n'y sont point tenus, même devant les sultans, et ils ne l'exigent pas des étrangers. Le chapeau de paille — *medoll* — fait cependant exception ; on ne le garde pas en parlant à un supérieur... On en voit, dans le désert principalement, qui sont entièrement couverts de plumes d'autruche ; à cheval, c'est très joli... »

Page 81, ligne 14. — *Cassolette :* Réchaud de métal où l'on fait brûler des parfums (Littré).

LOKIS

Page 85. — *Le manuscrit du professeur Wittembach :* Tel est le titre que porte la nouvelle dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1869, page 257, et tel est, en effet, le véritable titre de la nouvelle tout entière. *Lokis* est seulement le titre du manuscrit que le professeur

est supposé lire à ses deux auditeurs, Théodore et Adélaïde.

Dans nos commentaires, nous avons conservé le titre habituel, *Lokis*. C'est celui qui figure dans la table des matières de la *Revue des Deux Mondes*, le titre véritable ayant sans doute été considéré comme encombrant au point de vue typographique.

Le professeur Wittembach a plus d'un trait commun avec le philologue allemand Auguste Schleicher, né à Meiningen le 19 février 1821. Il étudia d'abord la théologie à Leipzig, puis abandonna en 1843 la carrière ecclésiastique. Professeur de linguistique à Prague, il fit, aux frais de l'Académie de Vienne, un voyage d'études en Lithuanie d'où il rapporta des œuvres capitales. Il donna d'abord un *Manuel de la langue lithuanienne* composé d'un volume de grammaire (1856) et d'un livre de lecture accompagné d'un glossaire (1857). En 1857, il publia, en outre, des *Légendes, proverbes, énigmes et chansons de la Lithuanie*, et, en 1865, les œuvres du poète lithuanien Christian Donaleitis. Il mourut le 6 décembre 1868, par conséquent à peu près à l'époque où fut écrit *Lokis*.

On remarquera aussi que le professeur Wittembach n'est pas sans ressemblance avec le vieil antiquaire de la *Vénus d'Ille*, M. de Peyrehorade.

Wittembach : Il existe un village du nom de Wittenbach en Suisse, dans le canton de Saint-Gall, non loin du lac de Constance. Mais le nom donné par Mérimée à son héros semble plutôt rappeler (avec une intention parodique assez osée de la part d'un familier de la cour de France) le nom du village de Wittelsbach, où se trouvent les ruines du château qui fut le berceau de la famille royale de Bavière.

Page 85, ligne 1. — *Théodore :* Mérimée ne précise pas quels sont les liens qui unissent ce personnage au professeur. Étant donné que celui-ci lui donne un ordre au début et lui pose une question après la lecture du manuscrit, on peut supposer que Théodore est son secrétaire, ou un ancien élève, ou un jeune ami, peut-être les trois à la fois.

Page 85, ligne 6. — L'aventure du comte Szémioth est supposée se passer en 1866. La lecture du manuscrit par le professeur a sans doute lieu en 1868, l'année même où Mérimée écrivit la nouvelle.

—, ligne 7. — *Szémioth :* Parmi les correspondants de Mickiewicz on trouve un certain Franciszk Szemioth. Mérimée n'a donc pas inventé ce nom.

Page 87, lignes 6 et 7. — Mérimée ne semble pas avoir inventé ce proverbe.

Pour vérifier ses connaissances en lithuanien, nous nous sommes servi des livres suivants : *An abridged dictionary of the Lithuanian-English langues* (sic), compiled and edited by the Rev. P. Saurusaitis, Pastor of Joseph Church, Waterbury, Conn. ; Schleicher : *Handbuch der Litauischen Sprache*, t. II. Prague, 1856-1857.

Ces dictionnaires ne donnent pas Miszka, mais ils donnent les mots suivants :

Lůkys : Bär (ours) ;
su : with (avec) ;
abu : both (tous deux) ;
abudu : both (tous deux) ;
du : two (deux) ;
tokiu : such (tel).

Ces traductions sont, on le voit, conformes à celles de Mérimée.

—, ligne 8. — L'Ancien Testament paraît n'avoir jamais été traduit en samogitien. Il existe une édition du Nouveau Testament, publiée en 1816 par la Société biblique. Elle est en caractères gothiques. L'édition en caractères romains date de 1902 seulement.

—, ligne 9. — *La Gazette scientifique et littéraire de Kœnigsberg... :* Nous n'avons pu trouver aucune preuve de l'existence de cette publication.

Page 88, ligne 7. — *Jmoude :* Au xe siècle, les Lithuaniens étaient divisés en trois branches principales, les Borussiens ou Prussiens habitant les côtes de la Baltique, du

Niémen à la Vistule ; les Lettons plus au nord ; et, entre les deux, les Lithuaniens proprement dits divisés en deux groupes, les Litvas et les Jmoudes ou Samogitiens, habitant la basse vallée du Niémen, entre Kovno et la mer. Déjà au XVIIe siècle la langue prussienne avait disparu. Seuls subsistent de nos jours le letton et le lithuanien, divisé en deux dialectes principaux : le haut-lithuanien, qui est la langue officielle, et le jmoude ou jomaïtique ou samogitien.

Le letton et le lithuanien sont deux langues parentes comme le latin et l'italien, dit Schleicher. Elles sont, paraît-il, si proches du sanscrit que l'on a pu former en sanscrit des phrases qui ont été directement comprises des paysans lithuaniens.

Schleicher fait la distinction suivante : « En Prusse comme en Russie (bien que je n'aie sur ce point qu'une information livresque), le lithuanien se divise en dialectes divers qui pourtant peuvent être classés en deux groupes principaux : le haut-lithuanien et le bas-lithuanien ou jomaïtique (*zemaitiskas*, tiré de *zemas*, bas) ; on emploie ordinairement le mot de Jmoudes pour désigner les Lithuaniens de Russie ; pourtant, cet usage correspond mal à la réalité, car sur le territoire russe aussi, on distingue les Lithuaniens (au sud) des Jmoudes (au nord), et le lithuanien de Prusse (le haut-lithuanien) n'est parlé que dans une partie du territoire (au sud) ; tout le nord parle le bas-lithuanien, c'est-à-dire le jmoude. En Prusse, le Memelstrom peut être considéré comme la limite des deux dialectes. En Russie le prolongement de cette ligne sépare-t-il aussi les deux dialectes? Je n'oserais point l'affirmer, mais je le présume. Les livres qui paraissent en Russie sont écrits en différents dialectes. Pour les habitants du territoire prussien, même pour ceux qui parlent bas-lithuanien, la langue écrite est uniquement le haut-lithuanien (dialecte de Pilkallen, Instersburg, principalement dans la partie sud du domaine linguistique, pourtant sous une forme un peu plus archaïque et un peu plus pure que la langue actuelle de la conversation)... La différence

entre le haut et le bas-lithuanien est comparable à celle qui sépare le haut et le bas-allemand, le grec attique-ionien et le grec éolien-dorique, le slave de l'est, celui de l'ouest et celui du sud (serbe-slovène), l'arabe hétraïque et l'aramaïque. Bien que la permanence des dentales devant le *j* soit la marque d'un stade plus ancien de l'évolution linguistique, et quoique beaucoup d'autres particularités du jmoude indiquent nettement une préservation des formes anciennes, pourtant le haut-lithuanien, c'est-à-dire la langue du sud du Memelstrom, qui concorde avec la langue écrite prusso-lithuanienne, est plus importante pour la linguistique que le jmoude. Dans le jmoude usuel, en effet, l'accent se déplace et passe des finales sur la syllabe radicale : les terminaisons perdent ainsi beaucoup de leur netteté et de leur intégralité ; mais en général le bas-lithuanien n'est guère inférieur au haut-lithuanien pour la fermeté des règles. Il est fâcheux que ce dialecte lithuanien soit si faiblement défendu et que sans doute il soit le premier à devoir disparaître. »

Il nous a malheureusement été impossible de nous procurer en France un dictionnaire samogitien. Nous nous sommes servi, comme nous l'indiquions précédemment, d'un dictionnaire lithuanien-allemand et d'un vocabulaire lithuanien-anglais.

En tout cas, la connaissance qu'avait Mérimée du lithuanien et des langues parentes devait être assez sommaire, puisqu'il écrivait à la famille Childe, le 29 juillet 1869, c'est-à-dire au moment de la publication de *Lokis* : « Je ne sais ce que c'est que le letton, probablement un dialecte du lithuanien » (*Revue de Paris*, 1908, p. 340).

Toute la dissertation philologique qu'il fait ici rappelle singulièrement celle qui coupe le récit de la *Vénus d'Ille* et celle qui termine *Carmen*. Mérimée, comme Nodier, a le goût de la philologie mêlée au roman. On s'en apercevra encore à la fin de *Lokis*.

Page 88, ligne 7. — « Palatinat... 3°. Chaque province de la Pologne » (Littré). *Le palatinat de Samogitie* désigne donc tout simplement la Samogitie, ancienne province de la

Lithuanie, située entre la Baltique et la Courlande au nord, la Prusse à l'ouest, la Haute-Lithuanie au sud et à l'est. Dans l'Empire des tsars, elle comprenait à peu près les districts de Chavli, Rossieni et Talsze. Elle faisait partie du gouvernement de Kovno et avait pour capitale Rossieni.

Page 88, ligne 12. — *Dorpat* (en latin Tarbatum), ville de Livonie à 245 kilomètres au nord-est de Riga, sur l'Embach. Elle faisait partie du gouvernement de Livonie dans l'Empire russe ; elle est actuellement en Esthonie. L'Université de Dorpat, Academia Gustaviana, fondée en 1632 et reconstituée en 1802, était si célèbre qu'elle avait été surnommée « l'Heidelberg du Nord ». Longtemps, les cours y furent faits en allemand. C'est seulement à partir de 1889 que le gouvernement du tsar se mit à la russifier. Au commencement du XXe siècle, seuls étaient faits en allemand les cours de théologie protestante.

—, ligne 18. — *Les langues transouraliennes :* L'expression ne semble pas d'un usage courant ; son sens est évident.

—, ligne 20. — *Ajournant donc mon mariage avec Mlle Gertrude... :* Mérimée raille ici les fiançailles allemandes, toujours très longues, comme on sait. Des voyages à l'étranger, une absence de plusieurs années ne leur font point de tort, au contraire. Des lettres copieuses et touchantes apaisent la tristesse de l'éloignement.

En d'autres endroits de la même nouvelle, Mérimée raille encore la sentimentalité allemande. P. 93 : « Je soupirai en pensant à Mlle Gertrude Weber. » P. 99 : « Je passai dans ma chambre et j'écrivis à Mlle Gertrude. »

Différents passages de *Lokis* sont certainement une caricature, parfois très appuyée, des mœurs allemandes. En toutes circonstances, le professeur se montre d'une politesse pesante, affectée, souvent proche de la naïveté. P. 103-104 : « Je demande à Votre Excellence la permission de lui faire remarquer que la plus grande difficulté pour apprendre à lire, c'est le manque de livres. »

Mérimée est un des rares Français qui aient eu, avant 1870, une opinion franchement défavorable à l'égard du peuple allemand. Il écrivait, par exemple : « Ce peuple-ci (le suisse) me plaît ; je le soupçonne d'être un peu bête, mais il est bon et franc, le contraire des Allemands à mon avis » (*Revue des Deux Mondes*, 1896, p. 273). Toutefois, il appréciait Bismarck, qu'il avait vu à Biarritz (*Lettres à une Inconnue*, édit. Calmann-Lévy, t. II, p. 275).

Page 88, ligne 21. — *Kaunas* est le nom lithuanien de la ville qui s'appelle Kowno en polonais et en russe.

—, ligne 25. — *Daïnos*, pluriel de daïna. Daïna : « a profane song », c'est-à-dire une chanson profane (*Dictionnaire* du Rév. Saurusaitis).

—, ligne 26. — *Pasakos*, pluriel de pasaka. Pasaka : « legend, story » (Saurusaitis). En 1867, avaient paru à Saint-Pétersbourg des chants populaires lithuaniens, avec la traduction en langue russe par Ivan Iouchkevitch.

Page 89, ligne 2. — *Le Catechismus samogiticus du Père Lawicki :* Le Père André Lawicki est un jésuite polonais qui suivit le faux Démétrius à Moscou et revint ensuite en Pologne. Mérimée cite son nom dans les *Faux Démétrius*. Mais le jésuite ne paraît pas avoir écrit le catéchisme dont parle ici Mérimée.

—, ligne 9. — *L'ancienne langue prussienne :* Voir la note de la page 88, ligne 7.

Page 91, ligne 25. — *Le docteur Froeber, à vous rendre mes devoirs :* L'usage allemand autorise les gens à se présenter eux-mêmes aux inconnus en prononçant leur nom, sans oublier évidemment l'énoncé copieux de leurs titres.

Page 92, ligne 11. — *Un verre de cette starka ;* littéralement, un verre de cette « vieille ». *Starka* est d'ailleurs un mot polonais.

—, ligne 13. — *Drontheim* est le nom germanique de la ville norvégienne de Throndhejm.

—, ligne 17. — *Vous êtes de Koenigsberg, moi de Memel, mais j'ai fait mes études à Iéna.* Il est assez difficile de comprendre

l'opposition marquée par le *mais*. A l'époque où fut écrit *Lokis*, et dès le XVIIIe siècle, Memel et Koenigsberg faisaient partie du royaume de Prusse. Memel n'a été séparé de la Prusse et rattaché à la Lithuanie qu'en 1919. Il semble donc naturel que le docteur ait fait ses études à Iéna.

Faut-il supposer que Mérimée ne connaissait pas très bien la situation géographique de Memel? Si l'on veut une preuve de son ignorance en géographie, on relira ce passage d'une lettre à l'Inconnue datée du 5 décembre 1862 :

« Si vous aviez à votre portée quelque moyen d'information, tâchez de savoir si une ville qui en russe s'appelle Lwow ne serait pas par hasard la même que Lemberg en Gallicie (*sic*). »

Page 93, ligne 1. — *Rosienie* est un chef-lieu de district dans le gouvernement de Kowno, à 80 kilomètres de cette ville, à vol d'oiseau. Le nom lithuanien est Roseiniai.

—, ligne 25. — *Kalouga*, chef-lieu de province, à 175 kilomètres au sud de Moscou.

Page 94, ligne 1. — *Du meilleur :* Cet usage un peu archaïque de *meilleur* est noté par Littré. Son exemple le plus moderne est celui-ci : « Vivons libres, soutenons ses droits et buvons du meilleur ». Voltaire, *Facéties. Quest. sur les mir.* — Mérimée adopte volontiers dans ses ouvrages, et même dans ses lettres, un style légèrement archaïque. Cf. note p. 94, ligne 25.

—, lignes 17 à 19. — *Elle est de la famille des Keystut... Nous descendons, nous, de Gédymin...*

Nous désigne sans doute le père de l'actuel comte Szemioth, avec la famille de qui le docteur s'identifie.

Gédymin est un grand-duc de Lithuanie mort en 1339. Guerrier valeureux, il reprit la Samogitie aux chevaliers de l'Ordre teutonique, conquit la Volhynie et pénétra en Russie au delà de Kiev. Bien que païen lui-même, et adversaire acharné des Teutoniques pour des raisons politiques, il n'empêcha point ses sujets de se faire chrétiens. Il est le fondateur de Wilno, dont il fit sa capitale.

Keystut, fils de Gédymin, un des héros de la Lithuanie,

reprit, avec son frère Olgherd, la Samogitie, enlevée à leur père par les Teutoniques.

Si le comte descendait de Gédymin et la comtesse de Keystut, qui est le fils de Gédymin, ils avaient donc la même ascendance, et l'opposition marquée par Mérimée ne se comprend pas. Il est probable qu'il ne connaissait pas les liens de parenté unissant les deux héros lithuaniens, dont il n'avait retenu que les noms.

Page 94, ligne 25. — *Elle reste en arrière ou dépasse les veneurs, je ne sais lequel :* Lequel est ici un pronom neutre. Peut-être Mérimée a-t-il voulu ajouter une touche de couleur locale en imitant le germanisme : « ich weiss nicht was ». Ou peut-être emploie-t-il une tournure légèrement archaïque. Voir le *Mariage de Figaro*, acte III, scène XII : « Vous avez dit qu'elle était passée chez elle. — Passée... ou entrée là, je ne sais lequel. »

Page 95, ligne 7. — *Sans doute pour aller la dévorer*, ou plutôt, comme le montre la correspondance de Mérimée, pour une raison moins avouable. La comparaison avec les moines, quelques lignes plus loin, prend, dans le second cas, un sens qui rappelle les vieux fabliaux, et qui est tout à fait conforme à l'anticléricalisme de Mérimée.

Page 96, ligne 2. — *Codéine :* Un des alcaloïdes extraits du suc de pavot et entrant dans la composition de l'opium. On l'emploie sous forme de pilules et surtout de sirops. « Je vais, pour ma part, tout doucement au monument [tombeau]. Je me suis enrhumé il y a quinze jours et j'ai toussé depuis lors à me rompre le crâne. A force de codéine, j'en suis à peu près quitte. » *Lettres à Viollet-le-Duc*, 1er janvier 1869.

Page 96, ligne 7. — *Tuez la bête :* Si l'on adopte l'interprétation la plus innocente, on peut supposer que la comtesse se rappelle ici confusément l'agression de l'ours. Mais il faut plutôt comprendre, avec Mérimée lui-même, que la comtesse, dans sa folie, sait que le jeune comte est fils de l'ours.

Page 96, ligne 24. — ... *le hurlement :* Les psychiâtres modernes ont noté le caractère contagieux et épidémique de certaines formes de l'hystérie.

Klik, klikoucha. La note de Mérimée est exacte.

Page 97, ligne 22. — *L'ourse... lui donne un coup de langue :* Simplement pour s'assurer qu'il est bien mort, si la nouvelle est innocente. Mais plutôt parce qu'elle se rend compte qu'elle a affaire à un mâle de son espèce.

Page 98, ligne 1. — *Sévastopol :* Nous disons généralement Sébastopol. La forme russe est Sevastopol, celle précisément que donne Mérimée.

—, ligne 4. — ... *le fameux bastion n° 5,* attaqué par le général Forey au début du siège.

Page 98. — Cette conception de l'héroïsme militaire se retrouve dans le *Héros et le Soldat* de Bernard Shaw. Il y aurait d'ailleurs bien des rapprochements à faire entre le tableau ironique de l'humanité que nous présente le dramaturge irlandais et celui que nous offre Prosper Mérimée.

Page 99, ligne 7. — La *préférence* est un jeu de cartes qui se joue à trois et qui tire son nom de l'ordre de préférence suivant lequel sont hiérarchisées les catégories de cartes. La couleur supérieure est le cœur, puis vient le carreau, puis le pique et enfin le trèfle.

—, *Les douratchki :* De *douratchok* (singulier), dont le sens est « sot ». Le sot est naturellement celui qui perd. Ce jeu très simple n'est guère pratiqué que par les enfants. Il est assez singulier que le Dr Froeber offre au professeur Wittembach de prendre part à des jeux aussi différents comme difficulté que la préférence et les douratchki. Est-ce là un trait d'ironie de Mérimée ou une preuve de son ignorance?

Page 99, ligne 29. — *L'éclat de ses yeux... :* On retrouvera cette même fascination du regard dans la statue de la *Vénus d'Ille* et dans le portrait d'*Il Viccolo.*

Page 100, ligne 21. — ... *robe de chambre boukhare :* Boukhara ou Bokhara est une ville du Turkestan, chef-lieu d'un khanat du même nom, situé entre Samarkand et l'Afghanistan. Bokhara exporte des étoffes de pure soie et des étoffes de soie et coton.

Page 102, note 1. — *Siatelstvo*, plutôt Votre Sérénité, Votre Altesse Sérénissime.

Page 103, ligne 9. — *Depuis une trentaine d'années, le prussien n'est plus qu'une langue morte... :* Il semble même mort depuis le XVIIe siècle. Voir la note de la page 88, ligne 7.

—, ligne 11. — ... *le cornique* est un dialecte celtique, qui fut parlé en Cornouailles. En 1865 parut à Londres le *Lexicon Cornu-Britannicum* de Williams.

Page 104. — Les *Trois Boudris* (titre polonais) est une légende lithuanienne racontée par A. Mickiewicz dans le *Romancero* (1845). Nous reproduisons la traduction littérale donnée par Ostrowski (t. II, p. 306). Il est intéressant de comparer les deux textes pour apprécier la façon dont Mérimée traduit Mickiewicz.

Le vieux père Boudris appelle ses trois fils, tous bons Lithuaniens comme lui, dans la cour du castel, et leur dit : « Apprêtez les chevaux et les selles, aiguisez vos glaives et vos dards ;

« Car on m'a dit à Vilna qu'on va incontinent déclarer la guerre aux trois coins du monde. Olgierd marchera contre les Russes, Skirgellon contre nos voisins les Polonais et le prince Keystout tombera sur les Teutons [1].

« Vous êtes jeunes et dispos ; allez servir le pays ; que les dieux lithuaniens vous conduisent. Je ne sers pas en plaine cette année ; mais je veux vous donner un conseil ; vous êtes trois, et vous avez trois routes à suivre.

« Un d'entre vous doit suivre Olgierd en Russie vers les bords du lac Ilmen et les murs de Novgorod. Là, il trouvera des queues d'hermine et des étoffes brodées à foison, et chez les marchands des roubles comme de la glace [2].

1. Olgierd, Keystout et Skisgellon sont les trois fils de Gédymin.
2. Les roubles étaient autrefois taillés à coups de hache dans des barres d'argent.

« Que le second s'enrôle dans les gardes du prince Keystout ; qu'il extirpe cette racaille de croisés[1], il trouvera de l'ambre jaune comme du sable, des draps d'un lustre merveilleux et des rubis dans les oripeaux des prêtres.

« Que le troisième passe le Niémen à la suite de Skirgellon ; il y trouvera de chétifs instruments de ménage, mais en revanche il pourra choisir de bonnes lances, de fameux boucliers, et qu'il en ramène une belle fille !

« Car les amantes des Polonais ont plus d'attraits que les captives de tous les pays : folâtres comme de petites chattes, elles ont les joues plus blanches que le lait, les paupières ornées de beaux sourcils noirs, et les yeux brillants comme deux étoiles.

« C'est de là que j'amenai, il y a un demi-siècle, quand j'étais jeune, la captive polonaise qui fut ma femme, et, quoiqu'elle soit déjà dans le tombeau, je ne puis regarder de ce côté[2] sans me la rappeler. »

Ayant ainsi donné ses avis, il ajouta sa bénédiction ; les garçons s'élancent à cheval, saisissent leurs armes et disparaissent. L'automne et l'hiver passent, les fils ne reviennent pas ; le vieux Boudris pense déjà qu'ils sont morts.

A travers grêle et vent, un guerrier accourt au village, et sa bourka se gonfle sur quelque doux fardeau. « Ha ! Ha ! c'est une caisse ! et cette caisse est pleine de roubles de Novgorod ! — Non, mon père, c'est une belle fille de Pologne. »

A travers grêle et vent, un guerrier accourt au village, et sa bourka se gonfle sur quelque doux fardeau. « Ha ! ha ! sans doute tu nous apportes un sac d'ambre jaune d'Allemagne ! — Non, mon père, c'est une belle fille de Pologne. »

A travers grêle et vent, un guerrier accourt au village, et sa bourka se gonfle sur quelque doux fardeau... mais, avant qu'il n'ait montré son butin, le vieux Boudris fit prier ses amis pour une troisième noce.

Page 107, ligne 2. — *Katazyna.* Il faudrait Kata*r*zyna, c'est-à-dire Catherine en polonais.

—, ligne 5. — *La panna Iwinska :* « Pana, unmarried lady » (Saurusaitis), « Pana, fraülein (aus des poln.) » (Schleicher, Glossaire annexé au *Handbuch der litauischen Sprache*, t. II). Mérimée adopte la forme polonaise *panna.*

1. Les chevaliers de l'Ordre teutonique.
2. Vers la Pologne, au couchant.

Page 107, ligne 6. — *Ioulka*, diminutif de Juliana.

—, ligne 10. — *Vous vous êtes laissé mystifier.* — Cette mystification imaginaire du professeur Wittembach par Mlle Ioulka est le souvenir d'une double mystification réelle.

En effet, Mickiewicz, charmé par la couleur locale de la *Guzla*, traduisit en polonais la ballade intitulée *Le Morlaque à Venise*, qu'Ostrowski, traducteur des œuvres de Mickiewicz, remit ingénument en français. M. Leger a publié le texte de Mérimée et celui d'Ostrowski côte à côte dans la *Nouvelle Revue* (15 juin 1908).

Pouchkine, qui y avait été pris lui aussi, raconte pour s'excuser qu'il avait consulté Mickiewicz au sujet de la *Guzla :* « Ce poète était, dit-il, un critique clairvoyant et un délicat connaisseur de la poésie slave ; il ne doutait pas de l'authenticité de ces chants. » Voir le livre de M. Voyslav Yovanowitch (*La Guzla* de P. Mérimée, p. 513), qui conteste d'ailleurs la compétence de Mickiewicz.

D'autre part, Mérimée lui-même avait été mystifié à propos de cette ballade des *Fils de Boudrys*. Dans l'*Épisode de l'histoire de Russie*, p. 79, il lui donne pour auteur Pouchkine. L'adaptation du poète russe fut écrite en 1829 et publiée en 1833.

Page 108, ligne 8. — Le *Ghazel* est un poème persan composé de cinq ou sept strophes de deux vers.

—, ligne 24. — *Folâtre comme une chatte... :* La panna Iwinska ressemble à la sœur de l'Autre Inconnue, telle qu'elle apparaît dans les *Lettres* de Mérimée. C'est une de ces femmes perverses et captivantes comme Mérimée en a tant décrit, et dont le type le plus achevé se trouve sans doute dans le *Carrosse du Saint-Sacrement.*

Page 110, ligne 21. — *Le staroste... : Starosta* désigne primitivement, en polonais, un gentilhomme tenant un fief de la Couronne, avec ou sans juridiction. Le mot peut aussi s'appliquer au régisseur, à l'intendant. Il désigne enfin, et c'est sans doute le cas ici, le préfet, le gouverneur.

Page 112, ligne 3. — *J'ai... une prédilection instinctive pour les chats... Jamais un chat ne m'a griffé... :* Mérimée prête au docteur son propre goût pour les chats, et sans doute aussi son expérience personnelle des bêtes. Il aimait tous les animaux, depuis la tortue, « qui répondait à son nom et donnait des baisers », jusqu'au prégadiou, qui mangeait les mouches avec tant de plaisir ; il fut séduit par une chouette à la « physionomie très drôle, ressemblant aux gens remplis de prétentions par son air et son expression ultra-graves », mais sa plus grande affection était pour les chats (F. Chambon, *Prosper Mérimée, l'écrivain, l'artiste*, 1907, p. 21. Pour le prégadiou, voir les *Lettres à une Inconnue*, t. I, p. 115).

—, ligne 10. — *Une forêt où, à cette heure, existe florissant l'empire des bêtes :* Voici le passage de Mickiewicz qui a inspiré Mérimée :

> Là, comme dans l'arche de Noé, se conserve pour la reproduction de l'espèce une paire au moins de tous les animaux.
>
> Au milieu, dit-on, s'élèvent les châteaux du vieil auroch, du bison et de l'ours, ces monarques des forêts. Autour d'eux, comme des ministres vigilants, se nichent sur les arbres l'once agile et le glouton vorace.
>
> Plus loin, pareils à de nobles vassaux, tout respectueux, demeurent les sangliers, les loups et les élans aux larges cors. (Traduction de Charles Edmond, *La Pologne captive.*)

—, ligne 12. — *Matecznik :* Mot polonais signifiant matrice.

Page 112, ligne 20. — *Joubr :* Le mot ne se trouve pas dans le vocabulaire lithuanien de Saurusaitis. En polonais, *zubr* désigne le taureau sauvage, le bison, le buffle.

Selon Élisée Reclus, il ne faut pas confondre l'auroch et le bison. Si les aurochs ont complètement disparu, les bisons ont longtemps persisté dans la forêt de Béloviège. Les derniers ont été tués pendant la guerre de 1914-1918.

Page 112, note 1. — *Messire Thadée* fut composé à Paris en 1834. Mickiewicz lui-même l'a appelé poème « villageois ». En même temps qu'une très belle épopée, c'est un tableau saisissant de la vie de la vieille noblesse polonaise,

dont l'influence européenne n'avait pas encore affadi les mœurs.

Page 112, note 1. — *La Pologne captive et ses trois poètes Mickiewicz, Krasinski, Slowaki, 1864.* Leipzig, F.-A. Brockhaus ; Londres, Trubner. A Paris, chez tous les libraires.

L'ouvrage, anonyme, avait pour auteur un certain Choreçki qui, sous le pseudonyme de Charles Edmond, a écrit en français de nombreuses pièces de théâtre.

Page 113, ligne 3. — *L'urus des Commentaires de César*, livre VI, chap. XXVIII.

Page 113, ligne 14. — *Une tchékhole*, une housse. Le mot est masculin. Mérimée en fait à tort un féminin.

—, ligne 17 : ... *dans la forêt :* Les quelques lignes qui suivent sont inspirées de Mickiewicz (voir notre introduction, p. XLIV).

Page 115, ligne 10. — ... *panier rempli de champignons :* Mickiewicz parle des arbres « couverts d'affreux champignons » (Charles Edmond, *La Pologne captive*, p. 40).

Page 115, ligne 23. — *Agaricus necator :* « Ce champignon, dont le nom seul épouvante, passe pour être très dangereux. Il paraît pourtant qu'il n'en est pas ainsi, car M. Weimann dit qu'on le mange en Russie » (Charles d'Orbigny, *Dictionnaire universel d'histoire naturelle.* Paris, 1847, t. I, p. 174).

« *Agaricus necator.* Propriétés : vénéneux ou au moins indigeste et coriace. Est rejeté par le vomissement chez les chiens. Habitat : toute la France, dans les bois découverts, les bruyères ombragées, les gazons abrités » (H. Baillon, *Iconographie de la flore française*, t. V, planche 454).

Page 115, ligne 29. — *Pirkuns :* « Un dieu terrible, l'impitoyable Perkounas, déchaînait les orages, lançait la foudre » (Charles Edmond, *La Pologne captive*, p. 7).

Pirkuns serait donc la forme samogitienne, Perkounas la forme haut-lithuanienne. Ce serait la première fois que Mérimée citerait un mot samogitien. Le reste du temps, et malgré la distinction qu'il a lui-même établie, il n'a cité

que du lithuanien, en précisant certes à chaque fois qu'il s'agissait d'un mot lithuanien, mais sans jamais l'opposer au mot samogitien. Peut-être d'ailleurs emploie-t-il ici, en l'estropiant, la forme polonaise Perkuns.

Page 116, ligne 18. — *Circé lithuanienne :* « Le Lithuanien nourrissait des serpents apprivoisés, qui souvent, à l'heure de ses repas, rampaient tranquillement sur la table et, enlaçant les coupes, s'abreuvaient de miel et de lait » (*La Pologne captive*, p. 8).

—, ligne 22. — *... les prétendus sorciers, pour la plupart à la fois dupes et fripons :* La psychologie moderne confirme tout à fait l'explication de Mérimée. Elle admet couramment qu'il y a, chez les thaumaturges, un bizarre mélange de supercherie et de naïveté ; ils trompent leur public par des pratiques d'une habileté surprenante, mais ils sont les premiers à se prendre à leur propre jeu, un peu comme les menteurs qui, à force de se répéter, finissent par croire eux-mêmes à ce qu'ils disent.

—, ligne 25. — *... couleur locale :* Mérimée se moque peut-être de lui-même et de la manière dont, de bric et de broc, il a composé la couleur locale de cette nouvelle. Peut-être aussi est-il, comme les prétendus sorciers dont il parlait tout à l'heure, à la fois dupeur et dupé en matière de couleur locale.

—, ligne 29. — *Knauss* était un peintre allemand estimé qui travailla huit ans à Paris, de 1852 à 1860 : « A l'exacte observation de la réalité et à la sûreté de métier qui caractérisent les Français, dit le *Brockhaus Lexikon*, il ajouta la sincérité et la profondeur de la sensibilité allemande. »

Il fut un brillant représentant de cette peinture de genre qui tomba, à la fin du XIXe siècle, dans un discrédit complet et que les modernes ont appelée du nom péjoratif de peinture d'anecdote. Pour caractériser la peinture de Knauss, il suffit de citer le titre de quelques-unes de ses œuvres : *Enterrement dans un village de Hesse*, *Le Social démocrate*, *Le Colporteur*, *La Femme commissionnaire*,

Enfants jouant avec une chèvre, La Maison forestière... La Promenade dans un parc fut achetée par le musée du Luxembourg en 1855.

Page 117, note 1. — Les waïdelotes étaient des prêtres chargés de raconter au peuple, dans un langage rythmique, les faits des aïeux, à l'occasion des solennités, notamment de celle du Bélier, en automne.

« Ce pape ou krive-kriveyto... habitait la forêt sacrée de Romove, sur le territoire de la Lithuanie prussienne ; entouré de prêtres-chanteurs ou vaïdelots, groupés hiérarchiquement, il était invisible au peuple des profanes... » (Élisée Reclus, *Géographie universelle*, t. V, p. 432).

—, ligne 22. — *C'est toi qui dois aller là-bas... :* D'après Mickiewicz, ce n'est pas le lion Noble qui règne sur l'empire des forêts, mais bien le vieil auroch, le bison et enfin l'ours. Le comte a donc des droits héréditaires à cette mystérieuse couronne.

Page 120, ligne 9. — *En matière de mariage... :* Réflexion personnelle. Dans la *Vénus d'Ille*, Mérimée avouait qu'un mariage le rendait toujours triste (édit. Calmann-Lévy, p. 280).

Page 123, ligne 7. — La *roussalka* est une danse du pays. Les Roussalki étaient des nymphes de la Ross, rivière de l'Ukraine, chantées par Bohdan Zaleski. Elles ressemblaient aux Willis, habitant la Wilia, affluent du Niémen, et que Mickiewicz a chantées dans *Konrad Wallenrod*. Voir le résumé de la mythologie lithuanienne dans les *Œuvres poétiques* d'Adam Mickiewicz, traduites par Christian Ostrowski, édition de 1845, p. 332.

Page 124, ligne 1. — La *roussalka* est à la fois dryade et nymphe des eaux. Ondine folâtre sur les bords du Danube, elle est devenue, dans les sombres forêts du Nord, un esprit malfaisant et vindicatif. Yeux verts, visage pâle, cheveux en désordre, elle attire les gens pour se donner le malin plaisir de les noyer.

Page 124, note 1. — *Sarafane*, mot russe d'origine orientale

(tatare ou persane), comme la plupart des termes de parure. C'est un vêtement sans manches, pincé à la taille.

Page 125, ligne 14. — *Rappelant les danses sacrées des Grecs :* Cette danse les rappelle d'autant mieux que Mérimée s'est probablement inspiré des danses grecques pour décrire cette danse lithuanienne.

—, ligne 21. — *Quartier de soulier :* « La pièce ou les deux pièces de cuir qui environnent le talon » (Littré).

Page 126, ligne 13. — Les *Charruas :* Indiens du Rio de la Plata.

—, lignes 21-23. — Il est possible que Mérimée ait eu l'idée de cet épisode en lisant le livre du général Daumas, *La Vie arabe*, que nous avons déjà cité à propos de *Djoûmane*. On trouve, en effet, à la page 393 : « ... Ils saignèrent immédiatement soixante chamelles, burent leur sang, l'eau qu'elles avaient dans l'estomac et furent sauvés. C'est là, en effet, la ressource suprême des Touaregs en cas de disette d'eau. »

—, ligne 25. — Les *Kalmouks* forment la branche occidentale des Mongols. Ils habitent les régions situées entre le Don et la Volga, l'Altaï et la Chine occidentale.

—, ligne 26. — *Le comte me demanda comment j'avais trouvé cette boisson... :* Nous sommes à un moment important dans la nouvelle et dans l'évolution morbide du comte. Jusqu'ici, il était un être complexe, moitié homme, moitié ours, à qui l'accident de sa naissance avait donné des instincts sanguinaires vagues. Le récit du professeur polarise ces instincts, les fixe sur une image précise. Avant, il était simplement prédisposé ; maintenant, il va être obsédé.

Page 127, ligne 10. — ... *chupon :* En espagnol, sucée.

Page 130, ligne 6. — *Il n'y a pas, comme dans notre chère Allemagne, de bons lits de plume... :* En effet, l'hôte d'un lit allemand est couché sur une couette et recouvert d'un immense édredon. Comme il n'y a pas de drap supérieur,

c'est la housse de l'édredon qui en tient lieu. Le dormeur est pour ainsi dire plongé dans la plume et ne craint pas le froid.

Page 132, ligne 14. — *Turpi clausus...* (Horace, Satire II, VII, 59-61). La citation exacte est :

> An turpi clausus in arca,
> Quo te dimisit peccati conscia herilis,
> Contractum genibus tangas caput?

L'esclave d'Horace, Dave, profitant de la liberté des Saturnales, montre à son maître qu'en dépit de ses prétentions il ne vaut pas mieux que lui. L'un et l'autre ont les mêmes instincts, mais Dave assouvit les siens en s'adressant à la première fille venue, tandis qu'Horace s'introduit sous un déguisement chez une femme mariée, au risque d'être obligé, par un retour imprévu du mari, à se réfugier dans un coffre à habits, où sa tête touche ses genoux.

C'est la satire à laquelle Hugo fait allusion dans sa *Dernière Gerbe*, lorsqu'il écrit :

> Surpris par un mari, lorsqu'une nuit, Horace
> S'enfuit en laissant choir ses grègues sur sa trace,
> Et conte l'aventure à son valet-mignon...

Page 134, ligne 12. — *Physiologie :* Ce mot a changé de sens. A l'époque de Mérimée, la physiologie comprend tout ce que nous rangeons maintenant dans la psychologie pathologique. La table des matières de la *Revue des Deux Mondes*, 1831-1874, classe dans la « physiologie » des articles tels que ceux-ci : Des sciences occultes au XIXe siècle ; Le Magnétisme animal ; Le Merveilleux autrefois et aujourd'hui, etc...

Page 135, ligne 6. — *La dualité, la duplicité de notre nature :* Le passage qui suit paraît inspiré d'Edgar Poe : Le Démon de la Perversité (*Nouvelles histoires extraordinaires*).

Page 139, ligne 6. — *Szawlé :* Ville importante où se trouvent des tanneries. En lithuanien, Siauliai.

Page 139, ligne 23. — *Tous les paysans de Médintiltas... :* « Il y a une coutume dans notre famille de se marier au son de la musique du village » (Mickiewicz, traduction Charles Edmond, *La Pologne captive*).

Page 141, ligne 24. — *Le maréchal de la noblesse :* Les gentilshommes de chaque province élisaient un président ou maréchal par district. Le mot russe est *predsiédatel*, le mot polonais *marszalek szlachty*.

Page 145, ligne 26. — *Pane*, masculin de *pana* (voir note de la p. 107, ligne 5).

Page 147, ligne 4. — *J'aurais eu quelque curiosité de voir de près les danses populaires...* Mérimée, comme nous l'avons déjà dit, a eu soin de ne pas décrire cette fête, pour ne pas imiter Mickiewicz. Il avait d'ailleurs, on le sait, horreur de toute description.

Page 149, ligne 1. — *Adélaïde :* La sœur ou l'épouse de Théodore.

Page 149, ligne 11. — *Si vous étiez bien pénétré... :* Cf. *Carmen*. Mérimée mêle volontiers l'érudition au roman. Au début de *Carmen*, l'auteur fait la connaissance de son héros, don José, en parcourant à cheval l'Andalousie pour rechercher à quel endroit eut lieu exactement la bataille de Munda où, « pour la dernière fois, César joua quitte ou double contre les champions de la République ». Le roman se termine par d'assez longues considérations sur la race, sur l'organisation sociale et particulièrement sur la langue des romanis (tziganes). « Il paraît, dit Mérimée, qu'un grand nombre de racines et beaucoup de formes grammaticales du romani se retrouvent dans des idiomes dérivés du sanscrit. » Par conséquent, sans doute, dans le lithuanien.

ADAPTATIONS

I. — La Chambre bleue, vaudeville.

Il existe une adaptation dramatique de la *Chambre bleue* par Charles de la Rounat, ancien directeur de l'Odéon. Elle fut représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 22 septembre 1873.

Cette pièce en un acte est fort médiocre. Comme dans la nouvelle de Mérimée, elle oscille constamment entre le comique et le tragique.

L'auteur a changé le nom du héros, qu'il appelle Maxime, et il a baptisé Juliette l'héroïne anonyme de Mérimée. Il a fait à la nouvelle le minimum de changements : il en a conservé l'intrigue, le ton et le mouvement. Il a d'ailleurs donné lui-même un résumé de sa pièce : on le trouvera plus loin, p. 188-192.

Elle fut imprimée en 1873 :

La Chambre bleue, comédie en un acte, tirée d'une nouvelle de Prosper Mérimée, par Charles de la Rounat. Paris, Michel Lévy frères, éditeurs, rue Auber, 3, place de l'Opéra. Librairie nouvelle, boulevard des Italiens, 15, au coin de la rue de Grammont. (Châtillon-sur-Seine, imprimerie E. Cornillac), 1873, in-12, couverture imprimée.

II. — La Chambre bleue, opéra-comique.

La nouvelle de Mérimée a fourni le sujet de la *Chambre bleue*, opéra-comique en un acte, paroles d'Édouard Noël, musique de Jules Bouval, représenté pour la première fois sur le théâtre national de l'Opéra-Comique le 16 janvier 1902.

Cette pièce présente une grosse supériorité, quant à l'habileté de l'affabulation et à la gaîté des répliques, sur le vaudeville de M. de la Rounat.

L'action se passe à Fontainebleau le jour où le commandant de Prémaillac, personnage ajouté, fête son quatrième galon en même temps qu'il enterre sa vie de garçon. Dans l'opéra-comique, les deux amoureux sont, comme dans la nouvelle de Mérimée, des amants clandestins, et, pour corser la situation, Léon est même substitut.

Pour la présentation des deux Anglais, la situation est habilement renversée. C'est avec le neveu, hâve, déguenillé, que les amants ont voyagé, et c'est par le bavardage de l'hôte qu'ils apprennent l'existence de l'oncle et sa parenté avec l'inquiétant voyageur.

D'ailleurs, le vieux milord signale lui-même assez bruyamment sa présence en appelant la bonne tous les quarts d'heure pour obtenir une nouvelle ration de porto. C'est là un effet de comique à répétition assez banal, mais qui ne doit point manquer d'être efficace au théâtre. On entend bientôt, dans la pièce voisine, les éclats de voix d'une dispute entre les deux Anglais, l'oncle et le neveu.

Comme dans le vaudeville de La Rounat, la maîtresse de Léon s'endort, exténuée, et le petit jour peut venir sans trop d'invraisemblance.

Quant au dénoûment, il se trouve corsé avec quelque maladresse. L'hôtelier, voulant préparer la note, prend, sur la table de la chambre bleue, une feuille de papier à lettre tachée de rouge. « C'est du sang. L'Anglais a été assassiné ! » s'écrie Léon devant l'hôte et le commandant de Prémaillac.

En effet, de Prémaillac, qui est entré la veille dans la chambre bleue sous un vague prétexte et qui a reconnu en Léon un vieux labadens, vient de revenir sous un prétexte encore plus vague. C'est lui qui, doué d'un sang-froid tout militaire, découvre le premier l'erreur de Léon en entendant éternuer le vieux milord.

Il est assez difficile de comprendre les raisons qui ont poussé l'auteur à créer ce rôle inutile et inconsistant de Prémaillac. Sans doute y a-t-il été obligé par les nécessités musicales, pour introduire une voix de baryton.

III. — Mérimée au cinéma.

La censure allemande vient, paraît-il, d'interdire un film intitulé *Le Mariage de l'Ours* et dont voici le scénario, d'après la *Cinématographie française :*

« La naissance du dernier des comtes Schemmet est enveloppée d'événements sanglants. Le père tue le prétendu amant de sa femme. Celle-ci, devant le cadavre de l'homme, est attaquée par un ours et devient folle. A trente-cinq ans, le jeune comte revient au domicile paternel.

« Drapé dans une peau d'ours, il erre dans la forêt, attaque une jeune paysanne et la mord au cou. Malgré la défense du médecin, il épouse Julia, la fille d'un comte voisin.

« A la noce, un ours qui danse réveille ses instincts, et la nuit de noce même, il tue sa femme par des morsures et s'enfuit. Le bourgogne qu'il a bu a le goût du sang et lui rappelle le sang qu'il a sucé au cou de la paysanne. Quand, après quelque temps, il revient dans la région, il est tué à son tour et son château devient la proie des flammes. »

Le sujet de ce film est cyniquement emprunté à la nouvelle de Mérimée qui a pour titre *Lokis*. L'auteur du scénario s'est contenté d'ajouter quelques détails mélodramatiques : le meurtre de l'amant de la comtesse, la peau de l'ours que revêt le jeune comte et l'incendie du château.

En somme, il n'a rien fait de plus que ce que font d'ordinaire les adaptateurs de cinéma : il a respecté le sujet en l'extériorisant par certains côtés. Il a seulement oublié de citer le nom de Mérimée.

Quelques journalistes français, scandalisés par le sujet, ont déclamé contre la corruption allemande, ce qui, en la circonstance, paraît fort imprudent.

Il eût été plus juste et plus sage de crier : Au voleur !

Léon Lemonnier.

Mercure de France, 15 juillet 1926.

COMPTES-RENDUS

REVUE DE LA PRESSE

Les comptes-rendus des *Dernières Nouvelles* sont relativement peu abondants : le livre ne paraît pas avoir remporté un grand succès.

D'ailleurs, les journaux de l'époque ne consacrent que très rarement une rubrique régulière aux livres. Il arrive, comme dans le *Journal des Débats* ou le *Soleil*, qu'ils offrent à leurs lecteurs, sous le titre « Variétés », des études littéraires copieuses, mais elles ont ordinairement trait à la littérature grave (histoire le plus souvent, quelquefois géographie, science ou poésie), très rarement à la littérature d'imagination.

Enfin, les *Dernières Nouvelles* paraissent le 29 septembre ; et le 6 octobre commence à Versailles le procès de Bazaine, qui occupera les journaux pendant de longues semaines.

* * *

L'Événement, vendredi 26 septembre 1873.
(Critique dramatique.)

... La *Chambre bleue*[1] n'offre rien de scandaleux dans le fond ni dans la forme, ainsi qu'on en avait fait courir le bruit avant sa publication. Quelques personnes s'étaient attendues à un pendant de la fameuse plaquette sur Henry Beyle ; elles en ont été pour leurs frais de curiosité.

C'est un récit piquant, sans doute, puisqu'il nous montre

1. Il s'agit de la nouvelle de Mérimée, et non de l'adaptation dramatique de M. de la Rounat.

deux amoureux en quête d'une chambre d'hôtellerie pour y abriter leur bonheur, mais là s'arrête le côté égrillard. Une multiplicité de mésaventures, d'obstacles, de hasards arrivent au secours de la morale. Bref, le jeune couple passe une nuit blanche dans la chambre bleue...

On reconnaît là le comique de Mérimée, un comique aigu, faisant courir quelquefois le frisson dans les veines.

Charles MONSELET.

* * *

L'ÉVÉNEMENT, lundi 29 septembre 1873.
(Courrier des théâtres.)

Aujourd'hui paraît, chez Michel Lévy, le volume des *Dernières Nouvelles* de Prosper Mérimée, qui contient la *Chambre bleue*, d'où a été tirée la charmante pièce arrangée par M. Ch. de la Rounat pour le Vaudeville.

* * *

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE, mardi 30 septembre 1873.
(Causerie dramatique.)

... La *Chambre bleue*... était signée ainsi : Composé et écrit par Prosper Mérimée, fou de S. M. l'Impératrice.

Enfantillage pur et plaisanterie d'intimité.

Le hasard ayant fait tomber entre mes mains un des exemplaires publiés à Bruxelles, il me sembla que cette nouvelle pouvait être adaptée à la scène et qu'elle fournissait un nombre suffisant de situations pour amuser le public. C'est ce que j'ai essayé de faire en transformant la *Chambre bleue* en pièce de théâtre.

Le Vaudeville a bien voulu l'accueillir et elle y a été représentée lundi dernier[1] avec succès. Il ne m'appartient pas d'insister sur ce point, d'une mince importance en somme,

1. Lundi 22 septembre 1873.

et je m'en réfère, comme je le ferai toujours, au jugement de la critique.

Cette *Chambre bleue* est une chambre d'auberge et jamais épithète n'a été moins justifiée ; car cette couleur n'y est représentée que par deux vieux fauteuils en velours d'Utrecht, cachés sous des housses. Ce qu'elle a de plus bleu, c'est le coin de firmament qu'y croient voir deux tourtereaux venus tout exprès pour y roucouler à l'aise.

Les voilà donc arrivés. Où? A Ailly-sur-Somme, ligne du Nord, à neuf kilomètres d'Amiens et à cinq de Piquigny. D'où viennent-ils? De Paris, certainement. Qui sont-ils? Oh ! quant à cela, je l'ignore. Le monsieur est un homme du monde, il est jeune et amoureux, et extrêmement impressionnable. Il s'appelle Maxime. La dame est adorable : fine, élégante, distinguée, jolie plus qu'on ne saurait dire, pleine de grâces et de charme, et femme ! femme comme Vénus elle-même ! Elle a de l'esprit et du monde, car elle n'a absolument rien de maniéré et de gauche, et conserve au milieu de toutes les tribulations qui pleuvent sur ce couple intéressant une liberté d'allure qui tranche avec les ahurissements sans fin de son compagnon.

Ce n'est pas une cocotte, j'en réponds. Est-ce une femme mariée? Oh ! non. Je crois plutôt que c'est une jeune veuve, qui tient fort à sauver les apparences et à garder sa considération. J'ai entendu des personnes avancer même que c'étaient de jeunes époux. Quoi qu'il en soit, et quelle que puisse être leur situation vis-à-vis de l'état civil, il ne se passe rien entre eux dont puisse s'effaroucher la morale. C'est même là le fond de l'affaire : venus tout exprès, après des efforts sans nombre et des combinaisons laborieuses, pour savourer en liberté le bonheur de se trouver ensemble librement et sans gêne, ils finissent par s'endormir chacun sur une chaise, exténués de la lutte que leur a imposée toute une série de malencontres, et par s'en aller comme ils étaient venus.

D'abord, c'est l'hôte qui leur inflige sa présence et son bavardage, sous prétexte de dresser une petite collation, composée pourtant de la façon la plus sommaire. Puis, l'hôte

sorti, un bruit de sabres qui traînent, de voix animées, de rires éclatants se fait entendre dans le couloir. Le bruit se localise dans une pièce voisine et s'y établit souverainement. Ce sont des officiers du 5e hussards qui paient la bienvenue aux officiers du 3e chasseurs ; il y a changement de garnison à Amiens, et ces messieurs ont adopté la petite auberge d'Ailly-sur-Somme pour leurs réunions.

Cependant le bruit s'apaise. Une porte condamnée forme le fond d'un placard qui ouvre dans la salle du festin ; quand il est ouvert, on entend tout ce qui s'y passe ; mais quand il est fermé, on n'entend rien. Malheureusement, on l'ouvre à chaque instant, et cela tombe juste au moment où les sentiments exprimés par Maxime à sa jeune amie sont les plus entraînants.

Les amoureux ne sont pas endurants. Maxime s'insurge, jure, tempête, appelle l'hôtelier et le somme d'imposer silence à ses bruyants voisins. Le Vatel d'Ailly-sur-Somme n'a-t-il pas l'idée malencontreuse de chercher à attendrir les soupeurs en gaîté en leur disant que la *Chambre bleue* est occupée par une jeune mariée ! Alors, ce sont des rires, des plaisanteries à n'en plus finir ; on ouvre le placard tout exprès pour porter un toast à l'intéressante voisine, et Maxime de pester de plus en plus.

Enfin, le bruit s'apaise, quelque temps s'écoule, les amants sont près de tout oublier, quand éclatent tout à coup des fanfares retentissantes ; les sonneries des deux régiments embouchent l'air fameux : « La victoire est à nous ! » heureusement suivi de la retraite ; le défilé se fait tout le long du corridor, aux cris de « Vive la mariée ! » et la rumeur va s'éteignant, sous la forme d'un chœur chantant : « Bonsoir, madame la mariée », sur le motif : « Bonsoir, monsieur Pantalon. »

Alors, c'est autre chose : dans une chambre mitoyenne habite un Anglais riche à millions. Il a eu le matin avec un neveu dépenaillé et misérable une altercation que l'hôte a racontée aux voyageurs. Ce neveu n'a pas voulu quitter l'hôtel. Maxime et Juliette s'approchent de la fenêtre et aperçoivent dans le jardin un homme en observation sous la

chambre même du gros gentleman. Juliette a peur, Maxime la rassure, elle s'étend sur le canapé, Maxime examine le neveu de l'Anglais dont les allures lui semblent suspectes, puis il rentre dans le sentiment de la situation et dans la chambre après avoir fermé la fenêtre. Juliette s'est endormie ! Il essaie poliment de la réveiller. Rien ! Elle dort pour de bon. Alors, il s'assoit, la regarde et... s'endort à son tour. Une horloge lointaine sonne trois heures ; la petite pendule de la cheminée tinte à son tour trois petits coups grêles.

Tout à coup, un bruit violent se produit dans une chambre voisine. Maxime se réveille en sursaut, Juliette n'a pas bronché. Quelques gémissements sourds se font entendre, cela vient de la chambre de l'Anglais... Et cet homme dans le jardin? Y était-il donc à mauvaise intention? Bientôt le doute n'est plus possible : un liquide rouge se répand en passant sous la porte condamnée qui sépare la chambre bleue de celle habitée par l'Anglais ; c'est du sang ! Le malheureux a été assassiné.

On devine sans peine l'affolement de nos deux tourtereaux : la justice va venir, les gendarmes, le juge d'instruction ; ils vont être arrêtés provisoirement ou, pour le moins, interrogés, cités comme témoins, forcés de comparaître en cour d'assises, et voilà Juliette compromise publiquement et officiellement diffamée ! Il faut fuir ! Mais comment? Le jour est venu, tout s'éveille dans l'hôtel. Maxime appelle l'aubergiste et, avec un calme fébrile et laborieux, lui déclare son intention de partir sans retard. Là encore, de nouvelles malencontres[1]. Enfin, au moment où l'hôte écrit la note des deux voyageurs qui semblent sur des charbons ardents, Anatole, le garçon d'hôtel, entre tout effaré, un seau et une éponge à la main. Le gros Anglais a cassé une bouteille de porto en se grisant pendant la nuit, et c'est le vin qui a coulé jusque dans la chambre bleue...

Ch. de la Rounat.

1. L'horaire des trains a été changé.

* * *

L'Illustration, 18 octobre 1873.
(Bulletin bibliographique : *L'Assassin du bel Antoine*, par M. Paul Parfait. 1 vol. Michel Lévy.)

La *Chambre bleue* de Prosper Mérimée nous montrait deux amoureux fort dépités en entendant, dans une chambre d'auberge, le bruit de la chute d'un corps et se croyant témoins *de auditu* d'un crime commis, pour parler comme au théâtre, *à la cantonade*. Ce que Mérimée prit au comique, M. Paul Parfait l'a pris au tragique dans ce roman qui est, je pense, son premier roman et qui s'appelle l'*Assassin du bel Antoine*. Un peintre, Julien Grandier, a, dans un hôtel d'une petite ville, un rendez-vous avec une femme mariée. Cette nuit même, un marchand de bestiaux, le bel Antoine, est assassiné dans la chambre n° 6 de l'hôtel, et Julien occupe le n° 5. Nécessairement, on l'accuse, et, pour comble de malheur, c'est précisément le mari de Mme de Marcillac, le juge Marcillac, qui est chargé de l'instruction de l'affaire. Julien n'hésite pas ; plutôt que de compromettre celle qu'il aime, il se laissera accuser d'un crime, bien plus, il déclarera qu'il est, lui, Julien, l'assassin du bel Antoine. Mais, à son tour, Hélène de Marcillac cherche à sauver Julien ; elle découvre l'assassin véritable, un certain Floquart, et le livre elle-même à son mari. M. de Marcillac, après avoir un moment hésité à se venger d'une façon effroyable, fait mettre Julien en liberté, mais il déclare qu'il veut sa vie. Un duel a lieu. Julien tire sans viser et tue M. de Marcillac. « A l'heure où vous recevrez cette lettre, écrit alors Hélène à Julien, je serai déjà réfugiée dans un couvent. Ne cherchez pas à me revoir. Il y a du sang entre nous. »

Ainsi finit ce livre très rapide, très émouvant, écrit d'un style preste et pittoresque. C'est un roman tout à fait attachant qui, transporté au théâtre, ferait un excellent drame.

Jules Claretie.

* * *

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
18 octobre 1873, page 382.

On lira avec plaisir les *Dernières Nouvelles* de Prosper Mérimée. C'est un agréable volume où l'on retrouve la facilité, l'aisance, l'humour, la fantaisie piquante, le ton alerte et dégagé de l'auteur de *Colomba*. Nous sommes transportés tour à tour en Lithuanie, en Russie, en Espagne et autres pays encore. Le merveilleux qui a cours dans ces contrées lointaines est un des principaux éléments de ces aimables récits, et ce qui leur donne une saveur particulière, c'est le scepticisme du narrateur. Il semble que le contraire dût se produire. La naïveté du conteur, persuadé que ses histoires sont arrivées, est en général la condition première de l'illusion et de l'intérêt. Ici, on se demanderait volontiers si le conteur ne se moque pas quelque peu de ceux qui l'écoutent. A l'instant où nous allons trembler, il nous semble distinguer une intonation railleuse, saisir un geste moqueur ; puis voici que le ton semble maintenant sérieux et convaincu ; puis voici que perce de nouveau une légère pointe d'ironie. Que croire? Que ne pas croire? Il n'y a jamais qu'une demi-illusion, et aussi, pour tout dire, un demi-contentement. On en veut à l'auteur, on a envie de le prendre à partie :

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle?

Oui, mais aussi, par contre, on est piqué, réveillé, inquiet et les récits sont si prestement menés et terminés si vivement que ces secousses ne nous fatiguent pas. Elles nous tiennent sur le qui-vive, et notre attention ne s'engourdit jamais. Je ne conseillerais pas ce procédé à un auteur qui aurait moins d'esprit que n'en avait Mérimée. Mais avec tant d'esprit, et du meilleur, vif, alerte, effleurant sans jamais appuyer, on pouvait tout se permettre.

Lisez la première de ces nouvelles, peut-être la meilleure, *Lokis*, et vous passerez probablement par les impressions que je viens de dire. Une sorcière, des prédictions sinistres,

un homme qui est un ours, ou un ours qui est un homme, une jeune mariée dont cet ours boit le sang comme s'il était vampire, tout cela est fait pour vous donner le frisson, et en même temps vous sentez que ce n'est qu'un conte. Faut-il y voir une intention philosophique? Mérimée veut-il donner à entendre qu'il y a un animal dans chaque homme? Je n'en sais rien, il n'en savait rien sans doute lui-même. C'était plutôt simple fantaisie d'imagination. Chemin faisant, tout en racontant cette sombre histoire, le rapprochement philosophique lui apparaissait peut-être un instant, mais il ne s'y arrêtait pas. Il aimait mieux se taire pour quelques minutes, puis sourire de sa peur, et en même temps se moquer un peu de nous qui avions senti un léger frisson.

Dans ce volume, on trouvera la *Chambre bleue*, histoire toute parisienne et d'un genre tout différent. C'est de ce récit que M. de la Rounat a tiré la pièce du même nom qui est jouée avec succès au théâtre du Vaudeville. La donnée en est au moins leste, les détails assez scabreux ; mais là encore l'esprit sauve tout, et aussi le style, qui est charmant, — je parle du style de la nouvelle.

Maxime Gaucher.

* * *

Le Siècle, 26 octobre 1873.

Il est rare que les ouvrages posthumes ajoutent quelque chose à la gloire de leur auteur. Les *Dernières Nouvelles* de Prosper Mérimée n'ajouteront pas à la renommée du célèbre conteur — il est vrai qu'il serait malaisé d'y ajouter — elles ne lui ôteront pas non plus.

Le talent de l'auteur est si personnel que, même si l'on ignorait de quelle main ces *Nouvelles* sont sorties, il est peu de lecteurs qui ne diraient aussitôt de quel nom elles doivent être signées. On retrouve ici la même sobriété dans la description, la même fermeté dans le style, le même art à choisir les détails saisissants, la même brièveté nerveuse que l'on

admire dans *Colomba*, dans *Carmen*, dans la *Mosaïque*. On y trouve aussi le même goût pour les histoires étranges et terribles, pour les caractères violents, les passions extrêmes. On peut observer les mêmes allures superstitieuses, le même soin à accumuler des fatalités dont l'auteur n'a l'air de se moquer que du bout des lèvres.

On y rencontre les mêmes méprises destinées à tromper le lecteur et sur lesquelles repose l'intrigue, dont Mérimée a maintes fois tiré un si bon parti : disons le mot, on y rencontre le même goût de mystifier son public. Enfin, pour être complet, on ne trouvera pas moins dans ce volume que dans les précédents les réflexions sceptiques, ironiques, amères, et aussi ce faible pour les gravelures, qui n'est ni le côté le plus élevé, ni le côté le plus sympathique du talent de Mérimée.

La plupart de ces *Nouvelles* portent des dates déjà anciennes. La dernière composée paraît être celle qui ouvre le volume, *Lokis*. La scène se passe en Russie, aussi bien que celle du *Coup de pistolet* que l'auteur nous donne comme traduit d'Alexandre Pouchkine, et dont la première moitié est véritablement saisissante. Le *Viccolo di Madama Lucrezia* nous conduit à Rome, tandis que *Djumane* (sic) nous transporte en Algérie et que les *Sorcières espagnoles* nous ramènent dans cette Espagne que l'auteur connaissait si bien et qui l'a, à diverses reprises, si heureusement inspiré.

Il s'est fait grand bruit autour de l'une de ces nouvelles, *La Chambre bleue*. On sait qu'elle a été trouvée dans l'appartement de l'Impératrice, aux Tuileries, copiée de la main de l'auteur, qui n'y avait point ménagé les fautes d'orthographe. L'édition actuelle reproduit le fac-similé du dessin dont l'auteur avait orné le frontispice de son manuscrit. Le dessin n'est vraiment pas bien méchant : il faut en rabattre de tout ce qui a été jadis imprimé sur l'élégance du crayon de Mérimée. L'auteur a bien fait de tenir aussi une plume pour aller à la postérité.

Il est regrettable que l'on n'ait pas également reproduit le *post-scriptum* que l'auteur avait ajouté au manuscrit de la

Chambre bleue : Composé et écrit par Prosper Mérimée, fou ordinaire de Sa Majesté l'Impératrice Eugénie. Ce post-scriptum est instructif.

On a mis en ces derniers temps la nouvelle de Mérimée au théâtre. Il n'est pas besoin d'ajouter que la nouvelle où il y a la langue de Mérimée est fort supérieure à la saynète du Vaudeville. Ceux qui voudront être édifiés sur les allures du monde qui se réunissait aux Tuileries sous le dernier régime, le ton qui régnait dans les conversations et les propos qui y étaient autorisés, n'ont qu'à lire la petite nouvelle : *La Chambre bleue.* Voilà les livres que les familiers faisaient et copiaient pour leur dévote souveraine.

Si nous avions à dire quel est dans ce volume le récit que nous préférons, nous nommerions sans hésiter *Federigo*...

***

* * *

JOURNAL DES DÉBATS, 6 décembre 1873.

(Prosper Mérimée, *Lettres à l'Inconnue.*)

... Il a si peur de paraître pédant qu'il fuit jusque dans l'autre extrême[1], le ton dégagé, le sans-façon de l'homme du monde. Peut-être un jour sera-ce là son endroit vulnérable ; on se demandera si cette ironie perpétuelle n'est pas voulue, s'il a raison de plaisanter au plus fort de la tragédie, s'il ne se montre pas insensible par crainte du ridicule, si son ton aisé n'est pas l'effet de la contrainte, et si le gentleman en lui n'a pas fait tort à l'auteur, s'il aimait assez son art. Plus d'une fois, notamment dans la *Vénus d'Ille*, il s'en est servi pour mystifier le lecteur. Ailleurs, dans *Lokis*, une idée saugrenue, à double entente, étrange de la part d'un esprit distingué, gît au fond du conte, comme un crapaud dans un coffret sculpté. Il paraît qu'il trouvait du plaisir à voir des doigts de femme ouvrir le coffret, et qu'un joli visage bien effaré par le dégoût le faisait rire...

H. TAINE.

1. Pour la clarté de la phrase, il faudrait ici deux points et non pas une virgule : « ... il fuit jusque dans l'autre extrême : le ton dégagé... »

* * *

Revue politique et littéraire, 20 décembre 1873, p. 584.

(La Littérature sous le Second Empire : Prosper Mérimée.)

Nous ne savons s'il reste à publier encore d'autres œuvres inédites de Mérimée. En somme, il a peu écrit, et il n'aura pas même atteint le chiffre d'une vingtaine de volumes, ce qui n'est guère pour notre temps et pour une carrière littéraire de plus de quarante années. On vient de publier de lui un volume de nouvelles, quelques-unes déjà connues, mais dont une a fait grand bruit comme ayant servi à amuser la cour sous le dernier régime. Elle se nomme, comme on sait, la *Chambre bleue :* il s'agit d'un couple amoureux, d'un jeune homme et d'une jeune femme *non mariés et ne pouvant pas l'être*, qui se sont promis de passer quelques heures dans une chambre d'auberge. Leur conversation est sans cesse interrompue, soit par un incident, soit par un autre, tantôt par un banquet d'officiers donné dans la salle voisine et où règne la plus franche et la plus bruyante cordialité, tantôt par une lourde chute, celle d'un cadavre sans doute, dans une autre chambre dont ils ne sont séparés que par une porte et d'où une mare de sang s'écoule dans leur chambre. Ce sang est tout simplement une bouteille de vin de Porto qu'un Anglais ivre a renversée avec lui ; il paraît que les deux amants n'ont pas conservé assez de sang-froid pour s'assurer si ce qui cause leur effroi est bien, en effet, du sang ; ce qui n'est guère vraisemblable. Mais la terreur des coupables à la pensée que la justice va venir les prendre comme témoins, et compliquer ce que leur situation a de mystérieux et de délicat par une comparution en justice, est fort amusante. En définitive, ce petit récit a été trop promis pour ne pas causer aux amateurs de scandale un certain désappointement.

Eugène Despois.

* * *

LE CORRESPONDANT, 10 janvier 1874.

... Que dire des *Dernières Nouvelles?* Ne vaudrait-il pas mieux n'en rien dire? Pourtant, nous ne croyons pas devoir les passer tout à fait sous silence ; car, enfin, au milieu de toutes nos infirmités, il nous est permis de profiter de nos rares avantages et peut-être arrivera-t-on à conclure que la foi sincère, la confiance naïve, la simplicité de cœur et d'esprit ont du bon, si l'on sait quelles imaginations le scepticisme malade appelle à son aide pour se distraire d'images plus menaçantes et plus sombres. Éliminons d'abord les traductions de Pouchkine, les récits d'ancienne date (1846), les bribes recueillies dans de vieux tiroirs. Il n'y a de vraiment neuf dans ce volume que *Lokis* et la *Chambre bleue*, cette *Chambre bleue*, spécialement écrite pour l'Impératrice et qui, j'aime à le croire, n'aurait pas été publiée si le 4 septembre n'y avait pas mis la main.

Lokis tient plus de place qu'il ne vaut dans la correspondance de l'auteur avec l'inconnue. Il y revient avec une persistance et une prédilection visibles, en homme content de son œuvre et qui voudrait faire partager son contentement. Il paraît que la dame avait demandé et obtenu des retouches. « A Saint-Cloud, lui dit-il, j'ai lu l'*Ours* devant un auditoire très *select*, dont plusieurs demoiselles, qui n'ont rien compris, à ce qu'il m'a semblé. » J'avoue, à ma honte ou à mon honneur, qu'en lisant *Lokis* dans la *Revue des Deux Mondes* je n'avais pas été plus perspicace que les rosières de Saint-Cloud. L'extrême bizarrerie du sujet m'avait paru palliée plutôt que sauvée par l'habileté de l'exécution ; voilà tout, et je n'y avais pas entendu plus de malice. Mais du moment que Mérimée, qui savait probablement ce qu'il avait voulu faire, nous impose, page 333 et suivantes[1], son interprétation personnelle ; du moment que pour l'édification de cette femme qu'il a aimée et qu'il devrait respecter il tourne et

1. Lettre à l'Inconnue. Paris, mercredi soir 5 août 1869.

retourne dans tous les sens cette interprétation hideuse et monstrueuse, il faut bien le croire, et, dès lors, *Lokis* n'est plus et ne peut plus être qu'un objet d'horreur et de dégoût.

Je suis plus à l'aise avec la *Chambre bleue*. On me dit qu'un vaudevilliste de cinquième ordre en a extrait une pièce qui a eu sept ou huit représentations[1] ; c'est tout l'honneur que méritait ce récit, digne de Paul de Kock, et où je ne retrouve même plus la correction de style et la justesse de trait si remarquables chez Mérimée. Puisque nous en sommes au Vaudeville, je dois ajouter qu'on y jouait en 1868 une drôlerie intitulée *Le Petit voyage*, bien plus spirituelle et bien plus gaie que cette *Chambre bleue*, qui lui ressemble en laid. Nous n'aurions même pas mentionné cette nouvelle d'une trentaine de pages si son *auguste* destination ne lui eût donné quelque importance. Voilà donc de quelle littérature se délectaient l'Impératrice et son groupe? Loin de nous l'idée de manquer de respect à l'infortune ! Mais, en vérité, comment s'étonner des incohérences qui signalèrent les dernières années de l'Empire et précipitèrent sa chute, quand on essaye de démêler ce qui se passait (style Sainte-Beuve) dans *cette jolie cervelle?* Des aspirations généreuses, de beaux traits de patriotisme et de courage, des trésors de tendresse maternelle, une piété catholique dont on ne saurait douter, même en présence de contradictions inouïes, une charité active et, à côté de ces qualités attrayantes ou sérieuses, une futilité incroyable, une fièvre de plaisirs, une passion de toilettes et d'inventions *ultra-françaises* qui condamnait, par imitation, son entourage à un luxe ruineux, donnait l'exemple de prodigalités insensées et devenait parfaitement ridicule à mesure que se rapprochaient... ou que s'éloignaient les horizons de la quarantaine ; en littérature, dans le roman, dans l'art, au théâtre, le goût de tout ce qui excluait l'idée de grandeur, de vertu, d'héroïsme, de santé morale ; une préférence visible pour le rose, le joli, le faux, le déshabillé et le maquillage...

A. DE PONTMARTIN.

1. Il s'agit de la pièce de La Rounat ; elle semble avoir eu du succès, contrairement à ce que dit Pontmartin.

LA GRANDE REVUE

Octobre 1928.

Un rêve de Mérimée : « Djoumane »

Djoumâne est sans doute l'œuvre de Mérimée sur laquelle nous sommes le moins renseignés. Nous savons que ce conte posthume fut publié pour la première fois par le *Moniteur universel* le 9 janvier 1873, mais nous ignorons tout de l'époque et des circonstances où il fut écrit, de l'idée qui l'inspira. En l'absence de documents, nous en sommes donc réduits aux hypothèses.

Pourtant, l'étonnement que nous inspire la physionomie toute spéciale et quasi déconcertante de ce récit dans l'œuvre de l'auteur, nous conseille instamment de le considérer lui-même comme un document humain probablement justiciable de l'analyse psychologique. Une « expertise » méthodique sera peut-être capable de nous apporter des clartés que nous refusent les procédés ordinaires de l'érudition, et peut-être pourrons-nous former une suite de conjectures assez concordantes, assez étroitement encastrées les unes dans les autres, pour n'avoir point trop à regretter l'absence des textes.

Contrairement à ce qui se passe le plus souvent avec Mérimée, c'est le cadre et l'atmosphère qui séduisent ici le lecteur. Les événements — d'un intérêt assez médiocre — se succèdent d'une manière passablement arbitraire et incohérente, en apparence tout au moins . . . . . .

. . . . . .

* * *

C'est donc un rêve qui forme le sujet de *Djoumâne*. Mais s'agit-il d'un rêve artificiellement reconstruit par des procédés littéraires ou d'un rêve réellement éprouvé qui aurait servi de matière première à l'auteur?

Les rêves littéraires présentent ordinairement un caractère commun fort remarquable : une absurdité laborieuse qui

n'est au fond qu'une logique renversée, un décousu apprêté où l'analyse décèle aisément des liaisons très rationnelles. Par contre, la psychologie moderne fait voir que l'absurde et le décousu du rêve sont tout à fait authentiques et vraiment irréductibles, du moins pour la pensée consciente. S'ils ont, en définitive, un sens et une grande cohérence, on s'en apercevra seulement en étudiant tout ce complexe secret de tendances, de souvenirs, d'obsessions qu'ils traduisent en leur fantasmagorie ésotérique.

Or, l'on trouve dans *Djoumâne* un exemple net de l'absurde littéraire. A la fin du conte, le lieutenant qui en est le héros rêve, avons-nous dit, qu'il boit une tasse de moka en l'agréable compagnie d'une belle Mauresque, lorsqu'au même moment il est réveillé par la voix du maréchal des logis lui annonçant que le café réglementaire est servi.

Cet exemple, d'ailleurs unique, où se révèle le coup de pouce de l'auteur, est précieux pour faire ressortir par contraste tous les illogismes véritables qui abondent dans *Djoumâne*. C'est ainsi qu'après la chute du lieutenant dans une nappe d'eau souterraine, il y a un trou dans le rêve : on a changé soudain le décor, les anciens accessoires du rêve ont disparu, soufflés d'un seul coup, sans cause apparente. « Je barbotai un instant tout étourdi, *et, je ne sais trop comment*, je me trouvai debout au milieu de grands roseaux au bord de la rivière. *Ce qu'étaient devenus Sidi-Lala et les chevaux, je n'en sais rien*[1]. »

Au moment même où le marabout se prépare à offrir la petite juive au serpent sacré, Mérimée note aussi ce détail : « Une corde avec des poulies, *suspendue je ne sais où*, tomba à ses pieds[2]. »

Un peu avant, au cours de sa marche souterraine, l'officier a débouché dans cette immense galerie où de nombreux flambeaux, portés par il ne sait qui, *semblent sortir des flancs du rocher*[3], c'est-à-dire apparaissent tout à coup par une

1. *Dernières Nouvelles*, p. 243 de l'édition Calmann-Lévy (ci-dessus, p. 75).
2. *Ibid.*, p. 248 (ci-dessus, p. 78).
3. *Ibid.*, p. 246 (ci-dessus, p. 77).

sorte de génération spontanée, sans que leur présence trouve dans le cadre ou les faits son explication.

Remarquons en passant combien tout le tableau de cette foule confuse, rassemblée dans cette caverne indécise, est inattendu chez un artiste aussi précis, aussi direct que Mérimée. Tout s'entoure ici d'un halo brumeux, d'un enveloppement ouaté qui s'apparentent singulièrement aux descriptions dites atmosphériques de notre époque.

On pourrait encore citer beaucoup d'autres passages du même genre, mais ceux-là sont peut-être des échantillons suffisants de cet absurde et de ce décousu que l'on rencontre à chaque pas dans *Djoumâne*, aussi bien dans les détails que dans l'architecture générale du récit. Et l'on nous permettra de noter encore combien cette composition hasardeuse est surprenante de la part d'un écrivain dont le fantastique se développe ordinairement avec la sécurité d'une démonstration géométrique. Il semble que ce jour-là Mérimée ait été le précurseur, d'ailleurs tout occasionnel, du surréalisme moderne.

Dira-t-on cependant que ce ne sont point là des preuves irrécusables et qu'après tout le pasticheur de la *Guzla* était assez habile homme pour faire, s'il voulait, un rêve artificiel parfaitement ressemblant et capable d'embourber tous les experts.

Il n'est pas impossible, en somme, car on ne sait pas jusqu'où vont, dans l'imitation, les limites de la dextérité humaine. Néanmoins, si l'on considère que Mérimée a mis dans son œuvre — nous l'avons vu — tout l'illogisme des rêves vécus, et surtout — nous le verrons — toute leur logique occulte, absolument insoupçonnée avant les travaux des psychologues contemporains, il ne faut plus parler, nous semble-t-il, de dextérité, mais de miracle.

On nous demandera peut-être quelle a pu être l'intention de Mérimée, s'il a fait, comme nous le pensons, le récit d'un de ses rêves. Il a obéi, dirons-nous, une fois dans sa vie d'écrivain, à la tentation si naturelle à l'homme de vouloir faire partager à autrui ces émotions paradoxales, ces angoisses ténébreuses, ces joies fantasques que l'on éprouva

lorsqu'on était sur l'autre versant de la vie. Le rêveur est encore si frappé à son réveil de l'étrange atmosphère où s'agitèrent ses visions récentes qu'il ne résiste guère au désir d'en faire profiter son entourage. Il éprouve d'ailleurs presque autant d'attrait pour ses cauchemars semés de cadavres que pour ses rêves ailés où tout le ciel fleurissait d'oiseaux blancs et roses. N'est-il pas tentant aussi pour l'écrivain de rendre, par la force de son art, la vie à ce monde nocturne où notre double émigre chaque soir?

Mais les écrivains résistent ordinairement, car ils ont l'intuition que notre bouche de chair ne pourra jamais faire entendre ce qu'a vu notre moi des ténèbres. L'œuvre littéraire, en effet, s'adresse nécessairement à la pensée consciente, la pensée des heures de veille. Elle doit donc en suivre les lois. Or, précisément, ce sont des lois tout autres qui régissent les songes.

Si Mérimée n'a pas résisté au désir d'écrire son rêve, il a du moins résisté à celui de le publier. Et si *Djoumâne* est une œuvre posthume, c'est peut-être parce qu'il en a compris le faible intérêt pour le lecteur.

* * *

Il y a cependant un autre moyen de comprendre un rêve ; c'est de s'armer de psychologie. Par ce mode d'interprétation, *Djoumâne* nous semble prendre une physionomie toute nouvelle et un intérêt singulier.

Nous trouvons déjà dans ces souterrains inépuisables, où le lieutenant de Mérimée erre pendant la majeure partie du cauchemar, le rêve caractéristique de l'oppression respiratoire. Mérimée, malade de la poitrine, on le sait, eut sans doute cette nuit-là une de ces crises d'asthme qui ne lui étaient que trop familières. Cette crise s'accompagna probablement de sueurs abondantes, comme en témoigne la rivière boueuse où le lieutenant barbote désespérément, et encore ce puits ignoble où disparaîtra l'enfant juive.

Quant au scénario même du rêve, il se ramène facilement, réduit à l'essentiel, à quatre phases :

1° Un serpent, échappé soudain, pique à la jambe l'en-

fant qui accompagne le vieux charmeur de reptiles. Mais, contre toute apparence, cette piqûre se révèle sans gravité ;

2° Le serpent réapparaît sur la table du colonel, accommodé à la tartare ;

3° Le serpent mange définitivement la jeune fille ;

4° La jeune fille, ressuscitée pourtant, offre une tasse de café à l'officier français fort épris d'elle.

Ces quatre phases se répartissent elles-mêmes en deux périodes. La première, qui groupe les trois phases du début, est un cauchemar déclanché par l'angoisse respiratoire. L'obsession des images effrayantes que suscite ce pénible état physique est tout d'abord facilement repoussée. Mais, comme il arrive dans la plupart des cauchemars, par suite de la fatigue grandissante, elle se fait à chaque scène de plus en plus terrifiante, jusqu'au point culminant du sacrifice humain.

Dans la deuxième période, au contraire (quatrième phase), le cauchemar est terminé, et sans doute la crise asthmatique également. Dès lors, les visions du rêve deviennent aimables et réjouissantes. Elles composent un tableau voluptueux dont Mérimée a tiré avec esprit un joli chromo érotique.

Malgré son aspect quelque peu disparate, l'imagerie de ce rêve est très homogène. Si le reptile présent dans les trois premières phases est absent de la dernière, l'unité est loin d'en être brisée, comme on le pourrait croire. Bien plus, c'est sa disparition qui nous permettra de déterminer l'obsession qui hanta la nuit de Mérimée et de vérifier ce principe du Dr Freud : « Il est à remarquer que tous les rêves d'une même nuit, soumis à l'analyse, se ramènent invariablement à un seul cycle de pensées » (*Le rêve et son interprétation*, p. 92).

Peut-être n'est-il pas inutile pour la clarté de notre étude de rappeler brièvement un des aspects importants de la théorie moderne des rêves.

Dans la vie ordinaire, nombre de nos instincts sont, on le sait, violemment réprouvés par notre milieu comme dangereux pour l'ordre social. Notre sens moral (la censure dans

la terminologie freudienne) les refoule donc avec énergie dans les cryptes les plus secrètes de notre inconscient. Mais pendant le relâchement du sommeil, les captifs s'agitent et secouent leurs chaînes. Parfois, ils se libèrent de la façon la plus directe et la plus grossière. Parfois aussi, ils sont obligés de tromper la surveillance de la censure assoupie, mais non point abolie, et prennent alors les déguisements les plus étranges dans le magasin inépuisable qui leur est fourni par nos souvenirs anciens ou récents. Ils se vêtent de symboles et se meuvent parmi des fantasmes si déroutants qu'il est parfois difficile de les y retrouver et de les démasquer.

Quelle est donc l'obsession qui domine le rêve de Mérimée, et quels en sont les déguisements?

Les tableaux voluptueux de la fin en indiquent clairement la nature sexuelle. Mais une petite phrase curieuse, facilement méconnue à la première lecture, en précise le caractère : « Tandis que je suivais tous les mouvements (de cette jolie petite fille de treize à quatorze ans) *avec je ne sais quel intérêt*, elle était parvenue au premier rang des enragés qui exécutaient leurs exercices[1]. »

Le genre d'intérêt qu'y prend l'auteur n'est que trop évident. Mais le trouble éprouvé par cet homme mûr devant le charme équivoque de cet être trop jeune, demi-femme, demi-enfant, n'est-il qu'accidentel dans le rêve, ou bien en forme-t-il la trame essentielle? Faut-il considérer *Djoumâne* comme un film à épisodes tout entier rempli par le duel entre ce désir pervers cherchant à se réaliser et la censure toute occupée à le refouler?

Dans cette hypothèse, obsession et censure mèneront, pendant la première partie du rêve, une lutte douloureuse, dramatique, incertaine, assez semblable à ces conflits moraux qui déchirent les héros des tragédies antiques.

Dans la seconde période, au contraire, elles se seront réconciliées, parce que, sans doute, l'obsession aura enfin trouvé le déguisement capable d'apaiser la censure.

Or, précisément, nous trouvons dans notre texte une

1. *Dernières Nouvelles*, p. 231 (ci-dessus, p. 68).

phrase symptomatique qu'il nous faut citer. Voici le portrait que fait Mérimée de la belle Mauresque rencontrée à la fin de sa randonnée souterraine : « Ses traits ressemblaient à ceux de la malheureuse enfant que je venais de voir, *mais plus formés, plus réguliers, plus voluptueux*[1]. »

A quoi bon cette transformation de l'être convoité, si elle n'est pas destinée à l'apaisement de la censure? Il suffit, en effet, pour que celle-ci n'ait plus rien à objecter, que l'enfant ait un peu vieilli, qu'elle soit devenue une jeune femme. La morale étant dès lors satisfaite, le rêve peut s'accomplir heureusement.

Mais la nature même de cette transformation nous prouve de façon définitive que c'était bien, en effet, l'âge de l'enfant qui provoquait la révolte de la conscience. Et du même coup nous comprenons que *Djoumâne*, le serpent, ne peut être que le symbole de l'acte sexuel. Cette symbolique des reptiles dans les rêves, et aussi dans les névroses, a souvent été signalée par le Dr Freud.

Rappelons-nous de quelle façon singulière *Djoumâne* pique l'enfant juive : « Je vis couler *quelques gouttes de sang* sous l'anneau qu'elle portait à la cheville. Elle tomba à la renverse, pleurant et grinçant des dents. Une écume blanche couvrit ses lèvres, tandis qu'elle se roulait dans la poussière[2]. »

Ce détail du sang coulant justement *sous l'anneau* que porte l'enfant à la cheville est en vérité d'une grande précision. Vaut-il mieux l'attribuer à l'on ne sait quel hasard cérébral qui l'aurait fait surgir dans la pensée de l'auteur que d'y voir le symbole de la défloration? Le hasard, on le sait, n'a place, aux yeux des psychologues, dans le déroulement des idées et des images.

Mais, l'acte accompli, « un grand mouvement s'opère dans le cercle des spectateurs », et l'effroi saisit le rêveur. Cependant il repousse aussitôt les images inquiétantes évoquées par la censure à l'aide de ce stratagème : c'est une farce, un

1. *Dernières Nouvelles*, p. 254 (ci-dessus, p. 81).
2. *Ibid.*, p. 232 (ci-dessus, p. 69).

truquage, l'enfant ne court aucun danger. Elle joue dans la représentation des saltimbanques arabes le rôle, si l'on peut dire, de compère. Une pincée de poudre magique la guérira sur-le-champ.

Pourtant la censure n'est point satisfaite pour si peu. Bientôt le serpent reparaît sur la table du colonel, devenu anguille et accommodé à la tartare, et le rêveur sent le cœur lui lever. Traduction dramatique de son dégoût moral devant le désir pervers qui l'obsède.

Le docteur du régiment se moque bien de ces préjugés et mange carrément les deux parts d'anguille. Traduction : il y a des gens qui se moquent bien de l'âge des filles et qui ne s'embarrassent guère de leur acte de naissance.

Voici maintenant que débute l'épisode assez long du combat avec Sidi-Lala. Rêve d'agitation provoqué peut-être par le café, car le café joue à plusieurs reprises son rôle dans le rêve. Quant au sens symbolique de cette partie du songe, sans doute est-il celui d'un rachat moral, d'une chevaleresque lessive de conscience. En effet, lorsque Sidi-Lala vient perfidement provoquer les Français en combat singulier, le lieutenant refuse contre tout bon sens d'écouter les avertissements du maréchal des logis qui trouve plus expédient de « décrocher » le marabout. Dans son héroïque absurdité, il ne veut pas qu'il soit dit que les Français n'aient pas accepté de combattre en champ clos avec un Arabe. Il court donc sus à l'infidèle, tels les paladins antiques qui allaient laver leurs fautes dans le sang du More.

Il n'est pas facile de distinguer toujours ce qui est rêve vécu et ce qui est reconstruction dans ce passage ; car il semble avoir subi, comme les pages du début, de profonds remaniements littéraires. Il participe, lui aussi, de ces considérations de stratégie coloniale qui forment l'encadrement général du sujet et permettent facilement de situer le rêve vrai dans son cadre oriental. C'est ainsi que dans *Lokis* comme dans *Carmen* nous avons affaire à des linguistes parcourant pour les besoins de leur science, l'un la Lithuanie, l'autre l'Espagne.

Mais si le sens symbolique de bien des détails de cet épi-

sode nous échappe, il faut l'avouer, l'ensemble nous paraît faire incontestablement partie du rêve vécu. Nous en trouvons un sûr indice dans l'attitude du lieutenant qui, parmi les motifs susceptibles de diriger sa conduite, préfère sans hésitation les plus contraires à la raison et les plus conformes au schéma affectif du rêve.

Quant à la dernière phase, celle du sacrifice humain, elle reproduit la première assez exactement, avec cette différence qu'elle est dès le début toute imprégnée du dégoût moral symbolisé par l'eau boueuse où se débat le lieutenant. Malgré son écœurement, celui-ci n'en continue pas moins sa route à travers cent difficultés jusqu'à un escarpement de rochers — la reproduction du patio de la première phase — d'où il dominera l'affreux spectacle. Le marabout est encore là avec ses collaborateurs. Cette fois la foule semble consentir et voici qu'au milieu d'une boue plus épaisse et plus hideuse que jamais surgit *Djoumâne*, le serpent. Aussi conscient de son abjection, mais aussi déterminé dans le mal qu'un héros de roman russe, il emporte l'enfant dans le puits bourbeux pour des noces sataniques.

Si l'on s'étonnait de ce dédoublement où le rêveur est à la fois spectateur — le lieutenant — et acteur — le serpent — nous ajouterions que c'est là un fait connu depuis longtemps des psychologues. C'est ainsi que Max Simon, entre autres, le signalait dès 1888 dans le *Monde des Rêves*.

Voici maintenant le cauchemar terminé. Rien de bien particulier dans ce dernier épisode. Désormais, l'obsession délivrée, nous l'avons dit, du blâme de la censure, va tendre, parmi de riantes images, vers sa réalisation d'ailleurs écourtée par le réveil ou par la volonté du narrateur.

* * *

Peut-être nous accusera-t-on d'avoir couru parfois, durant cette étude, une carrière aventureuse. Les analyses des songes, en effet, donnent toujours l'impression de constructions assez artificielles tant qu'on ne s'est pas habitué à la lumière spéciale de notre monde nocturne. Si nous voyons

dans leurs interprétations des exercices d'une ingéniosité assez vaine, c'est moins, la plupart du temps, que nous ayons des raisons positives de douter de leur solidité, que par une sorte de répugnance née de la surprise qu'elles nous font éprouver. C'est ainsi que le langage populaire confond les expériences des physiciens avec les tours des prestidigitateurs.

Mais un peu d'expérience des songes nous habitue à leur optique spéciale et nous convainc qu'ils ont des normes aussi rigoureuses que celles de la pensée à l'état de veille. Dès lors, nous n'éprouvons pas plus d'hésitation à réunir en un même symbole leurs plus extravagantes péripéties qu'à ramener à une cause unique la voix de la concierge dans l'escalier, un bruit de pas, un claquement de porte.

Qu'on veuille considérer dans le cas présent qu'il nous eût été bien difficile de suivre à travers *Djoumâne* tout entier le fil d'une constante obsession et de pouvoir remonter, sur un autre plan, tout le cours du récit, s'il n'y avait eu un peu quelque chose comme cela dans la réalité. Si certains détails, secondaires, pensons-nous, ont pu échapper, chemin faisant, à notre interprétation, nous prions qu'on accepte d'incriminer notre pénétration plutôt que notre méthode, car, après tout, on n'interprète pas non plus tous les bruits de l'escalier.

Peut-être n'est-il pas inutile de nous demander si l'obsession du rêve de Mérimée correspond à quelque préoccupation de sa vie réelle?

Disons tout de suite que nous ne voulons pas l'accuser d'avoir été pourchassé par un désir persistant, capable d'inquiéter sérieusement sa censure. Il n'est pas cependant impossible qu'un appétit malsain ait un moment effleuré sa sensibilité, appétit sans doute facilement réprimé, suffisant, toutefois, pour déclancher sous la pression de l'angoisse respiratoire tout le scénario du cauchemar.

Remarquons que l'enfant du rêve ne porte point de voile sur la figure, contrairement à l'usage constant des femmes

arabes. Aussi, pour s'expliquer ce fait, l'auteur émet toute une série de conjectures :

« Était-ce une juive, une idolâtre, ou bien appartenait-elle à ces hordes errantes dont l'origine est inconnue et que ne troublent pas les préjugés religieux[1]? »

« Était-ce une juive? » Étrange supposition, car le Mérimée diurne n'était point sans savoir le profond mépris allant jusqu'à la répulsion où les Musulmans tiennent les Israélites. Comment admettre que la troupe des saltimbanques arabes ait pu prendre comme collaboratrice une enfant juive? Cette hypothèse n'est-elle donc qu'un simple lapsus?

Or, si nous avançons dans le récit, nous trouvons un nouveau sujet d'étonnement dans l'accoutrement de ces hommes « vêtus de robes traînantes, coiffés de hauts bonnets, quelques-uns de métal », qui entourent le marabout lors du sacrifice humain. Ces robes traînantes et ces bonnets de métal ne sont-ils pas beaucoup plus juifs qu'arabes? Ne les connaissons-nous pas pour les avoir vus dans les tableaux de l'école hollandaise peints dans les ghettos de La Haye ou d'Amsterdam? Le titre même du conte : *Djoumâne*, n'est-il pas lui-même composé de la finale (mann), la plus courante des noms juifs?

L'atmosphère juive est donc nettement présente dans le rêve. Mais ce qui nous incite surtout à croire qu'elle correspond à quelque réalité de l'état de veille, c'est qu'elle est dissimulée. Il semble que l'obsession ait cherché, sur ce point, à cacher son identité à la censure, à s'envelopper de vague et d'incertitude. Ici, comme dans bien des cas, c'est l'intention de mensonge qui découvre la vérité.

Le mot « juive », avons-nous dit, est lâché tout à coup, incidemment en apparence, mais aussitôt, comme s'il fallait brouiller les cartes, d'autres hypothèses s'avancent, et l'on aboutit à cette notion aussi confuse qu'il est possible de désirer, de hordes errantes dont l'origine est inconnue. Un peu plus loin, la question de religion se pose à nouveau à

1. *Dernières Nouvelles*, p. 231 (ci-dessus, p. 68).

propos de ces connaisseurs qui mangent de l'anguille et qui ont de jolies filles : « On ne sait quelle religion ils ont, mais ce sont des malins, et je veux faire connaissance de leur cheik. » Plus loin encore, dans la synagogue souterraine toute étoilée de lumières, il s'élève, de la foule vêtue à la juive, un chant monotone qui rappelle la psalmodie des Arabes récitant leurs prières[1]. Mais le marabout s'exprime dans une langue inconnue à l'auteur, qui — il croit en être sûr — n'est ni de l'arabe ni du kabyle[2].

En résumé, nos conjectures psychologiques nous amènent à la conviction que, dans *Djoumâne*, Mérimée voulut faire, si l'on peut dire, le compte-rendu à peine truqué par endroits d'un rêve authentiquement éprouvé. D'autre part, l'origine de ce rêve était, à son insu très probablement, dans le désir qu'il avait éprouvé, accidentellement sans doute, pour une jeune fille juive.

En tout cas, notre but a été moins encore d'aboutir, dans ces notes, à des conclusions de fait, que de présenter une compréhension nouvelle du conte de Mérimée. Il nous semble, en effet, que l'application de la psychologie systématique à l'étude des textes serait, dans bien des cas, susceptible de fournir des interprétations particulièrement précises et fécondes. C'est peut-être là une méthode que l'on gagnerait à appliquer dans de nombreuses circonstances.

Raoul Roche.

1. *Dernières Nouvelles*, p. 246 (ci-dessus, p. 78).
2. *Ibid.*, p. 248 (ci-dessus, p. 78).

NOTE

Nous devons remercier M. Raoul Roche, qui nous a fourni un grand nombre de renseignements utiles et qui a été pour nous un véritable collaborateur ; M. Henri Mongault, érudit en langues slaves, qui a bien voulu revoir nos notes sur *Lokis*, et enfin M. de Suzannet, l'éminent bibliophile, qui a mis obligeamment sa collection de Mérimée à notre disposition.

L. L.

TABLE DES GRAVURES

Titre de l'édition originale. . . . . *Frontispice*

Pages

Aquarelle de Mérimée accompagnant le manuscrit de M. le vicomte de Suzannet. 16-17

Autre aquarelle de Mérimée accompagnant le manuscrit de M. le vicomte de Suzannet 20-21

Une page du manuscrit appartenant à M. le vicomte de Suzannet. 32-33

Vignette de Mérimée, gravée sur bois, qui se trouve dans certains exemplaires de l'édition originale. . 56-57

Chasseur d'Afrique vers 1840, par Raffet. 72-73

Femme mauresque vers 1840, par Bayot, d'après Bro 80-81

TABLE DES MATIÈRES

Pages

Introduction I

DERNIÈRES NOUVELLES

Il Viccolo di Madama Lucrezia 1

La Chambre bleue 39

Djoumane 63

Le Manuscrit du professeur Wittembach. . . . 85

Lokis 87

APPENDICES

Bibliographie des diverses éditions. 151

Remarques sur le texte adopté 154

Éclaircissements du texte 155

Adaptations 183

Comptes-rendus. 187

Table des gravures 213

IMPRIMERIE

DAUPELEY-GOUVERNEUR

A NOGENT-LE-ROTROU

PLAN